

LES HOMMES DE FER
(1836-1842)

ALEXANDRE DUMAS

Les hommes de fer

LE JOYEUX ROGER
2013

Cette édition a été établie à partir de celle de Calmann Lévy,
3, rue Auber, 3, Paris, 1875.

Nous en avons respecté l'orthographe, à quelques corrections
près, mais nous avons modifié la ponctuation à plusieurs endroits.

ISBN : 978-2-923981-62-8

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Pépin

I

Comment le roi Pépin, croyant épouser la fille du roi de Carniole, épousa la fille de son majordome

L'an 740 de la nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Constantin régnant à Byzance, le pape Grégoire III étant mort, Zacharie I^{er} lui succéda et fut le quatre-vingt-douzième pape de Rome.

Or le nouveau pape étant très-ardent pour la foi chrétienne, et voyant que le roi de France, Clotaire, était un hérétique qui protégeait les païens dans leur malice, il l'excommunia de triple excommunication, lui prit sa dignité royale et mit à sa place le prince Pépin. Le prince Pépin, aidé de Carloman son frère, soumit tout le royaume des Francs, détruisit les hérétiques, les prenant et les brûlant selon leurs mérites ; en même temps, comme il protégeait et encourageait la foi catholique, tous les chrétiens vinrent à sa cour et firent alliance avec lui.

Et, par cette alliance, ayant formé une ligue puissante, le roi Pépin et son frère chassèrent les païens d'Allemagne, car c'étaient deux hommes forts et valeureux à la guerre ; puis, lorsque les païens furent chassés, Pépin et Carloman se partagèrent leur conquête. Carloman s'en alla régner en France, et Pépin resta avec ses gens dans le château de Weihenstephan, sur la montagne de Ratisbonne, en Bavière, où est à présent le couvent des Bénédictins ; et il faisait cela parce qu'il craignait que les païens ne reprissent racine et ne s'accrussent en Allemagne s'il restait en France avec son frère.

Or il arriva que le roi de Carniole, en Bretagne, ayant entendu parler de sa grande puissance et de son invincible courage, eut

grande envie de s'allier à lui : il envoya donc une ambassade, en lui faisant dire qu'il avait une fille jeune, belle et pieuse, nommée Berthe, et qu'il la lui offrait pour épouse, tant il était prévenu en sa faveur, ayant entendu faire de grandes louages de sa valeur par toute la chrétienté.

Comme le roi Pépin n'avait point de femme et que lui-même avait entendu parler de la beauté de la princesse Berthe, il reçut le messenger avec joie et assembla le conseil de ses barons afin de les consulter sur l'alliance qui lui était offerte ; mais comme ils lui firent observer que la renommée avait peut-être exagéré la beauté de la princesse Berthe, il donna son portrait aux ambassadeurs en faisant dire au roi de Carniole de lui envoyer celui de sa fille, attendu qu'il ne voulait épouser qu'une femme de la beauté de laquelle il fût bien certain.

Les ambassadeurs retournèrent donc vers le roi de Carniole, et, deux mois après, ils revinrent avec le portrait de la princesse, qui était véritablement aussi belle qu'on le disait. Le roi Pépin leur fit de forts beaux présents et les invita à rester à sa cour, où ils seraient grandement traités en attendant sa réponse.

Pépin avait un majordome qui, par son hypocrisie, avait pris un grand crédit sur lui. Personne n'aimait ce majordome, à l'exception du roi Pépin, qui était fort aveugle sur son compte et qui lui avait donné force terres et châteaux ; mais au lieu de l'appeler du nom d'une de ses terres ou de l'un de ses châteaux, comme il avait les cheveux presque rouges, chacun ne l'appelait que le chevalier Roux.

Donc, comme Pépin ne faisait rien sans consulter son majordome, après avoir passé la nuit à regarder le portrait qu'on lui avait envoyé, il le fit venir et le lui montra. Le majordome parut si fort étonné en regardant ce portrait que Pépin lui demanda ce qu'il avait.

— Sire, répondit le majordome, c'est la grande beauté de ce portrait qui m'a frappé.

— C'est bien, répondit le roi, je suis aise que vous soyez de

mon avis, et si la princesse est aussi belle que son image, sans aucun doute j'en ferai ma femme.

— Sire, dit le majordome, il y a un moyen de vous en assurer.

— Lequel ? demanda Pépin.

— C'est de m'envoyer avec les ambassadeurs du roi de Carniole, et si la princesse est telle que son portrait, je la demanderai en mariage en votre nom au roi son père ; si, au contraire, elle était moins belle, alors je trouverais quelque prétexte pour vous dégager honnêtement de cette alliance.

— Le conseil est bon, dit Pépin ; tu partiras avec les ambassadeurs, et tu feras ainsi qu'il est convenu.

Le majordome n'avait donné à Pépin ce conseil si spécieux en apparence que pour en profiter lui-même. C'était, comme nous l'avons dit, un chevalier fort puissant qui possédait quatre ou cinq châteaux ; un de ces châteaux était situé en Souabe, et dans ce château demeuraient sa femme, ses deux fils et sa fille Adalgire. — Or, par un hasard étrange, le portrait que le roi Pépin lui avait montré avait beaucoup de ressemblance avec Adalgire, de sorte que le majordome avait à l'instant même dressé son plan : c'était d'amener la princesse de Carniole en Bavière, de lui substituer sa fille et de la donner en mariage au roi. De cette façon, il doublait son crédit avec d'autant plus de certitude que l'amitié que la reine montrerait au roi pour le majordome semblerait le résultat de ses mérites. Voilà donc ce qu'avait résolu le majordome lorsqu'il donna à son maître le conseil de l'envoyer près du roi de Carniole, et ses mauvais désirs furent comblés lorsque Pépin, qui n'avait aucun motif de se défier de lui, eut adopté ce conseil.

Le majordome fit donc ses préparatifs et partit avec un train magnifique ; mais, avant de partir, il écrivit à sa femme de venir, sans rien dire à ses fils, l'attendre avec sa fille dans un petit village dont il lui donna le nom ; il lui recommandait, en outre, de se faire accompagner de deux de ses serviteurs dont il con-

naissait la fidélité pour l'avoir mise à l'épreuve dans des circonstances difficiles.

Le majordome chevaucha tant avec les ambassadeurs du roi et sa propre suite qu'ils arrivèrent enfin au pays de Carniole, où ils furent reçus avec une grande magnificence par le roi, par la reine et par les barons du royaume. Comme la princesse Berthe était encore plus belle que son portrait, le majordome s'empressa de la demander officiellement en mariage ; de sorte que, comme le roi et la reine ne désiraient rien tant que cette alliance, les bases en furent posées le jour même, et, dès le lendemain, on l'annonça par toute la Bretagne. En même temps, les fêtes commencèrent et durèrent huit jours, et il y eut de grands festins, de grands bals et un beau tournoi.

Comme c'était le neuvième jour que la princesse devait partir, le roi la voulut faire accompagner d'un grand nombre de princes et de seigneurs ; mais le majordome lui dit :

— Mon seigneur et roi, le désir de mon maître est que vous, vos princes et vos seigneurs, tant qu'il vous plaira d'en choisir, accompagniez la princesse votre fille jusqu'à la moitié du chemin seulement ; mais il a défendu de laisser venir personne avec moi, pas même vous, mon seigneur, pour l'autre moitié ; car mon seigneur et roi Pépin a lui-même des princes, des seigneurs et des chevaliers qui accompagneront la princesse et la serviront pendant le reste de la route.

Et le roi répondit au majordome :

— Eh bien, tout se fera comme le désire le roi votre maître.
Le majordome ajouta :

— Mon seigneur, il y a encore une chose que le roi Pépin aurait pour agréable, attendu qu'il est fort jaloux : c'est que, tout le long de la route, la princesse Berthe restât voilée, afin que personne ne vît son visage et qu'elle ne parlât qu'à moi, afin que nul n'entendît sa voix.

Et le roi répondit :

— C'est trop juste ; à partir de cet instant, son visage, sa

voix, comme tout le reste de sa personne, appartient à son époux le roi Pépin, et le maître peut ordonner ce qui lui appartient selon son plaisir.

Le majordome faisait cela pour qu'aucun des chevaliers de sa suite n'ayant vu de près la princesse et ne l'ayant entendue parler, il lui fût plus facile de lui substituer sa fille quand le moment en serait venu.

La princesse partit donc avec les chevaliers francs et les seigneurs de Carniole ; mais, pendant toute la première partie de la route, soit qu'elle traversât la mer, soit qu'elle chevauchât à travers le pays, elle demeura voilée entre son père et le majordome et ne parla qu'à eux deux. Arrivé à la moitié du chemin, le majordome dit au roi de Carniole et aux seigneurs que là était le terme de leur voyage, et ceux-ci, fidèles aux conventions, se retirèrent, non pas sans que le roi et la princesse Berthe eussent beaucoup pleuré et que le bon prince eût bien fort recommandé sa fille au méchant majordome, lequel, comme on le pense bien, ne se fit faute ni de promesses ni de serments.

Le soir même du départ du roi et de ses chevaliers, le majordome envoya un message à Pépin pour le prévenir qu'il avait quitté la cour de Carniole et qu'il continuait sa route avec la princesse Berthe, qu'il lui amenait, mais cela sans dire par quel chemin il devait arriver, afin que le roi ne pût pas envoyer au-devant de lui.

Il continua donc son chemin sans que la princesse Berthe eût auprès d'elle, pour lui rappeler son pays, rien autre chose qu'un petit chien épagneul, qui était ce qu'elle aimait le plus au monde après ses parents ; aussi toute la journée portait-elle le petit chien devant elle, et, le soir, quand on était arrivé à la station, elle prenait son panier à ouvrage et se mettait à faire quelque belle broderie pour se distraire ; et ainsi le temps passait, et, quand on en fut à l'avant-dernière journée de marche, le majordome s'arrêta au village où sa femme l'attendait avec sa fille et ses deux serviteurs ; et, lorsqu'il eut revu sa fille, qu'il avait quittée depuis

trois ans, il la trouva si ressemblante avec la princesse qu'il se trouva encore plus déterminé dans son mauvais dessein.

Au reste, la place était bien choisie, car, à partir du village s'élevait une vaste et épaisse forêt qui s'étendait jusqu'à Augsbourg et qui n'était traversée que par une vallée profonde et presque déserte qu'on appelait le val des Moulins. Aussi était-ce là que le majordome avait résolu de se défaire de la princesse de Carniole.

Il fit donc venir ses deux serviteurs, et, comme ils étaient ses vassaux et, par conséquent, dépendaient entièrement de lui, il leur donna les robes de sa fille et leur commanda d'entrer le lendemain avant le jour dans la chambre de la princesse et de lui ordonner, au lieu de mettre ses habits ordinaires, de se revêtir de cette robe et de les suivre ; puis, lorsqu'ils l'auraient emmenée au plus profond de la forêt, ils la tueraient, lui couperaient la langue et la lui apporteraient avec sa chemise ensanglantée comme preuve qu'ils avaient rempli leur terrible mission.

Comme le majordome l'avait prévu, les deux serviteurs ne répliquèrent point et s'apprêtèrent à exécuter les ordres de leur maître. En effet, une heure avant le jour, ils entrèrent dans la chambre de la princesse, qui, éveillée par les jappements de son petit chien, se réveilla et, à son grand étonnement, vit au chevet de son lit deux hommes qui lui étaient inconnus. Elle leur ordonna de se retirer ; mais ceux-ci, au lieu de lui obéir, lui déclarèrent que c'était à elle à faire leur volonté, et que leur volonté était qu'elle s'habillât en silence et les suivît. La princesse, qui n'avait auprès d'elle personne de son pays pour la secourir, vit bien qu'elle était victime de quelque trahison, et, espérant du moins désarmer par la douceur ceux qui lui parlaient ainsi, elle étendit sa main vers ses vêtements ; mais les deux serviteurs lui défendirent d'y toucher et jetèrent sur son lit la robe de la fille du majordome.

Alors la princesse leur demanda pour toute grâce qu'ils sortissent un instant pour qu'elle pût se lever, et ce fut ce qu'ils lui

accordèrent après s'être bien assurés qu'il n'y avait pas d'autre porte et que la fenêtre était trop élevée pour qu'elle pût s'enfuir par cette voie.

Restée seule, la princesse s'habilla en pleurant, et, quand elle fut habillée, elle se mit à genoux et fit sa prière ; elle ne l'avait pas encore achevée quand les deux hommes rentrèrent et lui dirent de se hâter. Comme elle avait résolu de ne les contrarier en rien, elle se leva aussitôt, prit son petit chien sous son bras, son panier à broderie à la main et leur dit qu'elle était prête à les suivre.

Les deux serviteurs la firent descendre sans bruit l'escalier, traversèrent avec elle la cour, et, ayant ouvert une porte de derrière, ils se trouvèrent dans la forêt. Arrivée là, la pauvre princesse eut une frayeur si grande qu'elle pensa s'évanouir ; alors, comme elle vit que les deux hommes se regardaient entre eux d'une étrange façon :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-elle en posant son petit chien à terre ; donnez-moi le bras, je m'appuierai sur vous, et ainsi j'irai aussi loin que vous voudrez.

Un des hommes lui donna le bras ; c'était celui qui était à gauche ; elle s'y appuya et continua son chemin. Cependant, quelque effort qu'elle fit sur elle-même, au bout d'un quart d'heure de marche, elle sentit que les forces lui manquaient, et, se laissant glisser, elle tomba sur ses genoux en disant :

— Mon Dieu, messires, que voulez-vous donc faire de moi en m'emmenant, à cette heure, dans un endroit aussi désert de la forêt ?

— Ma chère demoiselle, dit celui qui marchait à sa droite, nous sommes chargés par notre maître d'une cruelle commission, que Dieu nous pardonne et vous aussi ; mais nous vous avons emmenée ici pour vous tuer.

Berthe jeta un cri, et, sans rien dire, elle ouvrit les bras et leva les yeux au ciel comme une martyre. Seulement, de grosses larmes commencèrent à rouler de ses joues à terre, où elles brillaient

au bout des brins d'herbe comme des gouttes de rosée.

Alors le serviteur qui était à sa gauche s'approcha de son camarade, et, le tirant à part :

— Ma foi, dit-il, tue cette pauvre enfant qui voudra ; mais, quant à moi qui l'ai soutenue et qui, tout le long de la route, ai senti battre son pauvre cœur contre mon bras, je n'en aurais pas le courage.

— Mais que dira le maître ? répondit l'autre serviteur.

— Il dira ce qu'il voudra ; mais j'aime mieux risquer mon corps que de perdre mon âme, d'autant plus que, regarde-la, Dieu me pardonne si elle n'a pas l'air d'une sainte !

— Je ne demande pas mieux que de la sauver, dit l'autre ; mais tu sais qu'il nous faut reporter au maître la preuve que ses ordres ont été exécutés. Trouve un moyen de lui faire croire que nous lui avons obéi, et, sur mon âme ! je serai aussi content que toi.

— Attends, j'y avise, dit l'autre.

En effet, au bout d'un instant, il s'avança près de la pauvre Berthe, qui priait toujours et qui, le voyant venir après la conférence qu'il avait eue avec son camarade, crut que sa dernière heure était venue et, ayant fait le signe de la croix, tendit la gorge en disant avec sa douce voix :

— Mon ami, je vous pardonne comme vous me l'avez demandé tout à l'heure. Faites-moi le moins de mal que vous pourrez.

— Ma chère demoiselle, dit le brave homme, les larmes aux yeux, je ne viens pas pour vous tuer, je viens seulement pour vous demander votre chemise.

Alors Berthe eut une bien plus grande crainte, car elle pensa que ces hommes avaient des desseins infâmes sur elle, et, tendant la main pour l'empêcher d'approcher davantage :

— Mais moi, j'aime mieux mourir, dit-elle, que de perdre mon honneur.

— À Dieu ne plaise, ma noble demoiselle, répondit le valet,

que, vous faisant grâce de la vie, nous blessions ou diminuions en rien votre honneur ! Je vous demande votre chemise pour la percer et l'ensanglanter, afin que notre maître croie que vous êtes morte ; et comme il nous a dit de lui rapporter votre langue en preuve que vous ne viviez plus, nous lui porterons celle de votre petit chien.

La princesse poussa de grands sanglots, car elle aimait fort son petit chien ; mais comme si celui-ci eût compris qu'il sauvait la vie à sa maîtresse, il s'échappa de ses bras et alla se coucher, tout en gémissant, aux pieds de l'autre serviteur.

Alors Berthe vit bien que la volonté de Dieu était que cela se passât ainsi. Elle s'écarta donc un peu des valets par pudeur, et, ayant ôté sa chemise, elle la leur donna ; ceux-ci la prirent, la percèrent de plusieurs coups de pic ; puis, ayant tué le petit chien, ils la trempèrent dans son sang et lui coupèrent la langue pour faire croire à leur maître que c'était celle de la princesse ; alors ils lui firent faire le serment de ne point essayer de retourner chez son père, et, la princesse le leur ayant fait, ils la laissèrent dans la forêt, emportant avec eux la chemise ensanglantée et la langue du petit chien.

Lorsque le majordome vit cette double preuve, il ne fit plus aucun doute que ses ordres n'eussent été exécutés, et, ayant congédié sa femme et les deux serviteurs, auxquels il donna une grosse récompense pour qu'ils lui gardassent le secret, il réveilla sa fille, la fit monter dans la chambre de la princesse, et là, comme la leçon lui était faite d'avance, elle s'habilla avec les vêtements de Berthe, se para avec ses bijoux, se couvrit la tête avec son voile, et, à l'heure où elle avait coutume de se mettre en route, elle descendit comme la princesse avait l'habitude de le faire, monta à cheval, chevaucha près du majordome toute la journée, en fit autant le lendemain, et, le soir de ce second jour, elle arriva au château de Weihenstephan.

Or, depuis que Pépin avait reçu la lettre du majordome qui lui annonçait l'arrivée de sa fiancée, sans lui dire par quel chemin

elle arriverait, il avait ordonné qu'une sentinelle veillât jour et nuit sur la plus haute tour et sonnât du cor aussitôt qu'elle apercevrait le cortège.

Pépin eut donc le temps de venir recevoir celle qu'il prenait pour la fille du roi de Carniole jusqu'à la porte du château. Arrivée là, la fausse princesse descendit de cheval et s'agenouilla devant le roi. Le roi, qui était pressé de voir si elle était réellement aussi belle que son portrait, lui ôta son voile lui-même, et, l'ayant trouvée effectivement fort jolie, il la releva, la baisa sur la bouche et la présenta à toute sa cour comme la reine des Francs.

Personne, parmi les seigneurs, ne s'aperçut de la substitution, et s'il en fut quelqu'un qui trouvât que la princesse paraissait moins belle à son arrivée qu'à son départ, il pensa que c'était la fatigue de la route et l'ennui d'avoir gardé si longtemps le silence qui étaient cause de ce changement.

Ainsi réussit la ruse du chevalier Roux, de sorte que Pépin, qui ne connaissait pas la véritable Berthe, devint amoureux de celle-là, et, l'ayant épousée, il en eut un fils qu'il nomma Léon.

Ce fut celui-là même qui devint si savant que, l'an 795 de Notre-Seigneur, il fut, après la mort d'Adrien I^{er}, élu pape de Rome sous le nom de Léon III.

Puis Pépin eut encore de la fausse Berthe deux autres fils, l'un nommé Wenneman et l'autre Raphat, et deux filles qui furent baptisées, l'une sous le nom d'Agnès et l'autre sous le nom de Bertha.

II

De ce qui arriva à la princesse de Carniole dans la forêt,
et comment elle entra en qualité de servante chez un meunier

Quand les deux serviteurs furent partis et que la pauvre princesse se trouva seule au milieu de la forêt, elle jeta un dernier regard sur le corps du seul ami qui lui fût resté fidèle et qui venait de payer sa fidélité de sa vie, et elle s'enfonça dans la forêt, marchant devant elle sans savoir où elle allait ; car, ainsi que nous l'avons dit, la forêt était si épaisse qu'il n'y avait aucun chemin tracé et que, quoique le jour commençât à se lever, on y voyait à peine pour se conduire.

Elle marcha ainsi toute la journée sans avoir rencontré personne, et, le soir, mourant de fatigue et de faim, elle tomba au pied d'un arbre, si faible que bientôt elle s'endormit.

Elle dormait à peine, qu'elle rêva qu'un bel archange bien radieux descendait du ciel et, la prenant par la main comme le jeune Tobie, la conduisait vers un palais magnifique tout resplendissant de lumières et tout plein de seigneurs magnifiquement vêtus. En ce moment, elle se réveilla et se retrouva au pied de son arbre et au milieu de la forêt.

Cependant le songe qu'elle venait de faire l'avait consolée et lui donnait des forces ; elle se leva donc et se remit à marcher, et à peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle aperçut une lumière à travers les arbres : son premier mouvement fut la joie, et le second la crainte. Était-ce un ami ou un ennemi qu'elle allait rencontrer ? Enfin, elle reprit courage, et, pensant que, si elle devait mourir, mieux valait qu'elle mourût assassinée tout d'un coup que d'agoniser huit jours dans la faim et dans la misère, elle continua sa route vers la lueur qu'elle avait aperçue et qui grandissait à mesure qu'elle s'approchait. Quand elle n'en fut plus qu'à une centaine de pas, elle cessa d'avancer tout droit, comme elle avait fait jusqu'alors, et alla d'arbre en arbre avec précaution

afin de voir et de ne pas être vue ; elle vit un grand homme noir qui attisait un énorme feu.

La pauvre princesse crut d'abord que c'était Satan qui préparait son sabbat, et elle eut grande envie de fuir ; mais, ayant regardé plus attentivement, elle reconnut que l'habitant de la forêt, tout noir qu'il était, n'avait ni la queue, ni le pied fourchu, ni la langue avec laquelle on représente Satan ; au contraire, sa grosse figure bonasse inspirait la confiance, et, de temps en temps, il chantait une chanson avec tant de gaieté qu'on pouvait présumer que celui qui chantait ainsi avait la conscience pure. Tous ces indices rassurèrent un peu Berthe, et elle s'approcha de l'homme noir.

Mais, en l'apercevant, ce fut lui qui fit un pas en arrière et qui se signa. À cette preuve qu'elle avait affaire à un chrétien, la princesse n'eut plus aucune crainte, et, tendant les mains vers lui :

— Brave homme, dit-elle, je ne suis point une apparition diabolique ni céleste, je suis tout simplement une pauvre femme égarée dans cette forêt ; je meurs de faim et viens vous demander un morceau de pain.

— Ah ! si ce n'est que cela, ma belle demoiselle, répondit le charbonnier, étonné de voir une jeune fille, à cette heure de la nuit, au milieu d'une forêt, je n'en ai qu'un ; mais, avec un couteau, nous en ferons deux. Puis, tout en soupant, vous me raconterez comment il se fait qu'une aussi jolie fille ne sache où souper ni coucher et vienne demander l'hospitalité à un pauvre diable comme moi.

— Quant à cela, monsieur le charbonnier, lui répondit la princesse, je ne puis vous le dire, car j'ai fait un serment ; seulement, vous saurez qu'il faut que je reste cachée en cette forêt et que, si vous voulez me donner une petite place dans votre hutte, du pain et de l'eau, je serai bien contente ; je travaillerai pour vous payer ma nourriture, car j'ai mon sac à ouvrage, et je puis faire des broderies que vous vendrez très-bien à la ville.

— Nous parlerons de ça plus tard, ma belle enfant ; mais ce qu'il y a de plus pressé en ce moment, c'est de vous donner à boire et à manger, n'est-ce pas ? Venez dans ma hutte ; je n'ai que du pain et de l'eau, mais ils sont bien à votre service.

Et le charbonnier emmena Berthe dans sa cabane, où il lui donna du pain blanc et de l'eau fraîche et bien claire. Berthe commença par remercier son bon ange. Il y avait loin de la hutte du charbonnier au palais qu'elle avait vu en songe ; mais, dans sa situation, un mauvais abri et un bon cœur étaient tout ce qu'elle pouvait désirer. La prière finie, elle soupa et mangea, et but d'aussi bon appétit que cela lui était jamais arrivé.

— Ah çà ! ma belle demoiselle, dit le charbonnier quand Berthe eut terminé son repas, je ne demanderais pas mieux que d'avoir une gentille ménagère comme vous ; mais vous ne pouvez rester avec un pauvre homme tout noir comme moi que vous avez pris pour le diable. J'ai un frère qui est meunier et qui est riche ; c'est à lui le moulin de Reismulh, qui est à trois milles d'ici. Demain, je vous conduirai chez lui : il a deux filles qui vous recevront bien et qui vous feront au moins une société convenable.

— Mais, demanda Berthe, pourrais-je demeurer cachée chez votre frère le meunier ?

— Tant que vous voudrez, répondit le bonhomme.

— Alors je suis prête à vous suivre, et que Dieu vous récompense de ce que vous faites pour moi !

Le lendemain, effectivement, le charbonnier, qui avait couché hors de la hutte pour laisser plus de liberté à Berthe, vint la chercher au point du jour. Il la trouva prête, car les émotions de la veille avaient fait qu'elle avait peu dormi.

Ils se mirent donc en route, le charbonnier marchant devant et la princesse derrière ; car, quoiqu'elle ne lui eût pas laissé soupçonner qui elle était, il avait bien deviné qu'il avait affaire à une trop noble demoiselle pour lui offrir le bras, et ils arrivèrent ainsi chez le meunier.

Comme l'avait prédit l'homme de la forêt, le meunier les reçut à merveille, et, Berthe lui ayant demandé à rester chez lui à la condition de travailler pour gagner sa nourriture, le meunier y consentit.

Le lendemain, lorsqu'il s'agit de trouver à quel genre de travail on pourrait employer Berthe, celle-ci dit au meunier que, s'il voulait l'en croire, au lieu de l'employer à une besogne à laquelle elle était inaccoutumée, il lui laisserait faire des broderies ; puis, quand les broderies seraient faites, il les irait vendre à la ville, puis enfin, garderait la moitié de l'argent et, avec l'autre moitié, lui achèterait des écheveaux de soie de différentes couleurs ainsi que des filets d'or et d'argent. Le meunier secoua la tête, car il doutait fort qu'avec tous les petits pelotons qu'il voyait dans le panier de la princesse on pût faire grand'chose de bon ; mais comme c'était un brave homme, il ne voulut pas lui faire de la peine, et il résolut d'essayer, quoiqu'il n'eût pas grand espoir que la pauvre Berthe réussît.

Au bout d'un mois, Berthe avait brodé une grande pièce d'étoffe représentant des fleurs et des oiseaux, mais avec une telle perfection qu'on eût cru les fleurs naturelles et qu'on eût pensé que les oiseaux allaient chanter.

Le meunier, tout émerveillé, prit la pièce d'étoffe, la plia avec soin et partit pour Augsbourg. Arrivé sur la grande place de la ville, il entra dans la plus belle boutique de tapisserie et montra sa broderie en demandant à la marchande si elle ne voulait point la lui acheter ; la marchande prit la pièce d'étoffe et la regarda bien longtemps sans rien dire, la tournant et la retournant ; car l'ouvrage était fait si habilement que la broderie était presque aussi belle à l'envers qu'à l'endroit ; puis enfin, elle demanda au meunier ce qu'il en voulait.

— Écoutez, lui répondit celui-ci, je suis un homme simple, je ne sais pas le prix de pareille chose ; estimez vous-même le prix de cette broderie et donnez-m'en ce que vous voudrez : je m'en rapporte à votre bonne foi.

— Brave homme, répondit la marchande, vous avez bien fait de parler ainsi.

Et elle lui donna une grosse somme d'argent en lui disant :

— Quand vous en aurez encore d'autres de la même personne, apportez-les-moi, et je vous les payerai comme celle-ci.

Le meunier, bien étonné qu'une simple broderie pût être payée si cher, le lui promit de tout son cœur, et, ayant mis la moitié de la somme dans sa poche, il alla acheter, avec l'autre moitié, un plein panier à âne d'écheveaux de soie de toutes couleurs et de pelotons de fils d'or et d'argent ; puis il s'en revint au moulin de Reismuhl, où Berthe l'attendait avec impatience pour savoir s'il avait trouvé à se défaire de sa marchandise.

— Seigneur Dieu ! ma chère demoiselle, s'écria le meunier du plus loin qu'il aperçut Berthe, que vous avez eu là une bonne idée, ne pas vouloir faire autre chose que de la broderie ! car je vous rapporte de quoi en faire plus de vingt pièces comme la première, et encore, de plus, une si grosse somme d'argent qu'il y aurait bien de quoi faire une dot à la fille d'un chevalier.

Et, à ces mots, il voulut lui donner de l'argent ; mais Berthe lui dit :

— Gardez cet argent, brave homme ; c'est le prix de la nourriture et du logement que vous me donnez ; seulement, quand vous achèterez des robes à vos filles, vous en prendrez une de plus et me la donnerez.

Le meunier insista longtemps ; mais Berthe ne voulut entendre à rien, et il fallut que le meunier mît l'argent dans son armoire. Seulement, comme c'était un honnête homme et qu'il pensait bien qu'un jour Berthe le quitterait, il sépara son argent du sien pour pouvoir lui en rendre bon compte au moment de son départ.

La princesse alors se remit à travailler pendant tout un mois comme elle avait déjà fait, et, au bout du mois, elle donna au meunier une seconde pièce d'étoffe encore plus belle que la première. Cette fois, le meunier ne se fit point prier, il la prit et la porta à la marchande, qui lui en donna une somme encore plus

forte, tant elle s'était défaite avantageusement de l'autre, et qui ne le laissa point aller qu'il ne lui eût promis, le mois prochain, de lui en vendre une troisième.

Le mois suivant, la marchande voulut savoir du meunier d'où lui venaient ces riches broderies et quelle était la bonne ouvrière qui faisait de si belles choses ; mais comme le meunier avait promis le secret à la princesse, il dit à la marchande que si elle lui faisait encore de pareilles questions, il irait porter ses broderies chez une autre. Alors la marchande eut si grand'peur qu'elle lui promit de ne plus jamais l'interroger et qu'elle lui paya cette pièce-là plus cher qu'elle ne lui en avait encore payé aucune autre.

Ce commerce dura trois ans, et quand on demandait à la marchande d'où lui venaient ses broderies, elle répondait qu'elle les tirait d'au delà de la mer.

III

Comment le roi Pépin, s'étant égaré à la chasse, vint frapper à la porte du meunier, et de ce qui s'ensuivit

Or, la princesse Berthe étant restée ainsi trois ans à faire de la broderie, inconnue de tout le monde et du meunier lui-même, il arriva, au bout de ce temps, qu'un soir que le roi chassait dans les bois de Weihestephan, le cerf, ayant pris un grand parti, l'entraîna avec sa suite dans la forêt qu'habitaient le charbonnier, le meunier et Berthe, et que, arrivé dans cette forêt, il s'acharna tellement à la poursuite du cerf que, vers le soir, il se trouva complètement séparé de sa suite et seul avec un piqueur, un valet et son philosophe. Se trouvant ainsi égaré et la forêt devenant de plus en plus sauvage, le piqueur se mit à chercher un chemin et chercha si bien qu'il s'éloigna jusqu'au delà de la porte du cor, se perdit à son tour et ne put plus se rallier ; de sorte que le roi Pépin resta seulement avec son valet et son philosophe.

Sur ces entrefaites, la nuit étant venue tout à fait, le philosophe tira sa lunette et consulta les étoiles pour savoir s'ils étaient bien éloignés du château de Weihestephan ; mais le philosophe vit qu'ils auraient beau marcher toute la nuit, ce serait à peine si à la pointe du jour ils seraient arrivés au château. Alors le roi comprit qu'il ne s'agissait point de regagner le château, mais de trouver un abri quelconque, et il ordonna à son valet de monter sur un arbre pour s'assurer s'il n'y aurait pas quelque maison ou quelque village dans les environs. Le valet obéit, et, arrivé à la cime du plus haut sapin qu'il avait pu trouver, il s'écria :

— Mon seigneur et roi, je vois non loin d'ici une fumée.

— Eh bien, lui cria Pépin à son tour, regarde bien la direction, descends, et allons vers elle.

Le valet descendit de son marbre et remonta à cheval ; puis tous trois se dirigèrent du côté indiqué par lui, et ils arrivèrent bientôt à la fournaise du charbonnier. Le bonhomme était, comme

d'habitude, occupé à attiser son feu. Le valet s'approcha de lui et lui demanda dans quel endroit de la forêt ils se trouvaient. Mais avant de répondre à cette question, le charbonnier, voyant derrière lui deux hommes qui se tenaient dans l'ombre, leur demanda qui ils étaient.

— Nous sommes, répondit le valet, des chasseurs qui avons perdu notre chemin et qui cherchons un gîte où passer la nuit.

En ce moment, Pépin et son philosophe s'étant approchés et étant entrés dans le cercle de lumière que projetait la fournaise, le charbonnier vit à leur costume que le valet avait dit la vérité. Alors, pensant que sa hutte était un gîte de trop mince importance pour des seigneurs qui paraissaient si riches, il leur offrit de les conduire chez son frère le meunier qui ne demeurait qu'à une lieue de là. Nos voyageurs acceptèrent, et, accompagnés du charbonnier, ils prirent le chemin de Reismuhl.

Le meunier, en voyant ces trois hommes armés, fit la même question qu'avait faite son frère et, avant de les recevoir, demanda qui ils étaient. Le charbonnier dit que c'étaient trois chasseurs qui s'étaient égarés dans la forêt et qui demandaient à souper et un gîte.

— S'ils veulent se contenter du peu que j'ai, répondit le meunier, je les recevrai volontiers.

Pépin s'approcha et dit à ce brave homme que, si peu que ce fût, dans la position où il était, il lui en serait reconnaissant. Alors le meunier ouvrit sa porte, et le charbonnier, ayant reçu une pièce d'or pour la peine qu'il avait prise, s'en retourna à la fournaise.

Quoique le meunier vît bien qu'il avait affaire à des gens d'importance, il ne put cependant leur donner que ce qu'il avait ; et comme il l'avait dit, c'était peu de chose. Mais si maigre que fût le repas, Pépin n'y fit pas moins fête, d'autant plus qu'il lui était servi par les deux filles du meunier, auxquelles le roi fit toute sorte de courtoisies, car il les trouvait fort à son gré. De son côté, le père lui faisait mille questions comme on fait à des voya-

geurs, et Pépin lui répondait avec bonté ; mais quelque chose que fit le roi pour descendre jusqu'à son hôte, le meunier vit bien qu'il avait chez lui un homme de haute qualité.

Après le souper, et tandis que Pépin causait de choses et d'autres avec le meunier et ses filles, le philosophe prit sa lunette et sortit pour consulter les astres, et il vit dans le ciel que le roi devait passer cette nuit-là même avec sa vraie femme et que cette femme concevrait de lui un fils qui serait puissant parmi les rois et les empereurs, au point que tous les princes de la chrétienté lui seraient soumis. À peine eut-il tiré cet horoscope, qu'il rentra vivement et qu'ayant pris le roi à part, il lui dit ce qu'il venait de lire dans les astres. Mais le roi n'en voulut rien croire, et, secouant la tête :

— Comment cela est-il possible ? lui dit-il ; car nous n'arriverons point certainement cette nuit à Weihenstephan.

Mais l'astrologue insista, et, comme c'était un homme fort instruit, Pépin finit par être ébranlé, et, se retournant vers le meunier :

— Brave homme, lui dit-il, n'avez-vous point de femme étrangère dans cette maison ?

Le meunier, qui ne voulait point trahir le secret de Berthe, répondit que non.

— En ce cas, dit Pépin, mon cher ami, donnez-moi une de vos filles pour cette nuit ; car, d'après ce que me dit mon philosophe, et c'est un homme qui ne se trompe jamais, il est possible qu'une de vos filles devienne ma femme.

Le meunier, pour qui c'était beaucoup d'honneur, ne fit aucune résistance, et, ayant fait dresser un lit au roi dans la plus belle chambre du moulin, il lui amena sa fille aînée. Alors le philosophe sortit pour consulter les astres de nouveau, et, comme la jeune fille était déjà à moitié déshabillée, il rentra vivement et dit au roi qu'il se gardât d'aller plus loin, parce que cette femme n'était point celle qui lui était destinée. Alors Pépin rappela le meunier et lui dit de lui amener sa fille cadette, qui était au moins

aussi jolie que sa sœur, de sorte que le roi était consolé et commençait même à croire qu'il avait gagné au change ; mais, en ce moment, le philosophe rentra encore plus effaré que la première fois, disant à son maître qu'il venait de consulter les astres de nouveau et que ce n'était pas encore la jeune fille qui était dans sa chambre qui serait jamais sa femme légitime, et qu'en conséquence il était bon qu'il la renvoyât. Aussitôt, Pépin fit venir une troisième fois le meunier et lui demanda s'il n'avait point chez lui d'autre femme que les deux jeunes filles qu'il venait de lui envoyer successivement. Alors le meunier, craignant que, s'il cachait la vérité, il ne lui arrivât quelque malheur, avoua que, depuis à peu près trois ans, une belle demoiselle dont il ne connaissait ni le pays ni la famille était venue demeurer chez lui, où elle vivait en faisant de la broderie. En entendant ces paroles, le philosophe dit qu'il fallait la faire venir, attendu que c'était probablement celle que les astres désignaient et qu'au reste il allait s'en assurer. Mais Pépin était si curieux de voir la demoiselle inconnue qu'il n'attendit pas le retour de son philosophe et qu'il dit au meunier d'aller lui chercher la jeune fille. Le meunier obéit et alla chercher Berthe, qui arriva les yeux baissés et toute rougissante, puis il referma la porte derrière elle, et il sortit. Alors Pépin s'avança vers la jeune fille, qui, l'entendant venir, leva les yeux et étendit la main pour le repousser ; mais à peine l'eut-elle aperçu, qu'elle le reconnut d'après le portrait qui lui avait été envoyé, et, tombant à genoux :

— Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira de votre servante, lui dit-elle ; car vous êtes mon seigneur et roi.

Alors Pépin la releva et fut frappé à son tour de sa beauté, d'autant plus que cette beauté, sans qu'il pût dire où et comment elle lui était apparue, n'était point étrangère à ses yeux ; puis il y avait encore quelque chose qui l'étonnait et le confirmait dans ses soupçons : c'est que la jeune fille l'eût reconnu ainsi tout d'abord ; mais il remit ses réflexions à plus tard.

En ce moment, le philosophe revint frapper ; mais la porte

était déjà fermée, et le roi demanda qui était là.

— C'est moi, répondit le philosophe.

— Eh bien, dit Pépin, impatienté, que me veux-tu encore ?

— Sire, répondit le philosophe, je viens vous dire que celle que vous avez près de vous est la princesse Berthe, fille du roi de Carniole, votre véritable femme, et que celle avec laquelle vous vivez depuis trois ans n'est que votre concubine.

— Vous êtes un vieux radoteur, dit Pépin ; mais n'importe, les choses sont bien comme elles sont, et je m'en contente ; allez donc vous coucher, et laissez-moi tranquille.

Le philosophe s'éloigna en grommelant ; mais alors la jeune fille dit à Pépin :

— Sire, cet homme vous a dit la vérité, je suis la princesse Berthe, fille du roi de Carniole, et voilà l'anneau que vous m'avez envoyé.

À ces mots, elle tira de son doigt l'anneau qu'elle avait reçu de Pépin et que le majordome avait oublié de lui reprendre le jour où il avait voulu la faire assassiner.

Alors elle raconta tout à Pépin : comment les deux hommes avaient eu pitié d'elle, comment elle avait été amenée chez le meunier et comment elle y était, gardant le silence depuis trois ans.

Et ils causèrent ainsi toute la nuit ; et quand le jour fut venu, le roi voulut l'emmener ; mais elle se jeta à genoux, et, avec une pudeur charmante, elle supplia le roi de ne point lui faire cette douleur que sa joie fût empoisonnée par la mort d'un homme. Pépin ne voulait rien entendre ; mais elle pria tant et avec de si douces et de si tendres caresses que le roi lui promit enfin d'ajourner sa vengeance. Alors elle emmena le roi dans son cabinet, lui montra sa broderie et son petit lit virginal, et cela avec une telle chasteté que le roi, transporté de bonheur, étendit les bras sur elle et lui dit :

— Vous êtes une femme bénie, et béni soit aussi le fruit que vous avez aujourd'hui conçu de moi dans votre sein.

Et il partit en recommandant bien tendrement Berthe au meunier, qu'il exempta désormais de tout impôt sur son moulin, et ordonna que, si l'enfant qui devait naître de lui était un garçon, on lui envoyât une flèche, et que, si c'était une fille, on lui envoyât une aiguille à broder.

Berthe le reconduisit jusqu'à près d'une demi-lieue du moulin et lui fit promettre de ne point revenir que ses couches ne fussent faites, et Pépin le lui promit.

Dès qu'il fut en chemin, il défendit à son philosophe et à son valet, par toute la puissance royale qu'il avait sur eux, de dire un seul mot de ce qui s'était passé, et ils le lui promirent sous peine de vie. Ils galopèrent donc jusqu'à un château qui était à moitié route et où ils firent reposer leurs chevaux ; puis, lorsque leurs chevaux furent reposés, ils se remirent en chemin et arrivèrent le soir à Weihenstephan.

Quant à la princesse Berthe, elle ne fut pas plus vaine qu'auparavant, quoiqu'elle fût devenue reine d'un grand royaume ; elle continua de faire d'aussi belles broderies qu'auparavant, et le meunier alla les vendre comme de coutume à la ville. Ainsi rien ne fut changé dans sa manière de vivre ; seulement, l'aînée des filles du meunier vint coucher dans sa petite chambre, et, tous les soirs, la bonne reine pria Dieu qu'il lui plût de la laisser longtemps dans le moulin.

Au bout de neuf mois, elle accoucha d'un fils que le meunier présenta au baptême comme son enfant et qui fut nommé Charles, ainsi que Pépin l'avait ordonné ; puis, le baptême fini, le meunier prit une flèche et alla la porter au roi Pépin, lequel fut si joyeux qu'il détacha de son côté sa bourse pleine d'or et la donna au meunier pour prix de la bonne nouvelle qu'il lui apportait.

IV

Comment le roi Pépin combattit pendant sept ans les infidèles,
et comment, au bout de ce temps, il punit le majordome
et revint chercher sa vraie femme chez le meunier

Pépin, en recevant la flèche, aurait eu bien grande envie d'aller voir aussitôt sa femme et son enfant ; mais il venait de recevoir des lettres du pays de France, dans lesquelles on lui annonçait qu'un roi nommé Marsilies venait de rassembler des troupes fort nombreuses et marchait contre les chrétiens. Or, comme c'était un roi très-puissant qui possédait quatre royaumes, Pépin, qui venait d'être nommé par le pape Étienne II roi par-dessus tous les rois, convoqua les rois et les princes chrétiens qui lui étaient soumis, et, sans avoir le temps de visiter Berthe et le petit Charles, marcha avec eux contre les infidèles et les battit ; puis, lorsqu'il les eut battus, il passa en Espagne avec sa puissante armée, et, y ayant posé son camp, il brûla tout ce qui pouvait se brûler et assiégea les châteaux forts, dont les uns se rendirent par famine, et dont les autres furent pris d'assaut ; et il fit passer au fil de l'épée toutes les garnisons, excepté celles qui consentirent à se faire chrétiennes. Mais si rapidement et si heureusement qu'il opérât, il n'en fut pas moins trois ans à conquérir toute l'Espagne. Alors le roi Marsilies, voyant que ses quatre royaumes étaient possédés par les chrétiens, envoya une grande ambassade au roi Pépin, le priant de retourner chez lui, s'engageant à payer les frais de la guerre et à ne plus combattre de sa vie contre les chrétiens, ce qu'il offrait de confirmer par son sceau. Pépin accepta avec d'autant plus de joie ces belles propositions qu'il venait d'être informé par un courrier que les Saxons et les Hongrois s'étaient réunis contre lui avec tous les peuples d'au delà de la mer et venaient d'entrer en Allemagne. La paix fut donc faite et jurée entre lui et le roi Marsilies, et il revint au château de Weihenstephan.

Mais là, il apprit de si terribles nouvelles des païens qu'il n'eut pas encore le temps d'aller voir sa femme et son fils, et qu'il se hâta de rassembler de nouveau tous les princes chrétiens que le pape Étienne II avait mis sous ses ordres, leur enjoignant de le venir rejoindre tout armés et tout équipés dans le terme de douze jours.

Quant à lui, tout en organisant son armée, il voulut avoir des nouvelles fraîches de sa femme et de son enfant ; en conséquence, il ordonna à son philosophe et à son valet de se rendre au moulin de Reismuhl et de s'informer de quelle façon tous deux se portaient.

Le philosophe et le valet se mirent en route et arrivèrent le lendemain matin chez le meunier, qui les reconnut de loin et qui courut dire à Berthe qu'il voyait venir les deux hommes qui accompagnaient le roi Pépin le soir qu'il avait couché au moulin. Alors Berthe demanda si leur maître était avec eux, et, ayant appris qu'il n'y était pas, elle ferma le verrou. Mais les envoyés s'étant fait connaître pour amis, le meunier les conduisit à la fenêtre à travers la grille de laquelle Berthe les reçut avec une grande dignité, ayant juré qu'aucun autre homme que son mari n'entrerait dans sa chambre. Là, ils lui firent tous les compliments du roi Pépin et lui dirent comment il avait vaincu les infidèles et allait encore en vaincre d'autres, ce qui était cause qu'il ne venait pas lui-même. Berthe répondit que le roi était le maître et elle la servante, et qu'il pouvait agir à son égard comme il l'entendrait ; que, quant à elle, elle se tiendrait toujours pour heureuse et contente pourvu que son maître et seigneur ne l'oublât pas. Alors les messagers dirent qu'ils avaient l'ordre de voir aussi le petit Charles, et on l'envoya chercher dans une prairie où il jouait avec ses petits compagnons ; il vint de fort mauvaise humeur de ce qu'on l'avait ainsi dérangé dans ses jeux, et le philosophe, ayant étudié les lignes de son front et de sa main, prophétisa qu'il serait un grand empereur.

Après cette prédiction, le petit Charles s'en retourna jouer

dans la prairie, et les messagers reprirent le chemin du château de Weihestephan, où ils retrouvèrent le roi Pépin, toujours très-occupé de ses préparatifs de guerre, et lui rapportèrent les véritables paroles de Berthe, qui étaient : qu'elle désirait rester dans le moulin tant que cela conviendrait à son époux, et que, pendant qu'il se battrait, elle prierait ardemment le Seigneur de lui donner la victoire et de réduire les païens en son obéissance.

Le roi, ayant reçu ces nouvelles de sa bien-aimée Berthe, en fut tellement satisfait que ses courtisans furent émerveillés de sa bonne humeur, et que, voulant régler leur esprit sur le sien, on n'entendit pendant plus de trois jours que des éclats de rire au château de Weihestephan. Sur ces entrefaites, on apprit que les infidèles venaient avec une grande armée. Rassemblant donc toutes ses troupes, le roi Pépin marcha au-devant d'eux ; mais, pendant quinze jours de suite, les païens refusèrent le combat, car ils n'étaient pas encore tous réunis. De son côté, le roi n'était pas trop fâché de ce retard, car il attendait encore quelques princes chrétiens qui s'avançaient à grandes marches. Quand ces princes furent arrivés et que les infidèles virent quelle belle armée avait le roi Pépin, ils auraient bien voulu non-seulement alors reculer le jour de la bataille, mais encore l'éviter tout à fait ; car ils n'étaient que trois contre un, et cela leur donnait une grande inquiétude. Mais le roi Pépin ne leur laissa pas le loisir de délibérer sur leur retraite et les attaqua si vivement qu'après une heure de combat à peine, il les mit en fuite, les poursuivit à toute bride, massacra une grande quantité de fuyards et fit prisonniers les principaux chefs. Alors, pour ne pas perdre le fruit d'une si belle victoire, il s'établit en grandes forces dans le pays des Saxons et dans le royaume de Bohême, et il passa deux ans en combats continuels, pendant lesquels il battit les païens si constamment que ceux-ci firent un grand effort et rassemblèrent une armée plus considérable qu'ils n'avaient jamais eue et avec laquelle ils marchèrent contre Pépin.

Pépin, en apprenant cette nouvelle et en quel nombre ils mar-

chaient contre lui, éprouva une grande inquiétude ; car il était le seul rempart de la chrétienté, et, s'il était une fois abattu, la religion de Notre-Seigneur courait plus grand risque encore qu'elle n'avait couru du temps de son père Charles-Martel, de glorieuse mémoire.

Il était donc fort triste dans sa tente et si préoccupé de ses sombres pensées qu'il avait, sans s'en apercevoir, laissé s'éteindre la lampe qui l'éclairait, lorsqu'il vit tout à coup la nuit illuminée d'une manière étrange. Il leva les yeux et aperçut un ange debout devant lui ; l'ange tenait à la main une chaîne d'or au bout de laquelle pendait une grosse émeraude creusée, et au milieu de cette émeraude était un morceau de la vraie croix. Alors l'ange étendit la main vers lui et lui dit :

— Pépin, prends ce morceau de la vraie croix, aie confiance en Dieu, marche à l'ennemi, tu seras vainqueur.

Et Pépin, alors, s'étant mis à genoux pour recevoir le présent céleste, l'ange lui passa la chaîne autour du cou et remonta vers le ciel.

Ainsi, certain de l'appui de Dieu, Pépin ne craignit plus rien, marcha à l'ennemi et lui livra une sanglante bataille dans laquelle il fut si complètement défait que de ce moment il lui fut impossible de se rallier ; mais pendant ce combat, comme le roi Pépin chevauchait au plus fort de la bataille, il reçut d'un infidèle un coup de sabre qui coupa sa chaîne d'or, de sorte que l'émeraude qui renfermait un morceau de la vraie croix tomba à terre et se perdit.

Quatre ans après, un laboureur qui poussait sa charrue, ayant vu ses bœufs s'arrêter et s'agenouiller à certain endroit de la place, et ces animaux, malgré les coups qu'il leur donnait, ayant refusé de se relever, il pensa qu'il y avait là quelque miracle ; et, ayant laissé ses bœufs et sa charrue où ils étaient, il alla prévenir le roi Étienne de Hongrie, qui était un roi très-religieux, de ce qui venait de lui arriver. Alors le roi Étienne convoqua son clergé, et, en grande cérémonie, il alla dans la plaine, où il trouva la charrue

immobile à la même place, et les bœufs toujours agenouillés. Alors l'archevêque creusa la terre avec ses mains, et il trouva la relique céleste qui avait été apportée par l'ange à Pépin. Aussitôt et à l'endroit même, il fit bâtir une magnifique chapelle qui attira bientôt un grand concours de peuple, en renommée des choses miraculeuses qui s'y opéraient.

Pendant ce temps, le petit Charles continuait de grandir et était devenu un gros garçon de neuf ans qui en paraissait bien douze tant il était grand et fort. Et, comme nous l'avons dit, il continuait de jouer dans une prairie qui était située derrière le moulin avec les jeunes enfants de son âge qui venaient garder les chevaux, les vaches et les chèvres dans la forêt, car il ignorait complètement qui était son père.

Or il arriva qu'un jour, tout en jouant, un des enfants vola une bride à un de ses camarades et la cacha dans sa manche ; mais celui à qui on avait volé la bride, s'étant aperçu du vol, se plaignit très-fort, car il craignait d'être battu par son maître. Alors Charles rassembla tous les enfants et leur demanda avec autorité :

— Lequel de vous a la bride ? Or çà, qu'il la rende à l'instant même ou il sera traité comme un voleur !

Celui qui avait la bride répondit :

— Si quelqu'un a commis un vol, c'est bien plutôt toi que tout autre.

Alors le petit Charles devint tout rouge de colère et dit :

— Tu m'accuses d'avoir pris la bride ; mais je saurai bientôt qui l'a, et celui sur qui on la trouvera sera bien châtié. Fouillons-nous donc les uns les autres jusqu'à ce qu'elle se retrouve.

Tous y consentirent, de sorte qu'il fallut bien que le voleur y consentît comme les autres, et, faisant de son mieux l'innocent, il se mit à fouiller Charles et ne trouva rien sur lui. Alors Charles lui dit :

— C'est à moi de te fouiller !

Et, le prenant par sa manche, il en tira aussitôt la bride, qui y était cachée. Ce que voyant, les petits garçons dirent à Charles

d'être le juge, puisque c'était lui qui l'avait trouvée.

Et Charles répondit :

— Puisque c'est à moi de prononcer la sentence, je ne puis mieux faire que de prononcer les mêmes paroles que le grand roi Pépin a prononcées dans son dernier jugement : « Celui qui prend le bien qui ne lui appartient pas mérite d'être pendu par le cou. »

La sentence plut aux enfants, qui, en manière de jeu et ne voulant pas cependant faire mourir le petit voleur, se mirent en devoir de l'exécuter.

Ils lui passèrent donc une corde autour du cou, tandis que d'autres courbaient un petit arbre et attachaient l'autre bout de la corde à sa cime. Or, ce semblant d'exécution accompli, ils allaient détacher le voleur, lorsque, par malheur pour lui, passa un lièvre blanc. Les enfants coururent après lui, et ceux qui tenaient l'arbre le lâchèrent. L'arbre se redressa, enlevant le voleur, et le voleur se trouva pendu.

Quand les enfants revinrent de poursuivre le lièvre, ils trouvèrent leur camarade mort. Alors ils furent bien épouvantés et se sauvèrent tous, chacun de son côté ; il n'y eut que Charles qui revint tranquillement chez lui et qui raconta à sa mère ce qui venait de se passer, comme si c'était la chose la plus naturelle. Aussitôt, Berthe appela le meunier ; car, connaissant le père du petit voleur pour un méchant homme, elle avait conçu une grande crainte. En effet, le père avait fait le serment de pendre tous les petits garçons qui avaient concouru au jugement s'ils ne lui disaient point quel était celui qui l'avait pendu. Tous rejetèrent l'arrêt sur Charles, de sorte que le père jura qu'il ne mourrait que de sa main.

Le meunier, voyant cela et ne sachant point ce qu'il devait faire, conduisit Charles chez le seigneur de Péel, où il était certain au moins que l'enfant serait en sûreté ; ce qui fut cause que le père du voleur fit si grande rumeur que le bruit de cette aventure parvint jusqu'au roi Pépin, qui venait justement d'arriver de Hongrie.

Alors le roi Pépin ordonna que le coupable fût amené devant lui et que le plaignant portât sa plainte. Il fit en même temps assiéger tous les autres enfants à titre de témoins, et, comme l'affaire avait fait grand bruit, il assembla toute sa cour pour assister au jugement.

Au jour dit, le père se présenta devant le roi Pépin, et le coupable fut amené par une femme vêtue de noir et voilée ; les autres enfants furent conduits par leurs parents. Toute la cour était là, jusqu'à la fausse reine, qui était assise sur son trône à côté de son mari, jusqu'au traître majordome, qui se tenait debout derrière le roi, et jusqu'aux fils du majordome, qui, ayant grandi, étaient devenus deux braves chevaliers, lesquels avaient vaillamment combattu contre les infidèles. Quant à leur mère, la femme du majordome, elle était morte déjà depuis plusieurs années.

Pépin entendit la plainte du père, puis il fit avancer le petit Charles et lui demanda ce qu'il avait à répondre. Charles répondit que, si on le punissait, il fallait punir aussi le roi Pépin, puisqu'il avait appliqué au voleur les propres paroles qu'avait dites et la même peine qu'avait fait subir le roi à un voleur dans pareille occasion.

Alors Pépin, étonné de la fermeté de cette réponse, interrogea les enfants, qui tous furent d'accord que le pendu avait véritablement volé et que la sentence avait été rendue dans toutes les formes.

Le roi se retourna donc vers le paysan et lui dit :

— Bonhomme, il n'y a pas deux justices : ton fils méritait d'être pendu, et il a été pendu ; c'est un malheur, mais je ne puis rien contre le juge qui a rendu un si bon jugement.

Puis, ayant fait appeler Charles :

— Mon petit ami, lui dit-il, quel est ton père ?

— Sire, répondit l'enfant, je ne le connais pas.

— Est-il donc mort ? demanda Pépin.

— Non, sire, répondit l'enfant ; car tous les jours, matin et soir, ma mère prie pour lui.

— Et quelle est ta mère ? continua le roi.

— Sire, dit l'enfant en s'agenouillant devant le roi, ma mère m'a dit, si vous me faisiez cette question, de vous donner cet anneau.

À ces mots, l'enfant tira un anneau de son doigt et le donna au roi Pépin. Pépin reconnut l'anneau qu'il avait envoyé à la fille du roi de Carniole. De ce moment, il ne douta plus que Charles ne fût son fils ; alors, se retournant vers lui :

— Va chercher ta mère, lui dit-il.

L'enfant alla droit à la femme voilée et l'amena au pied du trône du roi. Alors Pépin se leva tout debout, et, étendant le bras :

— Or, dit-il, puisque ce jour est celui de la justice, que justice soit rendue à tout le monde. Écoutez donc tous ce que je vais vous dire.

Et tous firent silence pour entendre les paroles du roi Pépin.

— Un jour, dit alors le roi, on fiança à un prince puissant une jeune fille d'un pays éloigné. Le prince donna mission à celui qu'il croyait son meilleur serviteur d'aller la chercher à la cour du roi son père et de la lui amener ; mais, au lieu de celle qui convenait au roi, le traître serviteur donna à sa fille les habits et les bijoux de la fiancée, ordonna à deux valets de tuer celle-ci et mit sa fille dans le lit du prince au lieu de la jeune vierge qu'il attendait. À présent, dites-moi si c'était là un fidèle serviteur ou non ?

Chacun répondit alors d'une seule voix que ce serviteur était un infâme.

Le roi, ayant entendu le jugement qu'on portait sur le traître et que ce jugement était unanime, se retourna vers le fils aîné du majordome et lui dit :

— À votre avis, quelle punition a mérité cet homme qui a trahi son roi ?

— Mon seigneur et roi, répondit modestement le jeune homme, veuillez demander l'avis d'un plus sage et d'un plus savant que moi.

— Puisque c'est à vous que je m'adresse, répondit le roi,

c'est le vôtre que je désire ; parlez donc, les autres parleront après vous.

— Eh bien, sire, répondit le jeune chevalier, un tel homme mérite d'être lié à la queue d'un cheval, d'être traîné hors de la ville et, arrivé là, d'être brûlé.

Le roi demanda ensuite l'avis du second fils du majordome, qui répondit :

— Sire, je m'en tiens à l'avis de mon frère aîné.

Puis il demanda l'avis de chacun, et chacun fut de l'avis des deux fils du majordome.

Alors il se retourna vers le majordome lui-même et lui demanda le sien.

— Monseigneur et roi, répondit celui-ci en tombant à genoux, ce n'est point à moi à prononcer contre moi-même ; car j'ai véritablement commis le crime dont vous m'accusez.

— Eh bien, répondit le roi, vous subirez la sentence portée sur vous par votre propre sang !

Et l'ayant fait aussitôt, malgré les prières de Berthe, saisir par ses gardes, il ordonna qu'il fût attaché à la queue d'un cheval, traîné par les rues et brûlé à la porte de la ville.

Et il exila la fausse reine, mais garda, selon le droit, les enfants qu'il avait eus d'elle.

Puis, le jour même, il célébra ses noces royales avec sa véritable femme, et ce ne fut qu'alors que Charles fut instruit que Pépin était son père. Jusque-là, il aurait juré qu'il était fils du meunier ; mais il n'en fut pas plus vain pour être fils du roi et traita fort amicalement ses frères et ses sœurs, mais surtout Léon et Bertha, qu'il avait pris dans une grande amitié.

Et le roi Pépin régna heureusement et glorieusement jusqu'en l'année 768 de Notre-Seigneur, où il expira, laissant le royaume des Francs à son fils Charlemagne.

Ce fut l'année même où le Sicilien Étienne III fut nommé pape de Rome.

Charlemagne

I

Comment le bâtard Wenneman accusa faussement
la bonne princesse Hildegarde, et de ce qui en advint

Pendant que le roi Pépin vivait encore, Charlemagne avait épousé la bonne princesse Hildegarde, et cela non point à cause de sa haute naissance, car elle était fille d'un simple chevalier, mais à cause de sa piété et de sa sagesse.

Or il arriva que l'année qui suivit celle où le nouveau roi était monté sur le trône, les infidèles s'étant réunis de nouveau en Saxe et en Hongrie, le roi Charlemagne confia sa femme à son frère Wenneman, et, ayant appelé à lui tous ses chevaliers, il se mit à leur tête et marcha contre les païens.

Le roi Charlemagne était alors ce qu'il avait promis de devenir lorsqu'il demeurait encore chez le meunier, c'est-à-dire un puissant chevalier aux cheveux noirs, à la figure colorée et à l'aspect sévère ; quant à sa taille, elle était juste de huit de ses propres pieds, qui étaient très-longes, puisque ce fut d'après eux qu'on donna le nom à cette mesure que l'on appelle encore aujourd'hui pied de roi. Sa figure avait une palme, et son front seul un de ses pieds ; ses sourcils avaient chacun la longueur de son nez, c'est-à-dire une demi-palme, et couvraient des yeux si étincelants que celui qu'il regardait avec colère demeurait sans mouvement et comme pétrifié. Il mangeait peu de pain, mais le quart d'un mouton, ou deux poules, ou une oie, ou un paon, ou une grue, ou un lièvre entier. Il était si fort qu'il fendait en deux d'un seul coup de son épée, que l'on appelait Joyeuse, un cavalier avec sa monture et qu'en s'amusant il lui arrivait parfois de prendre quatre fers de chevaux et de les redresser tous ensemble, ou

que, faisant monter un homme tout armé dans sa main, il le levait rapidement et sans effort jusqu'à la hauteur de son épaule, et au bout d'un instant le reposait à terre.

On devine donc que les païens n'eurent pas beau jeu en s'attaquant à lui ; mais plus il en pourfendait, plus il y en avait de nouveaux ; si bien qu'au lieu d'une campagne d'une année qu'il avait cru faire, celle-ci durait depuis deux ans et demi, et qu'il ne savait point encore quand elle finirait.

Pendant ce temps, il était arrivé que Wenneman, tenté par le démon sans doute, était devenu si fort amoureux de la bonne princesse Hildegarde, que lui avait confiée son frère, que, dans l'espoir de voir sa coupable passion payée de retour, il avait mis en œuvre, pour lui plaire, toutes les ressources de la plus fine galanterie. Hildegarde recevait toutes ces attentions ou comme des hommages dus à son rang, ou comme des familiarités permises entre si proches parents qu'ils étaient ; si bien qu'il fallut que Wenneman s'expliquât plus clairement, et c'est ce qu'il osa faire un jour qu'il se trouvait seul avec la reine. Mais Hildegarde reçut l'aveu de son amour avec une si glaciale dignité qu'elle espéra que sa froideur suffirait pour le guérir. Il n'en était point ainsi, car, quelques jours après, s'étant retrouvé en tête-à-tête avec la reine, non-seulement il osa lui reparler de son amour, mais encore, comme elle voulait se retirer, il la retint de force, lui disant que si elle ne partageait point ses sentiments, il se tuerait à ses yeux. Hildegarde resta d'abord muette d'étonnement et de honte ; puis, réfléchissant qu'elle était seule, éloignée de son mari et presque sous la dépendance de son beau-frère, elle résolut d'agir de ruse afin de se débarrasser une fois pour toutes de pareilles poursuites.

En conséquence, elle feignit d'être touchée de la violence d'une passion qui se manifestait par de pareils éclats ; sa défense devint de jour en jour plus faible ; enfin, elle finit par consentir à lui accorder un rendez-vous ; mais comme si elle eût eu honte d'elle-même, elle exigea que ce fût dans un des appartements les

plus reculés du château. Wenneman, facile à aveugler comme tout homme qui aime, passa par toutes les conditions qu'on lui fit et vint le premier attendre la reine dans la chambre obscure et retirée où elle devait venir le rejoindre. En effet, au bout d'un instant, il entendit des pas ; mais ces pas s'arrêtèrent à la porte, et, la porte s'étant fermée tout à coup, il entendit une voix qui lui dit :

— J'espère, mon cher beau-frère, que la fraîcheur de ces murailles calmera votre sang. Attendez ici le retour de l'empereur.

Puis les verrous grincèrent. Wenneman comprit qu'il était joué et se trouva en prison.

Le premier moment fut tout à la colère. Wenneman voulait se briser le front contre les murailles ; mais bientôt, il calcula que mieux valait dissimuler à son tour et rendre le coup avec la même arme dont il avait été frappé.

Le lendemain, une femme de la suite de la reine, et qui possédait toute sa confiance, vint apporter la nourriture au prisonnier. Comme cette chambre était un ancien retraits où longtemps une recluse avait demeuré en expiation de quelque gros péché, il y avait un tour pratiqué dans le mur : c'était par ce tour que la confidente de la reine faisait passer le déjeuner et le dîner du prisonnier. Pendant les cinq ou six premiers jours, il mangea et but comme s'il était en liberté ; mais, pendant la seconde semaine, il ne fit que se plaindre et se lamenter d'être tombé dans la disgrâce de la reine, puis il commença à manger moins, disant que si la reine ne lui pardonnait pas, il se laisserait mourir de faim. La suivante d'Hildegarde, qui connaissait Wenneman pour un homme méchant et rusé, rit d'abord de ses menaces ; mais, un beau jour, ainsi qu'il l'avait dit, il cessa tout à fait de manger et, pendant trois jours, refusa obstinément de toucher à la nourriture qu'on lui apportait. Enfin, le troisième jour, il pria d'une voix mourante la confidente de la reine d'aller dire à sa maîtresse qu'il la suppliait de venir recevoir l'expression de son repentir, attendu

qu'il ne voulait pas mourir sans être pardonné par elle. Hildegarde, effrayée de la résolution de son beau-frère et joyeuse de son retour à de meilleurs sentiments, se rendit alors de sa personne à la porte de la prison et demanda à son beau-frère si ce qu'on lui avait dit de son repentir était vrai. Alors Wenneman jura par les serments les plus terribles qu'il était guéri de son fol amour, et qu'ainsi donc ce n'était point à cause de cela qu'il mourait, mais parce qu'il ne se sentait point le courage d'encourir la colère de son frère, qu'il avait si cruellement offensé ; alors la bonne princesse, touchée de ses remords, non-seulement lui ouvrit la porte, mais encore lui promit qu'elle garderait le secret de l'injure qu'il lui avait faite.

Wenneman reparut à la cour sans que personne se doutât de ce qui lui était arrivé. Une mission secrète expliqua son absence, et nul ne soupçonna le véritable motif de sa disparition. Peu de jours après, un courrier de Charlemagne arriva, porteur de dépêches qui annonçaient à la fois sa victoire et son retour.

Ces nouvelles rendirent la bonne princesse Hildegarde bien joyeuse ; mais Wenneman, ne pouvant croire qu'elle lui garderait le secret promis, résolut de la prévenir et d'aller au-devant de Charlemagne. Il se mit donc en route, suivi seulement de quelques serviteurs, et, l'ayant rejoint à une cinquantaine de lieues de son château, il lui demanda un entretien secret, lui disant qu'il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer. Ces choses importantes étaient une fausse accusation d'adultère si bien établie contre la reine que le roi Charles, qui ne pouvait supposer à son frère aucune intention de le tromper, crut à tout ce qu'il lui dit ; et, convaincu qu'il ne pouvait rentrer au château de Weihenstephan que vengé de la tache publique que la reine avait faite à son honneur, il ordonna à Wenneman de prendre les devants et de faire conduire la reine dans une grosse tour située à quinze lieues à peu près du château et au milieu d'une immense forêt. Quant à lui, il s'arrêta où il était, ne voulant pas rentrer en son château que ses ordres ne fussent exécutés.

Du moment que la reine avait vu partir Wenneman, elle s'était bien doutée que quelque chose se tramait contre elle ; mais elle espérait que Charlemagne ne la condamnerait pas sans l'entendre, de sorte qu'elle attendait avec confiance son retour, lorsque des soldats la vinrent prendre et la conduisirent dans la tour avec sa confidente.

Heureusement, la confidente était une femme de sens qui, du moment qu'elle soupçonna le malheur qui pouvait arriver à sa maîtresse, fit un grand amas de bijoux et d'or monnayé qu'elle emporta avec elle ; de sorte que, le lendemain même du jour où la reine et elle étaient prisonnières, ayant appris que la femme du concierge avait été tuée, en traversant la forêt pendant une tempête, par une branche qui s'était rompue et, en tombant, lui avait brisé le front, elle fit monter le concierge, et, lui montrant sur une table une montagne d'or et de bijoux, elle lui dit que tout cela était à lui s'il voulait mettre le cadavre de sa femme dans le lit de la reine et dire que c'était celle-ci qui s'était tuée en se précipitant du haut en bas de la tour ; pendant ce temps, la reine et elle se sauveraient et quitteraient l'Allemagne, où elles s'engageaient à ne jamais plus revenir. Le concierge, qui vit un moyen de faire facilement sa fortune, accepta ; il coucha sa femme dans le lit de la reine, et, le soir même, ayant procuré à la bonne princesse Hildegarde et à sa suivante des habits de pèlerines, toutes deux se mirent en route pour Rome.

Et bien leur en prit d'avoir fait ainsi, car, Wenneman ayant obtenu de Charlemagne l'ordre de faire mourir la reine, deux hommes se présentèrent vers les cinq heures du matin à la tour pour exécuter l'ordre de leur maître ; mais le concierge leur raconta que, la veille au soir, la bonne princesse Hildegarde s'était précipitée de la terrasse dans la cour, et, leur ayant montré le cadavre défiguré gisant dans le lit, les deux meurtriers ne firent aucun doute de ce qu'on leur disait et retournèrent vers celui qui les avait envoyés, disant que la reine n'avait point attendu le châ-timent qu'elle méritait, mais au contraire s'était tuée elle-même,

et qu'ils avaient vu le cadavre.

Ce récit fut une nouvelle preuve au bon roi Charlemagne de la culpabilité de son épouse, et sa confiance en Wenneman s'accrut de ce que, dans son absence, il avait pris un si grand soin de son honneur.

Cependant Hildegarde et sa compagne s'étaient mises courageusement en route, et, au bout de six semaines de voyage, elles étaient parvenues en la sainte cité de Rome. Là, le premier soin de la pieuse princesse fut de visiter toutes les églises et de participer à la bénédiction générale que le pape donne tous les ans à la chrétienté ; puis, ces devoirs remplis, la bonne reine résolut de se vouer entièrement à la guérison des pauvres malades ; et comme, à l'exemple de toutes les filles nobles de cette époque, elle avait appris l'art de connaître les plantes et de soigner les blessures, elle se mit à composer des remèdes que Dieu bénit. Au bout d'un certain temps, il n'était question à Rome que des cures miraculeuses qu'opérait dame Dolorosa – c'était le nom qu'avait pris la bonne princesse Hildegarde –, si bien qu'un jour, le pape Adrien l'ayant rencontrée au sortir de l'église, il lui donna sa bénédiction particulière.

Bientôt, des pèlerins qui revenaient de Rome racontèrent à la cour de Charlemagne les merveilles que faisaient chaque jour la science ou les prières de dame Dolorosa et comment elle guérissait, rien qu'au toucher, les paralytiques, les boiteux et les aveugles. Or il était arrivé que, par une punition du ciel, Wenneman, à la suite d'une maladie qu'il avait faite, venait de perdre la vue. Ne se trompant point à l'intention du Seigneur, il regardait ce malheur comme un châtement et se repentait bien sincèrement du crime qu'il avait commis, sans cependant oser l'avouer au redoutable Charles, car les premiers mouvements de sa colère étaient terribles comme la tempête. Mais, sur ces entrefaites, Wenneman demanda à son frère la permission de l'accompagner, espérant sa guérison de la science miraculeuse ou des prières saintes de la dame Dolorosa. Le roi, qui aimait beaucoup Wenne-

man, consentit volontiers à ce qu'il lui demandait.

Lorsqu'on apprit à Rome l'arrivée du roi Charles, ce fut une grande joie pour le pape, pour les cardinaux et pour le peuple, car la chrétienté n'avait pas de plus grand défenseur que le pieux roi des Francs. Mais nul n'éprouva une joie aussi grande que dame Hildegarde, car elle avait le pressentiment que ce voyage était une inspiration du ciel qui devait la récompenser de tout ce qu'elle avait souffert en lui offrant quelque moyen encore inconnu d'elle-même pour prouver son innocence. Aussi passa-t-elle tout le temps qui s'écoula entre la nouvelle de son arrivée et l'arrivée elle-même agenouillée au pied des autels, ne se levant que pour porter secours aux malades ou aux affligés, qui se ressentaient eux-mêmes de ce redoublement de piété par leur guérison plus grande ou une consolation plus efficace.

Charles fit son entrée à Rome au milieu d'un cortège de cardinaux que le pape avait envoyés au-devant de lui pour lui faire honneur, tandis que lui-même l'attendait en grande pompe au palais pontifical. Wenneman était avec lui et, tout aveugle qu'il était, partageait les honneurs qui lui furent rendus ; mais aussitôt la réception finie, il s'informa de la demeure de dame Dolorosa, et, quand il l'eut apprise, il lui fit dire qu'il se rendrait le lendemain chez elle. Dame Dolorosa répondit qu'elle était sensible à l'honneur que le frère du roi des Francs lui faisait et qu'elle l'attendrait le lendemain.

Wenneman se rendit chez dame Dolorosa à l'heure dite, la suppliant d'employer tout son pouvoir à lui rendre la vue.

— Seigneur, lui dit-elle avant de rien entreprendre, au nom de Dieu, de son Fils, du Saint-Esprit et de la Vierge sainte, il faut que votre âme soit déchargée du poids de toutes ses fautes. Agenouillez-vous donc et confessez-moi vos péchés ; car sans votre repentir sincère, ni ma science ni mes prières ne peuvent rien.

— Hélas ! hélas ! s'écria Wenneman en se mettant à genoux et en se frappant la poitrine, je reconnais que je suis un grand

pécheur, mais aucun de mes péchés – il est vrai que ce n'est point un péché, mais que c'est un crime ! –, aucun de mes péchés, dis-je, ne pèse aussi lourdement sur ma conscience que la haine qui m'a fait lâchement calomnier la plus pure et la plus vertueuse des femmes, laquelle a été injustement mise à mort par l'effet de cette calomnie ; si bien que, s'il faut que je sois pardonné du Seigneur pour obtenir de vous ma guérison, j'ai bien peur de mourir aveugle.

— Et avez-vous fait l'aveu de ce crime, demanda Dolorosa, à celui qui, après le Seigneur au ciel, avait le plus à s'en plaindre, étant votre seigneur sur la terre ?

— Hélas ! répondit Wenneman, j'en ai bien souvent été tenté, et je vois maintenant que c'était une inspiration du ciel ; mais je ne l'ai jamais osé, car je connais celui-là que j'ai offensé, et sa colère est pareille à la foudre du ciel, elle brille, tombe et anéantit.

— Il y a quelque chose de plus redoutable et de plus à craindre que la colère des hommes : c'est la colère de Dieu, répondit la sainte, et, quant à moi, je vous le répète, je ne saurais rien entreprendre pour votre guérison. Faites cet aveu, et je vous promets d'intercéder pour vous d'abord auprès du roi Charles ; et, votre pardon accordé ici-bas, d'obtenir, à force de prières, le pardon d'en haut.

Un frisson courut par toutes les veines du coupable à l'idée d'affronter ainsi la colère du roi ; mais cette crainte ne fut que passagère, et, se relevant – car pendant tout ce temps il était resté à genoux :

— Vous avez raison, dit Wenneman, mieux vaut faire le sacrifice de sa vie que celui de son âme, et être puni en ce monde que dans l'autre ; accompagnez-moi donc au palais, sainte femme ; soyez témoin de mon repentir, écoutez l'aveu de mon crime, et mettez-vous, ainsi que vous me l'avez promis, entre lui et la colère du roi.

La dame Dolorosa prit un voile et suivit Wenneman, qui se fit

conduire au palais pontifical. Le roi Charles était en ce moment occupé à parler des affaires de la chrétienté avec le pape Adrien ; mais Wenneman avait maintenant une telle hâte d'avouer ce qu'il avait caché pendant trois années qu'il entra dans la chambre où étaient son frère et le souverain pontife. Dame Dolorosa, toujours voilée, se tint près de la porte.

Charles fut étonné de l'altération qu'il remarqua sur la figure de Wenneman et lui demanda ce qu'il avait. Celui-ci, guidé par la voix, vint s'agenouiller sans répondre devant son frère et son roi, et là, en sanglotant et se frappant la poitrine, il confessa son crime tout entier et implora son pardon. Charles resta un instant muet ; mais dès qu'il eut réfléchi à quel crime abominable il avait été entraîné lui-même par la calomnie de son frère, sa surprise fit place à l'indignation, et, tirant son épée avec un rugissement pareil à celui d'un lion, il la leva sur la tête du coupable. Mais, à cette vue, dame Dolorosa s'élança de la porte où elle était restée, et, d'une main arrêtant le bras de son mari, de l'autre elle ôta son voile.

Charlemagne s'arrêta stupéfait ; il venait de reconnaître Hildegarde.

Alors la bonne princesse mit un doigt sur sa bouche en signe de silence, et, allant à Wenneman, qui était resté agenouillé et attendant le coup, elle lui souffla sur les yeux, et alors des écailles en tombèrent comme de ceux de saint Paul. La première chose que vit le coupable devant lui fut celle-là même dont il croyait avoir causé la mort. Refermant aussitôt les yeux et tendant ses mains jointes :

— Ô sainte femme ! lui dit-il, rendez-moi les ténèbres dans lesquelles j'étais plongé, j'aime mieux cela que de revoir l'ombre de celle que j'ai assassinée.

— Ce n'est point son ombre, mon frère, répondit Hildegarde ; c'est votre sœur elle-même que le bras du Très-Haut a miraculeusement sauvée pour qu'elle vous pardonnât, et que le Seigneur Dieu a récompensée bien au delà de ses mérites en la

rendant aujourd'hui à votre seigneur et maître.

Et, en disant ces mots, elle se tourna vers Charles, qui ouvrit ses bras et la pressa sur son cœur.

Le pape Adrien bénit les époux que la miséricorde du Seigneur venait de réunir, et, à la prière d'Hildegarde, Charles ayant pardonné à Wenneman, ils repartirent tous trois pour l'Allemagne.

II

Comment le roi Charles, étant à la chasse,
découvrit une source d'eau chaude et résolut
de bâtir une magnifique église à la Vierge

Parmi tous les amusements que le roi Charles adoptait pour se distraire de ses travaux politiques et guerriers, la chasse était celui qu'il affectionnait le plus ; car, disait-il, cet amusement est le seul où un roi puisse encore, tout en se récréant, s'occuper du bien-être de son peuple, puisqu'il combat ou les animaux féroces qui dépeuplent les troupeaux, ou les animaux timides qui mangent les moissons.

Or comme on savait, dans toutes les parties de son vaste empire, le goût qu'il avait pour cet amusement, un jour, il trouva à son lever des messagers qui arrivaient de Frankenberg pour le prier de venir chasser dans les forêts qui environnaient le vieux château et les villages qui en dépendaient, attendu qu'il y avait une telle quantité d'animaux de toute sorte, tant ours que daims, tant loups que cerfs, que pas un troupeau ne rentrait complet au bercail et que les moissons étaient dévorées avant que de mûrir.

Rien ne pouvait être plus agréable au roi Charlemagne qu'une pareille demande. Depuis trois mois, il n'avait manié ni l'épée, ni l'arc, ni la lance ; de sorte que sa main droite, qu'il n'avait pas l'habitude de laisser dans un si long repos, avait été prise d'un rhumatisme pour lequel il pensait que l'exercice lui ferait grand bien. Il donna donc l'ordre à ses piqueurs de remettre toutes ses meutes au complet, et il partit avec ses plus fidèles serviteurs pour aller chasser dans les bois de Frankenberg.

Là, le roi Charles vit bien qu'on lui avait dit la vérité, car les forêts étaient tellement remplies d'animaux sauvages qu'il était presque impossible d'y chasser d'abord, tant les chiens les mieux dressés prenaient de fausses voies. Alors que fit le roi Charles ? Il laissa là ses meutes et ordonna de grandes battues, qu'il renou-

vela jusqu'à ce que les animaux fussent aux trois quarts détruits, et alors il se remit à chasser comme d'habitude, à courre, avec ses piqueurs et ses chiens ; mais, contre son attente, tout cet exercice ne faisait rien à sa main droite, qui restait toujours engourdie, de façon que c'était à peine s'il pouvait s'en servir.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un jour que le roi Charles chassait le sanglier, l'animal, qui était un vieux solitaire, prit un grand parti et l'emmena dans une portion de la forêt où il n'avait jamais été. Sa course avait été si rapide que quelques chiens seulement étaient restés sur sa voie et que le roi Charles seul, grâce aux bonnes jambes de son bon cheval, avait pu le suivre ; mais bientôt, le sanglier lassé, voyant qu'il n'avait derrière lui que quelques chiens et un seul chasseur, s'arrêta pour leur faire tête, et s'étant acculé contre un arbre, il commença à si bien jouer des bouts de bois qu'en moins d'un instant il avait décousu les quatre ou cinq chiens qui le poursuivaient.

Le roi Charles, voyant cela et que le sanglier allait peut-être lui échapper, prit alors un fort épieu, et, quoiqu'il ne pût pas se servir de sa main droite à cause de la douleur qu'il y ressentait, il lui porta de si rudes coups de la main gauche, et son bon cheval évita avec tant d'adresse les bourrades de l'animal, qu'il finit par le serrer contre l'arbre avec son épieu, et, une fois qu'il le tint ainsi, il poussa si bien qu'il parvint à le lui faire entrer jusqu'au cœur.

Cependant la lutte avait été longue, et le bon cheval du roi Charles était si échauffé de la course et du combat qu'ayant flairé à quelques pas de là un petit ruisseau, il emporta son maître de ce côté ; mais, en arrivant sur le bord, le bon roi Charles, qui craignait que son cheval ne se fît mal en buvant tout en sueur comme il était et qui traitait les animaux par le raisonnement comme s'ils eussent été des hommes, frappa sur le cou du noble animal en lui disant :

— Tout à l'heure, mon beau coursier, car nous avons trop chaud maintenant, et plus cette eau est fraîche et pure, plus elle

est dangereuse.

Et le cheval, qui comprit ce que disait son maître, à la voix duquel il était habitué, tourna la tête de son côté pour le remercier de l'avis qu'il lui donnait ; mais, en tournant la tête, il mit, sans y faire attention, le pied dans le ruisseau, et, alors, il se cabra si violemment que, si le roi eût été moins ferme sur ses étriers, il l'eût certainement jeté à dix pas derrière lui.

Charles connaissait trop bien son bon cheval pour croire qu'il avait pu faire un écart sans cause ; aussi mit-il aussitôt pied à terre, et, croyant que son fidèle compagnon s'était blessé à quelque pierre aiguë, il plongea sa main droite dans l'eau afin d'aller chercher cette pierre au fond du ruisseau. Mais ce fut lui à son tour qui jeta un grand cri et fit un bond en arrière ; l'eau du ruisseau était bouillante sans qu'on vît nulle part le feu qui la chauffait.

Le roi Charles crut alors qu'il était le jouet d'une illusion, et, revenant au bord du ruisseau, il plongea de nouveau la main, mais cette fois avec plus de précaution que la première et trouva, à son grand étonnement, l'eau toujours aussi chaude ; enfin, ayant renouvelé une troisième fois la même expérience, et toujours avec la même main, il demeura convaincu que, soit par une cause naturelle qui lui était inconnue, soit par un miracle dont il ne voyait pas l'auteur, il était la victime d'une réalité et non le jouet d'une illusion.

Le roi Charles remarqua bien l'endroit de la forêt où il se trouvait : c'était un charmant vallon environné de tous côtés de collines boisées où les oiseaux chantaient les louanges du Seigneur, où l'herbe poussait verte et drue et où l'on respirait un air si fortifiant que l'on eût cru que c'était celui du paradis terrestre. Ces remarques faites, le roi se promit de revenir le lendemain au même lieu avec le philosophe du roi son père, qui avait beaucoup vieilli depuis que le lecteur en a entendu parler, mais qui n'avait fait que grandir en science et en sagesse. Afin de reconnaître son chemin, il rompit, tout le long de la route, des branches d'arbre

qui, le lendemain, devaient lui servir de guide ; et comme, pour cette opération, il employait la main droite, il s'aperçut avec joie qu'il commençait à s'en servir avec plus de facilité.

Le lendemain, sans rien dire à personne de la découverte qu'il avait faite, il revint au même lieu avec le philosophe, et, craignant que, pendant la nuit, le ruisseau n'eût refroidi, il descendit le premier à terre et enfonça sa main dans l'eau pour voir si elle était toujours chaude, et elle lui sembla plus chaude que la veille, car, comme sa main allait de mieux en mieux, la sensibilité y était revenue. Alors il dit au philosophe de faire ainsi que lui avait fait ; mais la main du philosophe n'étant point, comme la main de Charles, endurcie à manier des lances, des épées ou des épieux, il se brûla jusqu'aux os.

Lorsque le philosophe eut la main brûlée jusqu'aux os, il s'assit au bord de l'eau et se mit à réfléchir, tandis que le roi Charles, qui, fort ignorant en physique et en géologie, croyait toujours à quelque cause visible, remontait le cours du ruisseau afin d'arriver à sa source, pensant y trouver quelque immense chaudière qui bouillait sur un énorme fourneau ; et comme, tout le long de la route, il tâtait l'eau et la trouvait de plus en plus chaude, il se confirmait dans son opinion. Mais, à son grand étonnement, arrivé enfin à la source, il vit qu'elle sortait du sol comme une source ordinaire ; seulement, il y trempa encore une fois la main, et, à cet endroit, la chaleur de l'eau était insupportable. En revenant auprès du philosophe, le roi Charles avait la main entièrement pelée, mais il se servait de sa main comme s'il n'y avait jamais ressenti la moindre incommodité.

Il trouva le philosophe au même endroit où il l'avait laissé, et toujours assis et méditant. Au bout d'un instant, le philosophe tira ses tablettes et se mit à faire des calculs, puis il prit de l'eau du ruisseau dans une petite coquille, la goûta, recalcula encore et déclara que cette eau était de l'eau chaude, laquelle avait de 46 à 48 degrés de chaleur et, contenant une grande quantité d'acide muriatique, d'acide carbonique et d'acide sulfureux, devait être

excellente contre la lèpre et les rhumatismes. Le roi Charles, qui en avait fait l'expérience par lui-même, reconnut alors que son philosophe était un grand philosophe, et son respect pour lui s'en accrut. Quant à la cause qui faisait que ces eaux étaient chaudes au lieu d'être froides, il reconnut franchement qu'il n'en savait rien et n'en pouvait rien savoir, et qu'elles étaient ainsi par la volonté du Seigneur. C'était, comme on le voit, un savant tel qu'il n'en existe plus et qui, quand il ignorait quelque chose, disait tout bonnement qu'il ne le savait pas.

Quoi qu'il en soit, le roi Charles, miraculeusement guéri de son rhumatisme, ne voulut point qu'une si précieuse découverte fût perdue pour l'humanité ; en conséquence, il décida qu'en ce lieu même il bâtirait une cathédrale en l'honneur de la Vierge, dont c'était la fête le jour où il avait découvert cette bienheureuse source, et il chargea son philosophe de s'entendre avec un architecte pour que cette cathédrale fût la plus belle qui eût jamais existé afin qu'elle fût à la fois une preuve de sa grandeur et de la dévotion particulière qu'il avait toujours eue pour la sainte mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ces choses convenues, le roi Charles laissa une grande somme d'argent au philosophe et partit pour son château de Weihestephan, où les affaires de son royaume le rappelaient impérieusement.

III

Comment le philosophe, n'ayant plus d'argent,
en emprunta au diable,
et comment le diable fut volé par le philosophe

En exécution des ordres qu'il avait reçus de son maître, le philosophe fit venir un architecte de Constantinople, et, ayant réuni les meilleurs ouvriers qu'il put trouver et qui connaissaient l'art des dessins en mosaïque, il plaça, pour surveiller les travaux, un jeune homme qui était son élève et dont il était sûr comme de lui-même. Ce jeune homme se nommait Éginhard.

Grâce au savant architecte, ainsi qu'aux ouvriers habiles qu'il avait choisis, et surtout à l'argent dépensé à pleines mains, le philosophe vit bientôt son église sortir de terre et pousser à vue d'œil. Déjà l'édifice surpassait en hauteur les plus hauts arbres d'alentour ; des colonnes de marbre magnifiques venaient d'arriver toutes taillées de Ravenne et de Rome ; les portes et les grillages de bronze étaient fondus, lorsqu'un beau jour, le philosophe s'aperçut qu'il en était à son dernier sac d'argent.

Le philosophe expédia aussitôt un courrier au roi Charles afin qu'il lui envoyât le double de l'argent qu'il lui avait déjà laissé, attendu que, d'après le calcul de l'architecte, la cathédrale n'était encore qu'au tiers faite. Mais le courrier arriva dans un très-mauvais moment : Witikind venait de battre tous les lieutenants du roi Charles, de sorte que celui-ci, obligé de lever de nouvelles troupes afin de marcher en personne contre le terrible Saxon, avait réuni toutes ses ressources pour cette suprême expédition et ne pouvait absolument rien distraire de son trésor ; mais comme, d'un autre côté, il tenait fortement à ce que la cathédrale s'achevât, il fit répondre au philosophe que, puisqu'il s'était chargé de la besogne, c'était à lui de l'achever ; qu'il se procurât donc de l'argent comme il l'entendrait et que, s'il ne pouvait pas se procurer d'argent, il fît de l'or, ce qui ne devait nullement embar-

rasser un savant tel que lui ; que, de quelque manière que ce fût, au reste, il comptait, à son retour, trouver sa cathédrale finie : il n'y a roi si peux qui n'ait ses moments de mauvaise humeur pendant lesquels il est ingrat et injuste. Et, comme nous l'avons dit, le messenger avait pris le roi Charles dans un de ces moments-là ; il ne demanda donc point son reste et s'en vint rapporter au philosophe la réponse telle que Charles l'avait faite.

Cette réponse ne laissa point que d'embarrasser considérablement le pauvre fondé de pouvoirs. Comme nous l'avons dit, il en était à son dernier sac d'argent, lequel s'était fondu pendant la course du messenger. En emprunter, il savait fort bien que c'était chose inutile à entreprendre. Quant à faire de l'or, il avait bien dit quelquefois, dans un de ces petits mouvements de vanité dont l'homme le plus modeste n'est point le maître, qu'il en ferait s'il voulait, mais, au moment de l'exécution, comme le bon philosophe ne s'illusionnait point sur sa propre science, il reconnaissait que c'était une chose sinon impossible, du moins fort difficile ; et d'ailleurs une des premières nécessités pour faire de l'or est d'avoir beaucoup d'argent, et, comme nous l'avons dit, le philosophe venait de voir finir son dernier sac.

Il était donc occupé à réfléchir profondément à la colère dans laquelle entrerait le roi Charles, au retour de son expédition, quand il trouverait sa cathédrale seulement au tiers faite, lorsqu'on lui annonça qu'un inconnu désirait lui parler. Le philosophe, qui, lorsqu'il était dans ses calculs ou dans ses méditations, n'était point facile à aborder, dit au valet d'aller demander le nom de cet inconnu. Le valet revint en disant qu'il se nommait messire Euriant. C'était la première fois que le philosophe entendait prononcer ce nom. Il allait donc faire dire qu'il n'y était pas, lorsque le valet ajouta que l'étranger avait dit qu'il venait de fort loin pour tirer le philosophe de l'embarras où il se trouvait. Cette dernière observation répondait tellement à la pensée intérieure du philosophe qu'il donna l'ordre de faire entrer sur-le-champ le seigneur inconnu. Un instant après, maître Euriant parut sur le seuil.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, mis à la dernière mode de l'époque et qui avait bien plutôt l'air d'un emprunteur que d'un prêteur d'argent. Seulement, il avait des gants qui n'étaient point de la couleur de cette époque et des bottes si pointues qu'on ne pouvait comprendre d'où lui venait cette exagération étrange dans un moment où la mode était, au contraire, de les porter carrées.

Mais comme le philosophe était trop préoccupé d'une seule et unique pensée pour faire attention à de pareilles misères, et que, d'ailleurs, il n'était point assez au courant des habitudes de la jeunesse pour constater ainsi du premier coup d'œil les infractions que maître Euriant avait pu y faire, il le reçut avec cette figure ouverte et riante qui caractérise l'espérance ; et, voulant être poli envers un homme qui se dérangeait ainsi pour le tirer d'embarras, il lui offrit un siège que maître Euriant accepta avec toute l'aisance et toute la fatuité d'un petit-maître.

Les rôles étaient renversés : c'était le vieillard qui empruntait, c'était le jeune homme qui prêtait ; et le vieillard, comme un véritable fils de famille, n'avait ni terres ni gages avec lesquels il pût garantir son emprunt, ce qui mettait le bon philosophe dans une perplexité extrême, attendu qu'il avait assez de connaissance des choses de la terre pour savoir que, dans ce bas monde, on ne fait rien pour rien et on ne prête rien sur rien : il était donc occupé à tourner dans son esprit un compliment flatteur pour maître Euriant, car il savait aussi que la flatterie est la monnaie de celui qui n'en a pas d'autre, lorsque le jeune homme, le regardant d'un air goguenard et se dandinant sur les pieds de derrière de sa chaise, alla au-devant de sa pensée en lui disant tout à coup :

— Donc, mon pauvre philosophe, nous n'avons plus d'argent ?

— Ma foi, dit le vieux savant sans chercher à dissimuler sa situation financière, vous êtes un habile homme, maître Euriant, car vous avez touché la chose du premier coup.

— Et le roi Charles, qui n'entend pas raison, une fois qu'il

s'est mis une chose dans la tête, veut que la bâtisse continue comme si nous roulions sur l'or ?

— C'est encore vrai, dit en soupirant le philosophe.

— De sorte que si, à son retour, il ne trouve pas sa cathédrale finie, il a promis de se mettre dans une grande colère : ce qui nous embarrasse tant soit peu ?

— C'est exactement comme vous dites.

— Eh bien, moi, continua maître Euriant en appuyant ses mains sur ses hanches et en regardant le philosophe entre les deux yeux, moi, je viens vous tirer d'affaire.

— Vous pouvez donc me prêter de l'argent ? demanda le philosophe.

— Certainement, répondit maître Euriant.

— Mais vous pouvez m'en prêter beaucoup ?

— Tant que vous voudrez.

— Diable ! fit le philosophe.

— Hein ! demanda maître Euriant.

— Plaît-il ?

— Pardon, je croyais que vous me parliez.

— Et quel gage demandez-vous ? continua le philosophe.

— Oh ! rien, une bagatelle.

— Mais encore ?

— Je demande l'âme de la première personne qui entrera dans l'église le jour de sa consécration ; voilà tout !

— Vous êtes donc le diable ? dit le philosophe en abaissant ses lunettes sur son nez et en regardant maître Euriant avec curiosité.

— Pour vous servir, répondit Satan en se levant et en faisant la révérence.

— Enchanté de faire votre connaissance, dit le philosophe en se levant à son tour et en lui rendant son salut.

— Alors vous dites donc... ? continua Satan.

— Mais je dis que la chose peut se faire, reprit le philosophe.

— Je le savais bien, dit Satan, plein de joie.

— Et vous avez l'argent sur vous ? demanda le philosophe.

— Dans cette bourse, répondit Satan en frappant sur son escarcelle.

— Votre Majesté veut rire ; il me faut plus d'un million pour finir ma cathédrale, et à peine y a-t-il dans cette bourse cinq cents écus d'or.

— Votre Philosophie s'amuse, reprit Satan ; car elle sait bien que nous autres, pauvres diables, nous avons une foule de tours de passe-passe à notre usage particulier et qui sont inconnus des hommes.

— Expliquons-nous, dit le philosophe.

— Volontiers, reprit Satan.

— Je vous écoute.

— Vous connaissez l'histoire du Juif errant ?

— Qui avait toujours cinq sous sur lui : parfaitement.

— En bien, cette bourse est faite avec la même étoffe que la doublure de sa poche ; seulement, comprenez-vous ? au lieu de cinq sous, elle contient cinq cents écus d'or.

— De sorte qu'on a beau les en tirer... ?

— Ils y sont toujours.

— Je comprends.

— C'est bien heureux !

— Mais je doute.

— Prenez garde, le doute a failli perdre saint Thomas.

— Ah ! oui ; mais saint Thomas doutait de ce que disait Dieu, à plus forte raison s'il avait eu l'honneur de causer avec le diable.

— C'est juste, dit Satan.

— C'est pour le coup qu'il eût demandé la preuve, continua le philosophe sans avoir l'air d'attacher à ces paroles l'importance qu'il y attachait.

— La preuve, dit Satan, la voilà.

Et, trois fois de suite, il vida sa bourse sur la table du philosophe ; et le philosophe compta avec la plus grande attention, et

il trouva juste quinze cents écus d'or.

— Ils ne sont pas rognés ? demanda le philosophe.

— Est-ce que vous me prenez pour un juif ? répondit Satan.

— Très-bien, je m'en rapporte à la parole de Votre Majesté.

Et le traité, quand le ferons-nous ?

— Il est tout fait.

— Ah ! ah !

— Vous voyez, continua Satan en lui présentant un papier noir avec des caractères rouges, c'est une obligation en bonne forme, et sans intérêts.

— Je vois bien, dit le philosophe. Mais si, une fois entre mes mains, l'étoffe de la bourse allait perdre sa vertu reproductrice ?

— Le marché serait nul.

— Ne pourriez-vous pas mettre cela en marge de l'acte par un petit renvoi ?

— Volontiers, dit Satan.

Et il fit le renvoi comme le demandait le philosophe et le parafa de la première lettre de son nom ; puis, passant l'acte au philosophe :

— À votre tour, continua-t-il.

— Ah ça ! nous disons donc, reprit le philosophe, qu'il vous faut l'âme du premier individu qui entrera dans l'église ?

— Mais c'est chose convenue.

— Convenue, convenue, dit le philosophe en hochant la tête, cela vous plaît à dire, c'est selon la qualité de l'âme ; si, quand je vais avoir signé, vous me demandez l'âme d'un pape ou l'âme d'un empereur, ce serait trop cher.

— Une âme quelconque, dit Satan. En enfer, un est un, et l'âme d'un pape ou d'un empereur, si puissant qu'il ait été, ne compte jamais pour deux.

— Alors une âme quelconque ? répéta le philosophe.

— Une âme quelconque, répondit Satan.

— Allons ! dit le philosophe, je vois que vous êtes un bon prince. Voici votre acte signé.

— Et voici votre bourse pleine, dit Satan.

— Ainsi, au revoir ! maître Euriant.

— Au revoir, messire philosophe.

— Reconduisez monsieur, cria le philosophe au valet qui attendait dans la première pièce.

— Ce n'est pas la peine, dit Satan, vous connaissez le proverbe : « Tout chemin mène à Rome. »

Et, à ces mots, frappant du pied, il s'enfonça à travers les dalles qui pavaienent le cabinet du philosophe et disparut au moment même où le valet ouvrait la porte.

— Que demande Votre Seigneurie ? fit le valet.

— Va me chercher l'architecte, dit le philosophe.

Le valet sortit, et le philosophe se mit aussitôt à puiser à pleines mains dans l'escarcelle. Le diable tenait son engagement en conscience, et la bourse se remplissait avec la même rapidité que le philosophe la vidait, de sorte que, quand l'architecte revint, le philosophe lui donna de l'or non-seulement pour achever sa cathédrale, mais encore pour bâtir un palais. L'architecte n'en pouvait pas revenir, l'or était du plus pur qu'il eût jamais vu ; seulement, il sentait un peu le soufre, encore fallait-il l'approcher très-près du nez pour s'en apercevoir.

Aussi, comme jamais les architectes n'ont refusé de l'or par la raison que cet or sentait un peu le soufre, les travaux, interrompus un instant, recommencèrent aussitôt avec une nouvelle vigueur, et bientôt, les colonnes se dressèrent comme si elles étaient vivantes, la coupole s'éleva dans les airs, les portes et les grilles se trouvèrent dorées comme par enchantement ; bref, au bout de dix-huit mois, chacun y avait mis une telle activité que non-seulement la cathédrale, mais encore le palais étaient achevés.

Il était temps, au reste, car le roi Charles était de retour de la Saxe, et il avait fait dire qu'il allait venir à Aix-la-Chapelle pour voir où le philosophe en était de ses travaux. Le philosophe lui fit répondre qu'il pouvait venir quand il voudrait et qu'il espérait

qu'il serait content.

Lorsque, de loin, Charlemagne aperçut une coupole étincelante et un magnifique palais là où il n'avait laissé, en partant, qu'un site agreste et sauvage, il fut tellement étonné de ce changement qu'il n'en pouvait croire ses yeux, d'autant plus qu'il savait parfaitement au fond du cœur que l'argent qu'il avait laissé au philosophe n'avait pas même dû conduire la cathédrale à la moitié de son édification.

Mais son étonnement redoubla quand, ayant été reçu par son philosophe à l'entrée du palais, celui-ci l'eut mené de chambre en chambre et lui eut montré les magnifiques tentures qui le tapissaient ainsi que les beaux meubles dont il l'avait enrichi ; puis, lorsqu'il eut fait voir au roi toutes les chambres, il le mena dans les caves et lui montra, bien fermées sous triple cadenas, douze grandes tonnes pleines d'or. Pour en arriver là, le pauvre philosophe avait passé près d'un mois occupé à rien autre chose sinon qu'à vider la bourse à mesure qu'elle se remplissait.

Le roi Charles croyait faire un rêve ; mais enfin, il lui fallut bien convenir avec lui-même qu'il était éveillé. Alors il demanda au bon philosophe comment il avait fait pour se procurer une pareille somme.

— Sire, lui répondit celui-ci, quelque chose qu'ordonne un roi aussi puissant que vous, il doit être obéi. Vous m'avez ordonné de faire de l'or : j'en ai fait.

Quelque invraisemblable que parût au roi Charles cette réponse, il fallut bien qu'il s'en contentât : d'ailleurs l'évidence était là, il n'y avait point à aller contre.

Le roi Charles décida alors que l'inauguration de la cathédrale aurait lieu le jour des Rois de l'année suivante, et il invita son frère le pape Léon III, qui était monté sur le trône pontifical l'an de Notre-Seigneur 795, d'en venir faire la dédicace ; il devait être accompagné par trois cent soixante-cinq archevêques et évêques de son royaume.

Le jour de la cérémonie approchait. Déjà le pape Léon III était

arrivé à Aix-la-Chapelle, et on avait apporté au roi Charles un bouclier d'or massif ; les archevêques et les évêques venaient de tous côtés, et on en comptait déjà plus de trois cents dans la ville.

Enfin, la veille de la dédicace arriva. Jusqu'à ce jour et à mesure que l'époque fixée approchait, tout le monde avait remarqué que le philosophe devenait de plus en plus sombre, ce qui avait coutume d'arriver chez lui lorsqu'il ruminait un problème difficile à résoudre. Tout à coup, son visage s'éclaircit d'une manière visible, et il monta chez le roi Charles, ce qu'il n'avait point fait depuis fort longtemps.

Il le trouva en grande discussion avec son frère Léon. Une question de préséance les divisait. Chacun d'eux croyait avoir droit à entrer le premier dans la cathédrale et réclamait le pas sur l'autre, l'un en sa qualité de chef temporel, l'autre en sa qualité de chef spirituel de la chrétienté.

À peine virent-ils paraître le philosophe, qu'ils le prirent pour juge. Alors le philosophe leur dit qu'il était d'autant plus aise de les trouver dans cette noble rivalité qu'il venait leur faire l'aveu du grand embarras où il se trouvait à propos d'un acte imprudent qu'il avait passé avec le diable ; et, en disant ces paroles, il leur remit copie du pacte par lequel l'âme du premier individu qui entrerait dans l'église appartiendrait à Satan.

Alors ce fut tout le contraire, et ni l'un ni l'autre ne voulurent plus entrer dans l'église, si bien qu'ils se cédaient le pas avec autant d'humilité qu'un quart d'heure auparavant ils mettaient d'orgueil à le réclamer. Mais le philosophe les mit d'accord en leur disant qu'on ouvrirait les deux battants et qu'ils y entreraient ensemble, mais que cependant ils fussent tranquilles, attendu qu'ils n'y entreraient pas les premiers.

Le soir, trois cent soixante-trois évêques étaient réunis. Ce qui faisait que le nombre était incomplet, c'est que l'évêque de Tongres et l'évêque de Trèves étaient morts et n'avaient point encore été remplacés.

Dès le lendemain du jour de l'Épiphanie, jour où l'ouverture

de l'église devait avoir lieu, tous les habitants des villes et des villages situés à plus de cinquante lieues à la ronde étaient rassemblés autour de la nouvelle cathédrale, dont les portes étaient soigneusement fermées ; quant au palais, il était plein de prélats, de seigneurs et de chevaliers.

À dix heures, le pape et l'empereur sortirent tous deux en grand costume et marchant sur la même ligne, l'un coiffé de la tiare, et l'autre de la couronne. Derrière eux s'alignèrent, selon leur rang, les seigneurs, les prélats, les archevêques et les évêques. Ces derniers étaient au complet : Dieu avait permis, pour que rien ne manquât à la pompe, que les deux trépassés se levasent de leur tombe et vinsent assister à la cérémonie comme s'ils eussent été vivants.

Arrivés à deux pas de l'église, le pape et l'empereur trouvèrent un groupe de soldats qui tenaient un sac de toile bien fermé. Le philosophe leur fit signe alors de s'arrêter, et, tirant la clef de sa poche, il alla ouvrir la porte de l'église, dont il poussa les deux battants du pied.

Au même instant, les soldats ouvrirent le sac, et un énorme loup en sortit en bondissant. Comme il ne voyait d'autre issue à sa fuite que le porche béant, il ne fit qu'un saut du sac dans l'église ; mais à peine y était-il entré, qu'un hurlement terrible se fit entendre et que l'animal disparut dans un tourbillon de flammes. Satan, furieux, s'était précipité sur lui, car il était forcé, d'après ses conventions avec le philosophe, de se contenter, quelle qu'elle fût, de la première âme qui entrerait dans l'église.

Le pape, l'empereur, les seigneurs, les prélats, les archevêques, les évêques, les chevaliers et le peuple répondirent à ce hurlement diabolique en entonnant d'une seule voix les hymnes sacrés, et tous, se remettant en marche, entrèrent joyeusement dans l'église, laquelle était si grande qu'il y tint ce jour-là soixante-deux mille âmes, si bien que tous ceux qui étaient venus, de près et de loin, depuis le premier jusqu'au dernier, purent assister à la consécration de la cathédrale.

Aussitôt la cérémonie achevée, les évêques de Tongres et de Trèves disparurent sans qu'on pût dire où ils étaient allés, comme on n'avait pu dire d'où ils étaient venus. En sortant de l'église, le philosophe voulut fouiller à son escarcelle magique pour faire l'aumône aux pauvres ; mais la main passa au travers ; le fond en était disparu, doublure et étoffe.

Mais c'était là une trop mince vengeance pour une colère de la taille de celle de Satan ; il avait bien encore, d'un coup de son aile, fendu une des portes de bronze de la cathédrale, ainsi qu'on peut le voir encore aujourd'hui, mais qu'était-ce qu'une porte fendue ; c'était la cathédrale maudite qu'il voulait détruire de fond en comble. Il planait donc au-dessus de la terre, cherchant par quel moyen il pourrait y arriver, lorsqu'il aperçut sur les côtes de la Hollande une de ces dunes immenses que le flux de l'Océan y a amoncelées grain par grain depuis le commencement du monde. Il jugea alors qu'il avait trouvé ce qu'il y avait de mieux pour ensevelir la ville naissante sous le sable, et, fondant sur la plus haute de ces dunes, rapide comme un oiseau de mer, il la chargea sur son épaule, et comme, ainsi placée, elle empêchait le jeu de ses ailes, il prit à pied le chemin d'Aix-la-Chapelle.

Cependant, réduit aux moyens pédestres, le voyage fut long et ne laissait pas que d'être incommode. La dune, posée sur l'épaule de Satan, s'était affaissée peu à peu et avait pris la forme d'un énorme bissac dont moitié pendait par devant et l'autre moitié par derrière ; de sorte que la moitié qui pendait par devant lui cachait le chemin et que Satan, à toute heure, était obligé de demander sa route. Enfin, à force d'aller à droite, d'aller à gauche, de s'informer et de se remettre dans le bon chemin, Satan rencontra la Meuse, la franchit d'une enjambée et se trouva bientôt dans le vallon d'Aix.

Mais arrivé là, le vent, qui s'engouffrait entre les montagnes, commença de lui souffler tellement le sable au visage qu'il lui fallait marcher les yeux fermés et que ce fut avec bien de la peine et mille douleurs qu'il arriva au vallon de Soers. Arrivé là, il

aperçut sur son chemin une bonne femme qui revenait d'Aix et qui s'était rangée pour laisser passer cette montagne qui venait à elle, ainsi que son noir porteur écrasé de fatigue.

— La mère, dit Satan, combien de chemin ai-je encore à faire pour arriver à Aix-la-Chapelle ?

— Ah ! mon bon monsieur, dit la vieille, reconnaissant Satan et se doutant dans quel dessein il lui demandait sa route, Seigneur Dieu, vous en êtes encore bien loin d'Aix-la-Chapelle ! Tenez, mes souliers étaient tout neufs quand j'ai quitté Aix. Voyez maintenant comme ils sont usés tant j'ai marché depuis ce temps-là.

L'argument était si positif, et surtout si valable, qu'il frappa Satan.

— Allons, dit-il, les misérables échapperont pour aujourd'hui à ma colère ; mais qu'ils se tiennent bien : un jour ou l'autre, je les estropierai.

Et il laissa tomber la dune, qui, en tombant, se sépara en deux, à l'endroit où l'avait creusée son épaule, et forma les deux collines qui dominent aujourd'hui Aix-la-Chapelle et qu'on appelle encore, en mémoire de cet événement, le Loosberg et le San-Salvator, c'est-à-dire la montagne de la Ruse et de Saint-Sauveur.

En effet, Satan tint parole, quoiqu'il tardât quelque peu à l'accomplir. L'an 1224 de Notre-Seigneur, Aix-la-Chapelle, devenue une grande et belle ville, fut presque entièrement dévorée par un épouvantable incendie, et comme, quelques recherches qu'on ait faites, il fut impossible d'en connaître la cause, personne ne fit doute que ce ne fût une revanche que prenait Satan.

IV

Comment le bon roi Charles, ayant une cathédrale,
voulut avoir une cloche et fit venir de Saint-Gall
un fameux fondeur nommé maître Tanko

Cependant le bon roi Charles s'était aperçu, le jour de l'inauguration, qu'une chose essentielle manquait à sa cathédrale : c'était une cloche.

Il s'informa donc où se trouvaient les plus habiles fondeurs en métaux, et si c'était en France, en Italie ou en Allemagne. On lui répondit alors que le plus habile fondeur était maître Tanko de Saint-Gall, lequel avait fondu la grosse cloche de la cathédrale de Worms. Le roi Charles se rappela alors avoir entendu le son de cette cloche de son palais d'Ingelheim, quoiqu'il fût bien éloigné de quinze lieues, et que ce son l'avait réjoui tout à fait. En conséquence, il arrêta son choix sur maître Tanko et envoya un messenger à Saint-Gall avec ordre de le ramener, coûte que coûte. Le messenger partit et arriva à Saint-Gall ; mais, à Saint-Gall, on lui dit que maître Tanko se trouvait pour le moment à Francfort, où il fondait la cloche de la cathédrale. Le messenger partit pour Francfort, et, étant arrivé juste au moment où l'on mettait la cloche en branle, au grand bonheur de maître Tanko, il lui transmit les propositions du roi Charles, que le bon Suisse se garda bien de refuser.

En conséquence, au bout de six semaines d'absence à peu près, le messenger revint à Aix-la-Chapelle, accompagné du fondeur.

Ce fut une grande joie pour le bon roi Charles que d'apprendre qu'il allait avoir une cloche ; aussi fit-il venir sans retard maître Tanko au palais et lui demanda-t-il ce qu'il lui fallait de métal pour fondre sa cloche.

- Vous voulez une belle cloche ? demanda maître Tanko.
- C'est-à-dire que je veux la plus grosse cloche que vous

ayez jamais faite.

— Eh bien, dit maître Tanko, il me faut dix mille livres de bronze, dix mille livres de cuivre, dix mille livres de fonte, cinq mille livres d'argent et mille livres d'or.

— N'est-ce que cela, dit le roi Charles, et vous en faut-il davantage ? Parlez pendant que vous y êtes, et on vous donnera ce que vous demanderez.

— Non, dit maître Tanko, si l'on me donne ce que je demande, j'aurai ce qu'il me faudra.

Le roi Charles fit donner à maître Tanko dix mille livres de bronze, dix mille livres de cuivre, dix mille livres de fonte, cinq mille livres d'argent et mille livres d'or, et maître Tanko se mit à la besogne.

Mais, tout en jetant ses métaux dans la fournaise, une mauvaise pensée lui vint : c'est que, s'il ne mettait dans la cloche que quatre mille livres d'argent et huit cents livres d'or, cela changerait si peu de chose au son de la cloche que personne ne s'en apercevrait, et, de cette façon, il lui resterait pour lui mille livres d'argent et deux cents livres d'or ; ce qui, joint à ce qu'il avait déjà et à ce que lui donnerait le roi Charles, lui ferait une petite fortune et lui permettrait de quitter un métier où il se brûlait le sang. Comme c'était la première fois qu'une pareille pensée venait à maître Tanko, il la combattit longtemps ; mais, comme dit le proverbe, porte entre-bâillée par un ange, le diable y passe ; le diable passa donc par la porte de maître Tanko. Maître Tanko succomba à la tentation, et, ayant distrait de ses trente-six mille livres de métaux mille livres d'argent et deux cents livres d'or, il les cacha dans sa paillasse et jeta le reste dans la fournaise.

Quinze jours après, la cloche était fondue et, malgré la soustraction de maître Tanko, présentait une rotondité tout à fait remarquable ; quant au mélange des métaux, il avait été fait par une si habile fusion qu'il était bien impossible, maintenant, d'aller reconnaître la proportion dans laquelle chacun avait contribué à la formation générale. Maître Tanko s'applaudissait donc de ce

qu'il avait fait, et, au lieu de se retirer honnêtement chez lui comme il en avait d'abord eu l'idée, il se promettait bien de continuer encore pendant un an ou deux le métier de fondeur, qu'il commençait seulement à envisager sous son véritable aspect.

Le jour où l'on devait pendre la cloche arriva, et ce fut un jour de grande fête. Il n'y avait plus là, pour consacrer cette solennité, un pape et trois cent soixante-cinq évêques ; mais il y avait encore une des plus honorables assemblées que maître Tanko eût encore vues pour l'inauguration de ses cloches.

La cloche fut baptisée par l'archevêque de Cologne. Ce fut le bon roi Charles qui fut son parrain, et la bonne reine Hildegarde qui fut sa marraine, et on l'appela Madeleine, en mémoire de sainte Marie-Madeleine, à laquelle Notre-Seigneur apparut lors de sa résurrection. Puis, lorsqu'elle fut baptisée, on la hissa dans son clocher par le moyen d'un mécanisme très-ingénieux qu'avait inventé le philosophe. On remarqua avec étonnement que maître Tanko n'était ni au baptême ni à l'ascension de sa cloche ; mais on crut qu'il était caché dans quelque coin pour assister incognito à son triomphe, et l'on ne fit pas autrement attention à cette absence. Le fait est que maître Tanko, honteux au fond du cœur du vol qu'il avait commis, était resté dans sa maison, attendant avec impatience que le premier son de sa cloche lui annonçât que tout était fini.

Lorsque la cloche fut bien assurée dans son clocher, on présenta la corde au bon roi Charles afin qu'en sa qualité de parrain, il déliât le premier la langue à sa filleule. Le bon roi Charles se pendit donc à la corde, mais inutilement, Madeleine resta muette comme une tanche. Le roi, qui connaissait sa force et qui savait qu'elle équivalait à celle de dix hommes ordinaires, redoubla d'efforts ; mais ses efforts furent inutiles, et force lui fut de lâcher la corde pour essuyer la sueur qui coulait de son front sur sa barbe, et cela sans qu'il fût parvenu à faire rendre le moindre son à Madeleine.

Alors on envoya un messenger à maître Tanko pour lui dire que

le bon roi Charles voulait lui parler à l'instant même et, à cet effet, l'attendait dans la cathédrale. Maître Tanko aurait bien voulu se dispenser d'aller parler au roi, mais il n'y avait pas moyen, un refus pouvait donner des soupçons ; il ferma donc sa porte à clef et suivit le messenger.

Arrivé dans la cathédrale, il trouva le bon roi Charles de très-mauvaise humeur de ce qu'il avait une cloche qui ne clochait pas. Maître Tanko, rassuré par l'exposé même du motif qui avait nécessité sa venue, répondit que la chose était impossible. Mais le bon roi Charles, qui avait appris la logique à l'école du philosophe, mit la corde entre les mains de maître Tanko et lui dit :

— Tirez.

Maître Tanko se suspendit à la cloche, et, soit qu'il eût plus de force ou plus d'habitude, ou soit enfin que le charme fût rompu, Madeleine se mit en branle et sonna de si belle et de si grande façon qu'on l'entendit à la fois de Liège et de Cologne ; mais, à la dix ou douzième volée, le battant de la cloche se détacha tout à coup, et, étant tombé sur la tête de maître Tanko, il le tua roide.

D'abord, on crut que le pauvre fondeur n'était peut-être qu'évanoui, et le roi Charles, l'ayant fait relever, ordonna qu'il lui fût administré toute sorte de secours ; mais enfin, ayant reconnu que le pauvre diable était mort, et bien mort, il ordonna au bedeau et au sacristain de le reporter dans sa chambre et de le coucher bien proprement dans son lit.

Le bedeau et le sacristain obéirent et reportèrent maître Tanko dans sa chambre ; mais au moment où, selon les ordres du bon roi Charles, ils voulaient le coucher dans son lit, ils s'aperçurent que le matelas faisait une énorme bosse. Alors ils fouillèrent dans le matelas et trouvèrent les mille livres d'argent et les deux cents livres d'or. Comme ces mille livres d'argent et ces deux cents livres d'or étaient marquées en lingots au coin du royaume, il n'y avait point à s'y tromper ; aussi revinrent-ils en toute hâte dire au bon roi Charles la découverte qu'ils avaient faite chez maître

Tanko.

Et alors il fut visiblement reconnu aux yeux de tous que la mort de maître Tanko était une punition du ciel ; et comme le bon roi Charles ne voulait pas reprendre les mille livres d'argent et les deux cents livres d'or qui lui avaient été volées par le pauvre fondeur, il en fit don à la cathédrale.

Vers cette époque, le philosophe mourut, âgé de cent six ans, en recommandant au bon roi Charles son élève Éginhard, et le bon roi Charles, qui avait toujours fort aimé le mourant, par égard pour sa recommandation, nomma Éginhard son secrétaire.

V

Comment le roi Charles, ayant chassé sa fille Emma
de sa présence, fut accueilli, six ans après, par elle,
dans une forêt, et la reconnut
à la manière dont elle assaisonnait le chevreuil

Le bon roi Charles avait eu de la princesse Hildegarde une fille qui, se trouvant la plus jeune, était l'enfant de son cœur.

Mais aussi est-il juste de dire qu'Emma méritait, et au delà encore, si la chose eût été possible, tout l'amour que lui portait le bon roi Charles ; non-seulement elle était belle comme un ange et fleurissait comme une rose, mais encore elle avait au suprême degré tous les talents qui composaient l'éducation d'une princesse à cette époque. C'était elle qui brodait, pour le jour où le bon roi Charles siégeait sur son trône, des étoffes d'or et d'argent plus belles qu'on n'en aurait pu trouver sur les marchés de Venise ou dans les bazars de Grenade et d'Alexandrie ; c'était elle qui, le soir, assise près de son lit, lisait à son père ces vieilles chansons allemandes qu'il aimait tant qu'il donna une récompense de cinq cents pièces d'or à celui qui les réunit en un seul recueil ; enfin, c'était encore elle qui savait préparer le chevreuil, gibier favori du chasseur royal, d'une façon si succulente que le bon roi Charles, eût-il achevé de souper, recommençait ordinairement sur de nouveaux frais lorsque arrivait, tout fumant, le plat préparé par sa fille.

Or, dans la nouvelle place qu'il occupait au palais, Éginhard se trouva avoir l'occasion de rencontrer plus souvent qu'il ne l'avait fait jusqu'alors la fille du roi Charles, qui, pour mériter le nom que lui donnait son père, lequel l'appelait sa gentille abeille, était sans cesse, soit dans le jardin à cueillir des fleurs, soit dans le cellier à ranger les fruits. À force de se rencontrer ainsi, les jeunes gens se sourirent ; à force de se sourire, ils se parlèrent ; puis ils ne se furent pas plus tôt parlé qu'ils s'aperçurent qu'ils

s'aimaient. C'était, de la part d'Emma, bien vite oublier la distance qu'il y avait d'elle à un secrétaire ; mais on est si peu princesse à quinze ans !

Malheureusement, il arriva sur ces entrefaites que le roi Charles eut un surcroît d'affaires ; de sorte que, comme il avait reconnu dans son secrétaire non-seulement une grande intelligence, mais encore une grande discrétion, il le faisait assister à tous ses conseils. C'était un grand honneur pour un jeune homme de dix-huit ans, et il était fort sensible à cette marque de confiance ; mais il eût mieux aimé que cette faveur royale fût un peu moins grande, car, depuis qu'elle durait, à peine s'il avait pu une fois par jour apercevoir Emma et une fois par semaine échanger trois mots avec elle.

Cette situation n'était point tenable pour les deux amants ; les affaires du royaume semblaient s'embrouiller à mesure qu'on les discutait ; il y avait quelquefois trois conseils dans la journée, et il était fort à craindre qu'il n'y en eût bientôt plus qu'un, mais qu'il durât du matin jusqu'au soir.

Alors, dans l'innocence de leur âme, les deux jeunes gens résolurent de faire de la nuit le médecin du jour ; et comme leurs amours leur paraissaient chose aussi importante et surtout tout aussi embrouillée que la politique du royaume, ils commencèrent à tenir conseil chaque nuit dans la petite chambre d'Emma sur la manière de les faire tourner à bien.

Ces conseils nocturnes durèrent tout l'été ; et cependant, quand vint l'automne, il en était de leurs amours comme des affaires de l'État : plus ils en parlaient, plus ils trouvaient qu'il y avait chaque nuit sur cette matière de nouvelles choses à dire.

L'hiver vint à son tour, et avec lui les brouillards et le froid ; mais l'amour est une fleur de toute saison, de sorte qu'il n'y eut ni froid ni brouillard pour les deux amants ; au contraire, les nuits n'en étaient que plus obscures, et Éginhard n'en regagnait que plus sûrement le pavillon qu'il habitait et qui était situé de l'autre côté de la cour.

Mais, par une belle nuit de novembre, il arriva que le conseil amoureux dura si longtemps que les jeunes gens virent se glisser les premiers rayons de l'aube à travers les contrevents qui fermaient les fenêtres. Eginhard courut aussitôt à la porte ; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il jeta un cri. À ce cri, Emma accourut à son tour et resta stupéfaite. Tout le grand espace qu'Éginhard devait parcourir pour rentrer dans son pavillon était couvert d'un tapis de neige.

La position était terrible, Éginhard ne pouvait ni rester ni sortir : s'il sortait, ses pas, imprimés sur la neige, le dénonceraient à la première personne qui traverserait la cour ; s'il restait, l'empereur le ferait appeler à neuf heures du matin comme d'habitude, et, s'il ne venait pas, peut-être le ferait-il si bien chercher qu'on le trouverait.

Il n'y avait qu'un moyen, et la courageuse jeune fille l'adopta sans hésiter. Elle prit son amant entre ses bras, le souleva de terre et l'emporta vers le pavillon.

Le bon roi Charles, lui aussi, avait passé la nuit à veiller, non pas dans les tendres causeries de l'amour, mais tout préoccupé des soins importants de son royaume ; de sorte que, lorsqu'il vit venir le jour, il entr'ouvrit la fenêtre pour respirer l'air du matin, et, voyant la cour couverte de neige, il se réjouit, ardent chasseur qu'il était, de ce que le gibier allait laisser une trace qui le rendrait plus facile à détourner.

Tout à coup, le bon roi Charles pousse un cri de surprise et se frotte les yeux, croyant être le jouet de quelque illusion. Emma, sa fille bien-aimée, Emma, la sylphide à la taille souple et pliante qu'un souffle coucherait comme un roseau, Emma traverse la cour portant un homme dans ses bras ; puis, après avoir déposé cet homme à la porte du pavillon, elle revient sur ses pas, si légèrement qu'à peine, cette fois, elle laisse une trace derrière elle et, croyant avoir passé inaperçue, rentre toute joyeuse dans son appartement.

Le lendemain, les conseillers étaient assemblés à l'heure ordi-

naire, et Éginhard était assis à la table où il avait coutume d'écrire leurs délibérations, lorsque Charles entra et jeta sur l'assemblée un regard si sévère que chacun trembla, et Éginhard plus fort que personne, quoiqu'il fût loin de se douter que c'était son aventure de la nuit qui rembrunissait ainsi le front de son souverain. Le roi s'avança vers son trône, s'y assit toujours silencieux, et, après un instant pendant lequel nul n'osa prononcer une parole :

— Messieurs, dit-il en s'adressant à ses ministres, quel châtement mérite la fille d'un roi qui, pendant la nuit, reçoit un jeune homme dans sa chambre ?

Les conseillers se regardèrent un instant avec stupéfaction, tant ils étaient loin de s'attendre à une demande de ce genre ; puis, s'étant réunis entre eux et ayant à peu près deviné ce dont il s'agissait, ils répondirent à l'unanimité qu'en matière d'amour, comme paraissait être la question dont il s'agissait, le plus sage était de pardonner.

L'empereur écouta cette discussion avec la même gravité ; puis, après un nouveau silence, il continua :

— Quel châtement mérite un jeune homme qui, pendant la nuit, s'est glissé dans la chambre de la fille d'un roi ?

Et tous, se doutant, à la rougeur d'Éginhard, qu'ils avaient devant les yeux l'un des deux coupables, répondirent, comme ils l'avaient déjà fait :

— Sire, dans les affaires d'amour, le plus sage est de pardonner.

— Et vous, monsieur le secrétaire, demanda Charlemagne à Éginhard, quel est votre avis ?

— Sire, répondit d'une voix ferme Éginhard, si j'avais eu voix délibérative, je vous eusse déjà répondu que ce jeune homme méritait la mort.

Le bon roi Charles tressaillit à l'accent de fermeté avec lequel ces paroles avaient été dites ; puis, ayant fixé quelque temps son œil sévère sur Éginhard :

— Non pas la mort, dit-il, et vous êtes trop sévère, monsieur le conseiller. Mais que ceux qui ont commis le crime s'éloignent de devant nos yeux et n'y reparaissent jamais.

Éginhard se leva silencieusement, s'inclina devant le roi en signe d'obéissance et, sans prononcer une seule parole, sortit de la salle du conseil.

En même temps et à la même heure, le même jugement et la même sentence furent signifiés à Emma. La pauvre enfant pleura d'abord à se briser le cœur, puis bientôt elle réfléchit que sa punition était plus douce encore qu'elle n'aurait dû s'y attendre. Sans chercher à revoir son père, sans chercher à l'attendrir, elle dépouilla ses vêtements de princesse, détacha les pierreries qui entouraient ses bras et ornaient ses cheveux, revêtit une simple robe de toile, et, ayant baisé le seuil de cette chambre qu'elle quittait pour n'y plus rentrer, elle s'éloigna du château royal et paternel, et suivit, en essuyant ses larmes avec ses cheveux, le sentier qui conduisait à la grande route. Sur le sentier parallèle au sien, elle aperçut un homme qui marchait la tête baissée, et elle reconnut Éginhard. Et ainsi marchèrent-ils tous deux jusqu'à ce que les deux sentiers fussent venus aboutir à la grande route et qu'ils se trouvassent sur le même chemin ; là, elle lui tendit la main, et comme, dans sa respectueuse douleur, il hésitait à la prendre :

— Que me reste-t-il au monde, lui dit-elle, si ce n'est toi ? Qui t'aimera, si ce n'est moi ?

Et alors Éginhard prit la main que lui tendait Emma, la pressa sur son cœur, et tous deux continuèrent leur chemin, marchant côte à côte, et silencieux, et pareils à Adam et Ève chassés du paradis terrestre.

Cependant, tout convaincu qu'il était de la justice et de la douceur de son jugement, le bon roi Charles était peut-être celui qui en avait le plus souffert ; lui n'avait plus les fraîches illusions de la jeunesse et les douces larmes de l'amour pour l'aider à supporter son exil, car tout cœur solitaire est exilé, et il sentait que

son cœur était seul depuis que sa douce Emma, sa gentille abeille, n'était plus là. Alors il appela successivement à son secours ses deux choses favorites, la chasse et la guerre ; mais, au milieu des combats et sur le champ de bataille même, il pensait à sa fille. Au retour de la chasse, elle n'était plus là pour le recevoir sur le perron de son palais et pour lui apprêter le chevreuil qu'il avait tué ; de sorte que quiconque l'avait vu avant l'époque où il avait perdu sa fille et le revoyait à cette heure ne le reconnaissait plus, tant son visage s'était décoloré et tant ses cheveux avaient blanchi.

Ce fut vers ce temps que Charlemagne alla à Rome et que le pape Léon le fit empereur des Romains. Mais cette seconde couronne ne lui fut qu'un fardeau de plus, et il revint de Rome à Aix-la-Chapelle plus triste et plus sombre encore qu'il n'était lorsqu'il en partit ; si bien que les conseillers, désirant au fond du cœur le retour des deux exilés, envoyèrent de tous côtés des messagers pour les découvrir ; mais ce fut vainement. Nul ne put donner de leurs nouvelles ; ils avaient disparu comme si leur malheur, pareil à un mauvais ange, les avait enlevés de ce monde.

Deux années s'écoulèrent encore ainsi ; et l'on était arrivé à l'automne de la sixième année depuis l'exil d'Emma et d'Éginhard, lorsque l'empereur Charlemagne décida de faire une grande chasse dans Lodenvald. C'était une forêt fort giboyeuse où il n'avait point chassé depuis sa jeunesse, et il espérait, en revoyant les lieux qu'il avait vus autrefois, trouver un petit allègement à sa douleur.

Le bon empereur se mit en chasse dans cet espoir, et comme, au lieu de suivre le cerf, il suivait sa pensée, il s'égara bientôt et ne reconnut qu'il était perdu que lorsqu'il fut assez loin de sa suite pour que le son du cor n'en fût point entendu. Au reste, ce n'était point la première fois que pareille chose arrivait à Charlemagne. Il continua donc de marcher sans s'inquiéter aucunement ; mais, sur le midi, il se trouva que la chaleur était si grande, et le bon empereur si fatigué, qu'il descendit de cheval ;

il détacha son épée, dont le ceinturon le gênait, et se coucha à l'ombre d'un arbre touffu, ayant à ses pieds un petit ruisseau dont le murmure ne tarda point à l'endormir.

Au bout de deux heures, Charlemagne se réveilla, et, en jetant les yeux autour de lui, dans ce premier doute qui suit le sommeil, afin de reconnaître où il était, il aperçut un joli enfant aux longs cheveux blonds qui galopait à cheval sur sa longue épée, qu'il tenait par le ceinturon comme une bride. L'empereur regarda un instant le petit écuyer sans que celui-ci s'aperçût que le propriétaire de son cheval était éveillé, et, étonné de voir un si bel enfant dans une pareille solitude, il l'appela par un petit bruit de la bouche avec lequel il avait l'habitude d'appeler Emma. Le petit bonhomme se retourna aussitôt, et, au lieu de venir à celui qui l'appelait, il remit son cheval au galop et s'enfonça en riant dans la forêt. Le bon empereur vit que c'en était fait de sa bonne épée s'il ne courait après elle, et comme, après sa fille, ce qu'il aimait le plus tendrement peut-être, c'était Joyeuse, il se mit à suivre le petit voleur, qui, du reste, s'arrêtait de temps en temps pour voir si l'empereur le suivait et qui semblait bien plutôt le guider que fuir devant lui.

Ils arrivèrent ainsi tous deux dans une clairière, et le roi aperçut une jolie cabane toute tapissée de lierre et de vigne. Sur le seuil de cette cabane était assise une jeune femme. En le voyant, elle se leva pour aller au-devant de lui ; mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle s'arrêta et qu'une vive rougeur couvrit son visage ; cependant elle n'en reçut pas moins l'inconnu avec un respect qui eût pu faire croire que, tout isolé et sans couronne qu'il était, elle avait reconnu l'empereur.

Alors le bon roi Charles lui raconta comment il s'était endormi, comment, en se réveillant, il avait vu un bel enfant jouant avec son épée, et comment, enfin, l'enfant s'étant sauvé, il avait couru après lui et était ainsi arrivé jusqu'à eux. La jeune femme appela l'enfant, et, tout en le grondant, elle le baisa au front ; puis, lui prenant des mains la grande épée qu'il ne voulait point

lâcher, elle en baisa respectueusement la poignée et la rendit à l'empereur. L'empereur pensa que la jeune femme en agissait ainsi parce que la poignée de son épée avait la forme d'une croix, et il fut tout content de voir une femme si belle être en même temps si pieuse ; de sorte que, lorsque celle-ci lui offrit de rester avec elle jusqu'à ce que sa suite l'eût rejoint, le bon empereur accepta de toute son âme et sans se faire le moins du monde prier. Aussitôt, la jeune femme rentra dans la chaumière, et bientôt en ressortit avec des fruits et un goûter froid. L'empereur s'assit sur le gazon, et, servi par la mère et par l'enfant, il fit un des meilleurs repas qu'il eût faits depuis longtemps.

À la nuit tombante et comme l'empereur, assis devant la porte de la cabane, faisait sauter sur le bout de son pied le joli enfant blond, un chasseur survint, portant sur ses épaules un chevreuil qu'il avait tué, et, en apercevant le chasseur, l'enfant blond se dégagea des bras de l'empereur et courut au nouvel arrivant :

— Papa ! papa !

Le chasseur s'approcha ; c'était de son côté un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, mais qui, à cause de la barbe et des moustaches qu'il portait, paraissait un peu plus âgé qu'il n'était réellement. À la vue de l'empereur, il parut à son tour saisi d'une grande surprise ; mais, s'inclinant avec respect devant lui, il renouvela l'offre d'hospitalité qui lui avait déjà été faite par sa femme et rentra dans la cabane, tandis que l'enfant, aux derniers rayons du soleil couchant, revenait jouer avec le bon empereur.

Charlemagne avait d'ordinaire grand appétit, surtout dans ses jours de chasse, si bien que le léger goûter qu'il avait pris trois heures auparavant était déjà bien loin, lorsqu'il commença à reconnaître par l'odeur les apprêts du souper. Le chevreuil, comme nous l'avons dit, était autrefois son mets favori ; mais il n'en avait pas voulu manger depuis que sa fille Emma n'était plus là pour le préparer. Son étonnement fut donc grand lorsque, dans le fumet venu de la cuisine, il reconnut cette odeur succulente qui seule suffisait pour lui rendre l'appétit quand il ne l'avait pas.

L'empereur soupira, car tel est l'enchaînement de nos pensées et la direction qu'elles peuvent recevoir de nos sens que cette odeur le reportait à l'époque où il était heureux.

Cependant ni le mari ni la femme ne reparaissaient, et le bon empereur restait toujours seul avec l'enfant. Celui-ci, étant entré dans la cabane, en ressortit aussitôt en disant :

— Grand-père – c'était le nom que l'enfant avait donné au bon empereur à cause de sa grande barbe –, le chevreuil est sur la table.

L'empereur entra et trouva que l'enfant avait dit vrai ; mais comme il n'y avait qu'un couvert à cette table, il comprit que ses hôtes n'osaient point, par respect, partager son souper ; il dit donc à l'enfant d'aller chercher son père et sa mère, et de les amener.

L'enfant sortit.

Le bon empereur resta seul, et, comme il avait grand'faim, il s'approcha de la table pour voir de quelle façon était apprêté ce chevreuil qui sentait si bon. Alors, à son grand étonnement, il vit qu'il était dressé exactement de la même manière que celui qu'on lui servait autrefois. Ne pouvant vaincre sa curiosité et incapable de résister plus longtemps au désir que lui inspirait ce mets dont il n'avait pas mangé depuis six ans, il prit un couteau, en coupa une tranche, et, y ayant goûté, il s'écria en pleurant de joie :

— Il n'y avait que ma fille Emma qui sût assaisonner le chevreuil ainsi. Ma fille ! ma fille ! où est ma fille ?

À cette voix qui l'appelait, la jeune femme sortit avec son époux. Elle s'était coiffée comme elle se coiffait étant jeune fille, et son mari avait coupé sa barbe et ses moustaches ; de sorte que Charlemagne, au premier coup d'œil, avait reconnu sa fille Emma et son secrétaire Éginhard.

Tous deux s'approchèrent de l'empereur et tombèrent à ses genoux ; mais l'empereur les prit dans ses bras en leur disant :

— Un père ne devrait jamais punir, car il se punit lui-même lorsqu'il croit punir ses enfants.

Et, le lendemain, le bon empereur Charlemagne, le visage rayonnant, rentra à son palais d'Aix-la-Chapelle entre ses enfants et ses petits-enfants.

Mais Emma et Éginhard n'oublièrent point la cabane où ils avaient vécu six ans et où ils avaient retrouvé leur père, et, au lieu même où elle s'élevait, ils fondèrent un couvent qu'on appela *Peligenstatt*, ou la place Bienheureuse.

VI

Comment le bon empereur Charlemagne,
après avoir retrouvé sa fille Emma et son secrétaire Éginhard,
retrouva sa sœur Berthe et son neveu Roland

Le bon empereur Charlemagne avait été d'autant plus sensible à l'exil de sa fille Emma que, trois ans auparavant, et pour une faute pareille, il s'était séparé de sa sœur Berthe.

Car Berthe s'était éprise d'amour pour un beau et brave chevalier nommé Milon ; mais comme le pauvre Milon n'avait pour toute fortune que sa lance et son épée, Berthe avait bien pensé qu'elle n'obtiendrait jamais le consentement de son frère, et, s'étant mariée secrètement avec celui qu'elle aimait, elle était partie un matin avec lui. Alors ils avaient longtemps voyagé ensemble sans que leur fortune s'accrût d'autre chose que d'un fils, qui avait reçu au baptême le nom de Roland. Enfin, comme ils traversaient l'Espagne, Milon avait appris que le roi d'Aragon était en guerre avec les Sarrasins, et il avait été lui offrir le secours de sa lance et de son épée ; mais, abandonné par les Espagnols au moment où il chargeait sur leurs ennemis, il avait été fait prisonnier et emmené dans le royaume de Tunis ; si bien que la pauvre Berthe, restée seule avec le petit Roland, avait traversé à pied l'Espagne et la France, et s'en était revenue dans le pays allemand avec l'intention de supplier son frère en faveur de son mari. Arrivée à Aix-la-Chapelle, en se retrouvant si près de son frère redouté, elle comprit d'abord qu'il fallait le supplier pour elle-même ; mais il lui inspirait une telle terreur que, depuis huit jours, elle errait autour du palais d'Aix-la-Chapelle, vêtue d'un habit de pèlerine et le bâton de la mendicante à la main, sans oser se présenter devant l'empereur.

Enfin, un jour, elle tomba de faiblesse, car elle avait donné le seul morceau de pain qu'elle eût au petit Roland, qui l'avait mangé avec l'insouciance de son âge, tandis qu'elle, depuis vingt-

quatre heures, elle n'avait rien pris.

— Qu'as-tu, mère ? demanda le petit Roland lorsqu'il la vit tomber et pâlir.

— J'ai faim, murmura Berthe.

— Attends, dit le petit Roland, je vais t'apporter à manger, moi.

Alors, comme il avait vu, un jour qu'il avait quitté un instant sa mère pour aller jouer avec les enfants de la ville, passer, à l'heure du dîner de l'empereur, une multitude de valets portant des plats tout fumants, il s'achemina vers le palais ; mais les valets venaient de passer, et la table était servie.

Heureusement, le petit Roland ne s'inquiétait pas de si peu de chose ; il pénétra hardiment dans le palais, grimpa les escaliers, suivit les corridors, entra dans la salle où dînait l'empereur, et, ayant jeté un coup d'œil sur la table, il allongea le bras, prit le plat qui lui semblait le meilleur, et, sans dire parole à âme qui vive, il se dirigea vers la porte. Le majordome voulut arrêter l'enfant, les valets se précipitèrent pour lui barrer le passage ; mais le bon empereur, à qui cette hardiesse plaisait et qui était curieux de savoir ce que deviendrait cet enfant, fit de la main un signe pour qu'on le laissât passer, en ordonnant toutefois au valet qui était près de lui de le suivre de loin et sans être vu, afin de savoir à qui il portait le plat qu'il avait pris sur la table impériale.

Le valet revint au bout d'un instant et dit que l'enfant avait porté le plat à une pauvre femme mourant de faim et qui paraissait être sa mère.

En effet, le petit Roland avait porté le plat à dame Berthe, et, comme elle avait grand'faim, elle avait mangé avidement sans s'apercevoir qu'elle n'avait rien à boire.

Quand sa faim fut apaisée, elle s'aperçut que le besoin si impérieux n'avait disparu que pour faire place à un besoin plus impérieux encore ; aussi, regardant autour d'elle et n'apercevant pas le plus petit filet d'eau :

— Hélas ! dit-elle, j'ai bien soif.

— Attends, mère, répondit le petit Roland, je vais t'apporter de quoi boire, moi.

Et aussitôt, l'enfant se remit en marche, et, reprenant le chemin du palais, il franchit de nouveau le perron, remonta l'escalier, reprit le corridor, rentra dans la salle ; et comme, en ce moment, l'échanson du roi venait de remplir de vin du Rhin sa coupe d'or tout émaillée de pierres précieuses, le petit Roland étendit le bras et prit la coupe de l'empereur ; mais l'empereur à son tour lui prit le bras en disant :

— Halte-là ! mon hardi coquin.

Mais le petit Roland ne lâcha pas la coupe et regarda le bon empereur avec une telle assurance que celui-ci se mit à rire ; mais le petit Roland ne rit pas, lui, et, regardant l'empereur avec colère :

— Lâchez-moi le bras, lui dit-il, que j'aille porter à boire à ma mère qui a soif.

— Mais, lui dit l'empereur, ne pourrais-tu pas prendre une autre coupe que la mienne et lui porter d'autre vin que mon meilleur vin du Rhin ?

— Rien n'est trop beau ni trop bon pour une fille de roi et pour une sœur d'empereur.

— Mais si ta mère est fille de roi et sœur d'empereur, reprit Charlemagne, elle doit avoir un palais. Où est le palais de ta mère ?

— Le palais de ma mère, dit l'enfant, c'est le dôme des vertes forêts.

— Et ses courtisans ?

— Ses courtisans sont les oiseaux du Seigneur, qui chantent quand elle s'éveille et qui chantent quand elle s'endort.

— Et son écuyer tranchant ?

— C'est ma main droite.

— Et son échanson ?

— C'est ma main gauche.

— Et sa garde ?

— C'est mon œil bleu.

— Et son ménestrel ?

— C'est ma bouche rose.

— Une si noble dame qui a un palais si splendide, une cour si magnifique et une maison si bien montée ne peut pas, tu as raison, demeurer ainsi sans manger ni boire. Porte-lui donc à boire comme tu lui as porté à manger, et reviens avec elle quand elle aura bu.

— Ainsi ferai-je, dit le petit Roland.

Et, tout joyeux, il alla porter à sa mère la coupe du bon empereur et lui rapporta ce qu'il était chargé de lui dire de sa part.

Alors dame Berthe vit bien que c'était par une permission du ciel que les choses étaient engagées ainsi ; elle se leva, prit son bâton et suivit le petit Roland.

Et comme le bon empereur allait sortir de la salle, il vit paraître sur le seuil l'enfant qui rapportait le plat d'argent et la coupe tout émaillée de pierreries, et derrière lui, sa mère.

— Dieu me pardonne, s'écria-t-il, si ce n'est pas ma propre sœur que je vois entrer dans mon palais, avec la robe grise de la pèlerine sur le dos et avec le bâton de la mendiante à la main !

Alors dame Berthe s'inclina pour se mettre à genoux devant son frère ; mais le bon empereur ne le voulut pas permettre, et, d'une main relevant sa sœur tandis qu'il tendait l'autre au petit Roland :

— Tu avais raison, lui dit-il, mon enfant, et tu pouvais prendre pour ta mère ce qu'il y avait de plus beau et de meilleur, non pas parce qu'elle est sœur d'un empereur et fille d'un roi, mais parce qu'elle revient vraiment repentante et que le repentir véritable, partout où il revient s'asseoir, a droit à la place d'honneur.

Et, dès le lendemain, l'empereur Charlemagne envoya une ambassade au roi de Tunis avec vingt prisonniers infidèles auxquels il fit faire des colliers et des bracelets d'or, car ce n'était point trop de vingt prisonniers infidèles pour payer la rançon d'un aussi brave chevalier que Milon.

Si bien que, trois mois après le jour où les choses que nous venons de raconter s'étaient passées au palais d'Aix-la-Chapelle, Berthe embrassait son époux, et le petit Roland son père.

VII

Comment l'empereur Charlemagne, n'ayant pas pu rapporter
à un pauvre prêtre la peau de daim qu'il lui avait promise,
lui donna en place une peau d'hermine

Vers ce temps, l'évêque de Cologne étant mort, il s'éleva de grandes discussions à propos de son successeur ; car tous les prélats, à vingt lieues autour de la ville, avaient la prétention d'obtenir la mitre.

En conséquence, le bon empereur jugea que sa présence était nécessaire à Cologne et que, dans une chose aussi importante que le choix du pasteur d'un aussi grand troupeau, il fallait qu'il connût bien la main à laquelle il remettait cette crosse dorée qui peut devenir une houlette pastorale ou un bâton d'esclavage.

Il monta donc sur son cheval, et, sans garde, sans suite et sans courtisans, vêtu de ses habits de chasse, il s'achemina vers la ville de Cologne.

Arrivé à moitié du chemin à peu près, il trouva au coin d'un bois une petite chapelle, et le son vif et clair d'une clochette lui annonça qu'on allait y dire la messe.

Le bon empereur, qui n'avait point eu le temps d'assister au service divin avant son départ d'Aix-la-Chapelle, profita avec empressement de cette circonstance que la Providence lui offrait de réparer sa faute ; et, ayant mis pied à terre, il attacha son cheval à la porte, entra dans la chapelle et alla s'agenouiller dans le chœur.

Le pauvre prêtre était tout seul, sans enfant de chœur ni bedeau, et le bon empereur était son unique assistant ; mais comme il connaissait par cœur les répons, il les dit aussi habilement qu'aurait pu le faire un sacristain.

Puis, quand vint l'offrande, il se leva pour aller baiser la patène, et, après l'avoir baisée, il voulut y déposer un florin d'or.

Mais le vieux prêtre secoua la tête et retira sa patène en lui

disant :

— Seigneur chasseur, gardez votre or, car je dis la messe pour gagner le chemin du ciel, et non pas celui de la fortune.

Alors l'empereur lui dit :

— Cependant, mon père, il faut que chacun vive de son métier : l'empereur de ses tributs, et le prêtre de son offrande.

Et il insistait pour qu'il prît le florin d'or, mais le vieux prêtre répondit :

— Que Dieu nous garde longtemps notre bon empereur, car les tributs qu'il lève sont raisonnables ; mais quant à moi, j'ai fait vœu de pauvreté ; et que deviendrait donc mon vœu si je touchais de l'or ?

— Mais, lui dit l'empereur, n'est-il rien autre chose en quoi je puisse vous être agréable, mon père ?

— Si fait, répondit le vieux prêtre ; vous êtes chasseur, du moins autant que j'en puis juger par votre habit ?

— Oui, mon père.

— Eh bien, comme vous le voyez, mon fils, la reliure de mon missel est bien usée, car voilà près de quarante ans qu'il me sert à dire la messe ; envoyez-moi donc la peau du premier daim que vous tuerez pour lui faire une couverture neuve.

Charlemagne le lui promit et remonta à cheval, et, quand il fut à cheval, il demanda au vieux prêtre quel était son nom. Le vieux prêtre chercha un instant dans son souvenir, car il y avait bien longtemps que tous ceux qui lui parlaient ne l'appelaient plus que « mon père » ; enfin, il se souvint qu'il s'appelait Hildebold, et le bon empereur promit bien de ne pas oublier ce nom.

L'empereur arriva tout pensif à Cologne, car jamais il n'avait vu dans un prêtre une telle humilité et un pareil détachement des choses de la terre.

Et ces vertus cachées dans une petite chapelle, au coin d'un bois, lui parurent d'autant plus méritoires par le contraste que lui offraient les scandaleuses richesses des prélats de Cologne.

En effet, à peine était-il arrivé, que chacun, sachant que l'élec-

tion de l'évêque dépendait de lui, essaya de le corrompre.

Les uns lui envoyèrent donc, chacun selon sa richesse, depuis cent jusqu'à mille florins d'or ; et les autres des bijoux précieux, depuis des bagues jusqu'à une couronne.

Le bon empereur accepta tout ; il fit mettre l'argent avec l'argent, l'or avec l'or, et les bijoux avec les bijoux ; puis, ayant fait venir le trésorier du chapitre, il lui demanda si ses comptes étaient au courant ; mais le trésorier lui répondit que, par les dilapidations des derniers évêques, non-seulement sa caisse était à sec, mais encore qu'il devait plus de cinquante mille florins d'or.

Alors le bon empereur versa dans la caisse du chapitre tout l'argent, tout l'or et tous les bijoux qu'on lui avait donnés pour le corrompre, ce qui faisait le double de cette somme ; puis, comme, ce soin réglé, la nomination d'un évêque devenait de plus en plus urgente, il fit venir les deux évêques les plus connus par leurs désordres et par la mauvaise vie qu'ils menaient, et tous deux furent bien contents, car ils crurent qu'ils allaient recevoir la mitre des mains de l'empereur.

Mais alors l'empereur leur dit :

— Prenez mon cheval chacun par un côté de la bride, allez-vous-en à la chapelle des Bois, et me ramenez un bon vieux prêtre nommé Hildebold.

Et quoique la mission leur fût on ne peut plus désagréable, les deux prélats obéirent, car ils savaient qu'il n'y avait point à plaisanter avec l'empereur.

Or, trois heures après qu'ils étaient partis, Charlemagne, qui était à sa fenêtre, les vit revenir tout couvert de sueur et de poussière et ramenant à cheval le bon prêtre, qui ne comprenait rien à son triomphe.

Alors le bon empereur descendit jusque dans la rue, et, s'étant approché du bon prêtre :

— Mon père, lui dit-il, je n'ai pas eu le temps de vous chercher une peau de daim ; mais montez là-haut, ajouta-t-il en lui montrant de la main le palais épiscopal, vous y trouverez une

peau d'hermine.

Et c'est ainsi que le bon prêtre Hildebold fut nommé évêque de Cologne.

VIII

Comment six des plus braves chevaliers de la cour de Charlemagne se mirent en quête du géant à l'émeraude, et comment ce fut le petit Roland qui le combattit et le mit à mort

En revenant de Cologne à Aix-la-Chapelle, le bon empereur apprit de nouveau que les infidèles avaient fait une invasion en Allemagne, et, ayant rassemblé son conseil, il fut décidé qu'il marcherait contre eux.

Mais, après le conseil, comme l'empereur Charlemagne était une prince pieux, il prit à part l'archevêque Turpin, qui venait d'arriver de son archevêché de Reims, et lui demanda son avis sur cette guerre.

— Ah ! dit l'archevêque Turpin, l'issue en serait certaine et tournerait à la plus grande gloire de Dieu si Votre Majesté avait la fameuse émeraude qui renferme un morceau de bois de la vraie croix et qui fut apportée par un ange au roi Pépin, votre père.

— Mais, répondit Charlemagne, il est bien facile d'avoir cette émeraude ; car, si elle a été perdue par le roi Pépin, elle a été retrouvée par le roi Étienne, et elle est dans une belle chapelle qu'il a fait bâtir.

— C'est-à-dire qu'elle y était, reprit l'évêque Turpin avec un gros soupir ; mais la chapelle a été pillée par les païens, et l'émeraude est tombée entre les mains d'un géant terrible qui l'a fait enchâsser au milieu de son bouclier et que, depuis ce temps, on n'appelle plus que le géant à l'émeraude.

— Et où est ce géant ? demanda le bon empereur.

— La dernière fois qu'il a été vu, répondit Turpin, c'était dans la forêt des Ardennes.

— C'est bien, ajouta Charlemagne ; d'ailleurs, où il sera, on ira le chercher.

Et, le même jour, comme il était à table au milieu de sa

chevalerie :

— Messeigneurs, dit-il, vous avez tous au cou et au doigt, en collier et en bagues, des pierres précieuses ; mais une pierre plus précieuse que toutes celles que vous avez, car celle-là renferme un morceau de la vraie croix, c'est l'émeraude qu'un géant païen a prise dans la chapelle du roi Étienne et qu'il porte au milieu de son bouclier. Or, à celui qui m'apportera cette émeraude, je donnerai un duché en échange.

À l'instant même, six chevaliers se levèrent et demandèrent leurs chevaux et leurs armes, tant ils avaient hâte d'aller combattre le géant à l'émeraude. Les cinq premiers étaient le comte Richard, le duc Naymes de Bavière, messire Haymon, le comte Garin et Milon, beau-frère de Charlemagne.

Quant au sixième, c'était l'archevêque Turpin lui-même ; car le vaillant prélat avait passé plus d'une fois son étole et son rochet par-dessus une cuirasse, et il ne maniait pas moins gracieusement la lance du chevalier que la crosse de l'évêque.

Alors le jeune Roland s'approcha de son père Milon et lui dit :

— Cher père, je suis encore trop jeune, je le sais, pour combattre les géants ; mais je suis déjà assez grand et assez fort pour vous suivre comme écuyer et pour porter votre épée et votre lance ; laissez-moi donc vous suivre, et vous serez content de moi.

Comme la demande du jeune Roland s'accordait merveilleusement avec le désir de son père, qui espérait en faire un jour un brave chevalier, sa demande lui fut accordée, et, ayant monté sur son petit cheval, il suivit Milon par derrière.

Arrivés à la forêt des Ardennes, les six chevaliers se séparèrent afin de rencontrer plus sûrement celui qu'ils étaient venu chercher de si loin, et Milon ayant fait comme les autres et pris un sentier isolé, le jeune Roland le suivit, portant sa lance et son épée.

Milon marcha ainsi depuis le matin jusqu'à l'heure de midi, et, à l'heure de midi, comme il faisait très-chaud et qu'il était

fatigué de sa marche, il descendit de cheval, se coucha sous l'ombre d'un pin et s'endormit en recommandant au petit Roland de veiller.

Et le jeune Roland veillait ainsi depuis une heure à peu près, lorsqu'il vit précipitamment descendre de la montagne des daims et des cerfs qui fuyaient comme s'ils étaient vivement poursuivis. En effet, derrière eux, il vit apparaître un géant qui avait bien dix pieds de haut et qu'aux éclairs que lançait son bouclier il reconnut pour le géant à l'émeraude.

Le premier mouvement du jeune Roland fut de réveiller Milon ; mais aussitôt, il s'arrêta en se disant à lui-même :

— Qu'est-ce que cette crainte, et pourquoi réveillerais-je mon père qui dort d'un si excellent sommeil ? Je n'ai pas besoin de lui, puisque son cheval veille et que j'ai son épée et sa lance.

Alors, comme il avait la longue épée toute ceinte à sa petite taille, il prit d'une main la lance, et de l'autre l'écu derrière lequel il pouvait se cacher tout entier, tant l'écu était grand et lui petit ; puis, ayant enfourché à grand'peine le lourd cheval de bataille, il s'éloigna doucement pour ne pas éveiller son père.

Puis, étant arrivé près du géant, qui ne daignait pas même regarder de son côté :

— Holà ! monsieur le géant, lui cria-t-il ; me voici venu de bien loin pour vous combattre et pour vous prendre cette émeraude ; ne vous plairait-il point de vous tourner un peu de mon côté afin que nous nous trouvions face à face ?

— Qui m'appelle et qui me parle de combat ? demanda en raillant le géant à l'émeraude. Est-ce le bambin que je vois devant moi avec son grand cheval et ses courtes jambes, avec sa longue épée et ses petits bras ? Alors écarte un peu ton bouclier afin que je te voie.

— Eh bien, regarde-moi donc, dit Roland ; puis, quand tu m'auras bien regardé, apprête-toi à combattre. Grand cheval et courtes jambes, petits bras et longue épée doivent s'aider les uns les autres ; et quant à mon bouclier, si je l'ai pris si grand, c'est

afin qu'il me serve à la fois de bouclier, de casque et de cuirasse.

En effet, le jeune Roland n'avait ni casque sur sa tête ni cuirasse sur sa poitrine ; mais il n'en était pas moins bien défendu, car il était caché derrière son écu comme une tortue derrière son écaille.

Il alla donc résolûment droit au géant à l'émeraude, et, comme celui-ci vit que ce n'était point une plaisanterie et que l'enfant lui barrait le chemin, il mit sa lance en arrêt afin de le renverser en passant et sans même se couvrir de son bouclier, tant un pareil adversaire lui paraissait méprisable. Il courut sur lui en poussant son cri de guerre.

Mais Roland ne s'épouvanta point ; il mit de son côté son cheval au galop, et, tandis que le géant visait en plein bouclier, il lui porta sa lance à la visière, si bien que, comme par paresse le géant l'avait mal attachée, la lance passa au-dessous du menton du géant et lui traversa la gorge.

Quant à la lance de celui-ci, elle glissa sur l'écu du jeune Roland sans lui faire aucun mal ; de sorte qu'à peine fut-il même ébranlé sur son cheval, tandis qu'au contraire, le géant tomba comme un arbre que l'on déracine et rendant le sang par la gorge et par la bouche, de telle façon qu'on eût dit qu'il avait reçu deux blessures.

Le jeune Roland, le voyant tomber, commença par remercier Dieu de ce qu'il l'avait fait triompher comme autrefois David ; puis, s'étant éloigné de quatre pas, il laissa le géant se tordre et se débattre, en lui tenant toujours cependant la lance au visage afin de l'achever s'il se relevait.

Au bout d'un instant d'agonie, le géant poussa un grand soupir et cessa de remuer. Alors le vainqueur descendit de son cheval, et, ayant quitté sa lance pour prendre son épée, il s'approcha du vaincu, lui tenant toujours prudemment la pointe de son épée au visage ; il en fit trois ou quatre fois le tour en s'en rapprochant chaque fois, et il s'aperçut à la dernière fois qu'il était mort.

Alors, sans même lui tirer le bouclier du bras, il fit, avec la pointe de son épée, sauter l'émeraude précieuse qui en formait le milieu, et, l'ayant cachée dans son habit, il remonta à cheval, alla vers une source, lava la sueur et la poussière qui couvraient son visage, ainsi que la lance ensanglantée de Milon, puis s'en revint près de son père, qui dormait toujours sous le pin où il l'avait laissé, et, s'étant couché près de lui, il s'endormit à son tour.

Il dormit ainsi jusqu'à sept heures du soir, heure à laquelle Milon, s'étant enfin réveillé, le secoua par le bras en lui disant :

— Allons, allons, Roland, mauvaise sentinelle, levons-nous, montons à cheval et cherchons le géant.

Et le jeune Roland obéit sans rien dire, monta sur son petit cheval, prit la lance et le bouclier de son père, et, quand celui-ci se remit en quête du géant à l'émeraude, il marcha derrière lui comme il était accoutumé de faire.

À peine avaient-ils fait cinq cents pas, qu'ils arrivèrent à l'endroit où le combat avait eu lieu et où le géant gisait encore ; mais, au grand étonnement de Roland, il n'avait plus ni cheval, ni lance, ni bouclier, ni épée, ni armure ; le cadavre seul restait nu et sanglant.

— Hélas ! hélas ! s'écria Milon, nous arrivons trop tard, un autre de nos compagnons aura rencontré et combattu le géant pendant que je dormais. Maudit sommeil, qui me coûte mon honneur !

Et le brave chevalier s'arrachait les cheveux de désespoir de ce qu'il avait été prévenu par un autre et de ce que ce n'était pas lui qui avait tué le géant.

Mais, à la fin, il lui fallut prendre son parti et s'en retourner à Aix-la-Chapelle les mains vides ; ce qu'il fit, toujours suivi de son fils Roland, qui portait sa lance et son bouclier.

Et comme déjà deux mois s'étaient écoulés depuis leur départ, le bon empereur Charles, qui commençait à s'impatienter de ne pas avoir de leurs nouvelles, passait une partie de ses journées à sa fenêtre, par laquelle on découvrait toute la route de Liège ; si

bien qu'un matin, il vit venir de loin un chevalier qui était monté sur un si gros cheval qu'il semblait que ce fût un éléphant. L'empereur regarda avec plus d'attention et reconnut le duc Haymon. Aussitôt, ne doutant pas que ce ne fût lui qui avait tué le géant, puisqu'il était monté sur son cheval, l'empereur lui fit signe de se hâter et descendit pour le recevoir.

— Hélas ! oui, monseigneur, dit le duc Haymon en descendant à grand'peine de son énorme coursier, c'est bien le cheval du géant, mais ce n'est pas moi qui l'ai tué, et il était déjà mort quand je suis arrivé près de lui.

Et après le duc Haymon vint le duc Naymes, qui apportait la lance du géant ; mais il fit la même réponse que le duc Haymon : il avait pris la lance au géant mort.

Après le duc de Naymes vint le comte Garin ; il avait l'épée du géant, mais pas autre chose.

Après le comte Garin vint le comte Richard ; il avait l'armure du géant, mais pas autre chose.

Alors l'empereur vit venir de loin l'archevêque Turpin, qui portait le bouclier.

— Ah ! pour cette fois, dit-il, voici le vainqueur. Dieu a été pour les siens. Honneur au brave archevêque !

— Hélas ! sire, répondit le bon archevêque, vous avez raison, voilà bien le bouclier ; mais au milieu du bouclier l'escarboucle manque, car le géant était déjà tué et l'escarboucle prise quand je suis arrivé près de lui.

— Alors puisque vous voilà tous les cinq et que ce n'est aucun de vous qui a tué le géant, il faut que ce soit mon beau-frère Milon qui l'ait occis, et nous allons bien le savoir, car le voilà qui arrive là-bas avec mon neveu Roland, qui porte sa lance et son bouclier.

En effet, Milon s'avancait la tête basse, car il voyait de loin tout le trophée du géant, et il croyait que c'était quelqu'un de ses compagnons qui l'avait tué ; mais pendant qu'il s'avancait ainsi, Roland avait dévissé l'ornement qui faisait le milieu du bouclier

de son père, et, en sa place, il avait mis l'émeraude qu'il avait prise au géant.

Et de loin, le bon empereur, ayant vu les flammes que jetait le bouclier, s'écria tout joyeux :

— Avance donc, beau-frère ! est-ce ainsi qu'il convient à un vainqueur de rentrer dans notre palais ?

Milon crut que l'empereur se voulait railler de lui, et il continua de marcher d'un pas aussi lent et la tête aussi basse. Les cris de « Vive Milon ! » ayant retenti de tous côtés, il se retourna et vit l'émeraude au milieu de son bouclier.

— Avance ici, Roland, petit drôle ! s'écria Milon, et dis-moi où tu as volé ce bijou.

— Excusez-moi, mon père, dit alors le jeune Roland ; mais pendant que vous dormiez, le géant est venu, je n'ai pas cru que c'était la peine de vous réveiller. Je l'ai combattu, je l'ai tué, et je lui ai pris son émeraude. Il ne faut pas m'en vouloir pour cela.

Et Milon prit le jeune Roland entre ses bras, et, en pleurant de joie, il le serra trois fois contre son cœur. Puis, se retournant vers le bon empereur Charlemagne :

— Sire, lui dit-il, voilà le vainqueur, et c'est lui qui a gagné le duché.

Alors il raconta à l'empereur la chose telle qu'elle s'était passée, et personne ne voulait le croire ; mais il fallut bien cependant en arriver là, car l'émeraude faisait preuve.

Mais comme Roland était encore trop jeune pour recevoir le duché, ce fut son père qui le reçut et qui le géra en son nom.

De là vient que monseigneur Milon fut, à compter de ce moment, appelé Milon d'Anglaure.

Le lendemain, l'empereur Charles, portant l'émeraude à son cou, partit pour combattre les infidèles, et, ainsi que le lui avait promis l'archevêque Turpin, grâce au talisman merveilleux, il fut vainqueur en toutes les rencontres.

Mais un grand malheur l'attendait à son retour. Le jour même où il rentra dans son palais d'Aix-la-Chapelle, il apprit que la

bonne princesse Hildegarde venait de mourir au château de Weihenstephan.

IX

Comment l'empereur Charlemagne, par l'effet d'un anneau magique, devint successivement amoureux de l'impératrice Falstrade, de l'archevêque Turpin et du lac de Frankenberg, si bien qu'il voulut mourir et être enterré à Aix-la-Chapelle

Un jour que, pour se consoler de la perte de la bonne impératrice Hildegarde, Charlemagne se livrait à la chasse, son plaisir favori, il vit agenouillée et priant sur le seuil d'une petite chapelle située au milieu du bois une jeune fille si complètement absorbée dans sa méditation qu'elle ne parut point l'apercevoir. Craignant de l'effrayer, car elle n'avait pour toute escorte qu'une suivante qui, assise sur une haquenée, en tenait une autre en main, il ordonna à sa suite de s'arrêter, et, descendant lui-même de cheval, il s'approcha d'elle.

Au bruit de ses pas, la voyageuse se retourna, et Charlemagne, tout vieux qu'il était, demeura immobile à sa place, ébloui de cette réunion étrange des beautés les plus opposées. En effet, la jeune inconnue réunissait les longs cheveux blonds et la taille élancée des femmes du Nord aux yeux noirs et ardents de la race méridionale ; quant à son costume, il était de la plus grande simplicité, se composant d'une longue robe blanche. Ses oreilles et son cou, contre l'habitude des femmes de cette époque, étaient sans aucun joyau, et le seul bijou que l'on vît briller sur elle était un anneau d'or dans lequel étaient enchâssés un rubis, une opale et une escarboucle.

La rencontre était assez étrange pour que, même en ces temps de pudiques pérégrinations, le bon empereur s'informât des causes qui faisaient voyager ainsi, sans pages et sans valets, une de ses plus jolies sujettes. La belle pénitente lui répondit alors qu'elle se nommait Falstrade, qu'elle avait perdu son père au berceau, et que, comme sa mère, à son tour, venait de mourir, la laissant sans fortune, elle avait pris la résolution de se retirer chez

les Ursulines de Cologne et d'y prononcer ses vœux ; qu'à cet effet, ayant réuni le peu de bijoux qu'elle possédait, elle avait tout vendu, à l'exception d'une bague qu'elle tenait de sa mère afin de payer son voyage et sa dot. Elle s'était, en conséquence, mise en route pour accomplir ce projet, faisant ses dévotions à chaque chapelle qu'elle rencontrait sur sa route afin que Dieu protégeât son voyage et la gardât de tout accident. C'était au moment où elle accomplissait le pieux devoir qu'elle s'était imposé qu'elle avait été surprise par Charlemagne.

Le pieux empereur ne pouvait qu'applaudir à une si sainte résolution ; aussi, après avoir offert à la jeune fille de lui donner une escorte qu'elle refusa, prit-il congé d'elle en la priant de ne pas l'oublier dans ses prières. La belle pèlerine le promit. Charlemagne lui donna la main pour remonter sur sa haquenée, puis Falstrade reprit sa route vers Cologne. Charlemagne la suivit des yeux tant qu'il put, à travers les arbres, apercevoir sa robe blanche ; il resta encore immobile après qu'elle eut disparu. Enfin, voyant que toute sa suite attendait son bon plaisir, il remonta à son tour à cheval ; mais, au lieu de continuer sa chasse, il revint vers Aix-la-Chapelle, où, à peine arrivé, il s'enferma tout seul dans la chambre la plus reculée de son palais.

Comme, depuis la mort de la bonne impératrice Hildegarde, Charlemagne était sujet à ces accès de mélancolie, personne n'y fit guère trop attention, si ce n'est l'archevêque Turpin, qui commençait à s'inquiéter d'une douleur aussi prolongée. Cependant il résolut de lui laisser son libre cours, espérant qu'elle se détruirait par son excès même ; mais loin de là, le vieux prélat apprit bientôt que les choses allaient empirant. L'empereur ne mangeait plus, l'empereur ne dormait plus ; et quelquefois, quand il était seul et enfermé dans sa chambre, on entendait sortir de grands sanglots et de profonds gémissements.

Un désespoir si violent inquiéta l'archevêque au point qu'il résolut d'entrer chez l'empereur et de lui offrir ses consolations ; il écouta donc à la porte, et, au moment où il crut sa présence le

plus nécessaire, il frappa.

L'empereur demanda d'une voix lamentable qui frappait. Turpin se nomma ; Charlemagne vint lui ouvrir.

Le bon archevêque trouva l'empereur fort changé. Alors il s'assit près de lui, et, usant de la liberté que lui donnait son saint ministère, il commença à reprocher à son pénitent de se laisser aller à un pareil excès d'affliction, disant que c'était un grand péché d'abandonner ainsi le Créateur pour la créature. Ce que Charlemagne écoutait en poussant de grands soupirs. Encouragé par ces signes de componction, Turpin continua, et, en arrivant à Hildegarde, il lui dit que, d'après la sainte vie qu'elle avait menée ici-bas, elle n'avait sans doute quitté la terre que pour le ciel ; qu'il ne fallait donc pas la regretter de cette façon, puisque c'était pour son bonheur éternel qu'elle avait échangé sa couronne périssable pour une couronne céleste.

— Hélas ! hélas ! mon père, dit le bon empereur, si ce n'était encore que le chagrin que j'ai de l'avoir perdue !

— Qu'est-ce donc, alors ? s'écria le pieux archevêque.

— C'est que j'en aime une autre, murmura Charlemagne.

— Vraiment ! dit Turpin, stupéfait.

Puis, après un moment de silence :

— Eh bien, tant mieux ! ajouta-t-il, cela me semble plus facile à arranger.

— Eh ! mon Dieu, non ! s'écria Charlemagne, car celle que j'aime va devenir l'épouse du Seigneur.

— Très-grand empereur, s'écria l'archevêque, si ses vœux ne sont pas encore prononcés, il faut qu'elle les rompe. Vous avez donné assez à Dieu dans votre vie pour qu'il vous rende quelque chose.

— Ah ! mon père, dit Charlemagne, s'il me rend Falstrade, je le tiens quitte du reste.

Le même soir, l'archevêque Turpin partit d'Aix-la-Chapelle pour Cologne avec les pleins pouvoirs de l'empereur, et, trois mois après, Falstrade était impératrice.

Ce nouveau mariage fit un grand changement dans la vie de Charlemagne ; car autant la bonne Hildegarde était pieuse et charitable, visitant les saints lieux et passant son temps en prières, autant la jeune et belle Falstrade était joyeuse et dissipée, employant tout l'argent que lui donnait son impérial époux à acheter toute sorte de bijoux, comme colliers, bracelets et boucles d'oreilles.

Il n'y avait que des bagues qu'elle n'achetait pas, car on ne lui voyait jamais d'autre bijou au doigt que cet anneau d'or où étaient enchâssés un rubis, une opale et une escarboucle.

Et quoiqu'elle fût, comme nous l'avons dit, mondaine et coquette, qu'elle se plût aux romances d'amour des trouvères et qu'elle aimât à sourire en montrant ses dents plus blanches que des perles aux jeunes chevaliers, le vieil empereur l'aimait chaque jour davantage, et souvent il la faisait asseoir sur son trône, tandis que, posant sa couronne sur ses genoux, il se couchait à ses pieds comme un enfant.

Et comme cet amour allait toujours croissant et détachait peu à peu son âme du Seigneur, le Seigneur le frappa dans la créature humaine qu'il avait préférée à son Créateur : Flastrade mourut.

Oh ! alors ce fut un grand deuil au palais d'Aix-la-Chapelle. Le bon empereur s'assit près du lit de la trépassée, répétant sans cesse que sa bien-aimée Falstrade dormait et ne voulant pas croire qu'elle était morte. Aussi, quand les prêtres vinrent pour chercher le cadavre, Charlemagne tira son épée, déclarant qu'il fendrait en deux le premier qui oserait s'approcher du lit où elle était étendue, pâle et immobile, mais belle encore comme si elle vivait toujours.

Malheureusement, le bon archevêque était à Mayence et ne devait revenir que dans trois jours, de sorte que, pendant ces trois jours, personne n'osa plus entrer dans la chambre de Falstrade, tant les menaces de l'empereur avaient épouvanté tout le monde ; et, pendant ces trois jours, Charlemagne resta au chevet du lit de la morte sans dormir, sans boire ni manger, la regardant sans

cesse et croyant toujours qu'il allait la voir ouvrir les yeux et l'entendre respirer.

Au bout de trois jours, l'archevêque revint, et, comme on lui dit ce qui se passait et que depuis longtemps il se doutait qu'il y avait quelque sorcellerie sous cet amour étrange, il se retira dans son oratoire en priant Dieu du plus profond de son cœur ; de sorte que, tout en priant, il s'endormit, et qu'en dormant, il eut une vision.

Un ange descendit du ciel et lui raconta comment la mère de Falstrade était devenue amoureuse d'un grand magicien arabe, lequel, au moment où la petite fille était venue, avait mis à son doigt un anneau magique qui devait la faire aimer, avait-il dit, du plus grand empereur de la terre.

Falstrade avait grandi, et, chose merveilleuse, l'anneau s'était toujours trouvé aller juste à son doigt, grandissant à mesure qu'elle grandissait ; puis, un jour, sa mère était morte, et Falstrade s'était mise en route pour Cologne, cherchant non pas un monastère, comme elle l'avait dit, mais bien ce grand empereur qui la devait aimer. Enfin, elle avait rencontré Charlemagne, et l'anneau avait produit son effet.

Or comme elle connaissait la puissance de cet anneau, elle avait toujours porté celui-là et jamais d'autre ; et lorsqu'elle s'était sentie mourir, ne voulant pas que jamais l'empereur aimât une femme comme il l'avait aimée, elle avait ôté l'anneau de son doigt et avait voulu l'avalier. Mais la mort l'avait frappée en ce moment, et l'anneau était resté dans sa bouche. Voilà pourquoi Charlemagne ne pouvait quitter le chevet du lit de Falstrade ; car la puissance de l'anneau se prolongeait au delà de la vie.

À peine la vision fut-elle disparue, que Turpin se réveilla, et, se levant, car il s'était endormi à genoux, il se rendit aussitôt dans la chambre où était Charlemagne, qu'il trouva désespéré et qui commença à lui soutenir, comme il avait fait à tout le monde, que Falstrade n'était pas morte. Le bon archevêque connaissait trop bien l'empereur pour essayer de le ramener à la raison ; au con-

traire, il abonda dans son sens, et, s'approchant du lit comme pour écouter si elle respirait encore, il ouvrit la bouche de la trépassée et en retira l'anneau magique, qu'il mit à son doigt.

Au même instant, le charme disparut : il sembla au pieux empereur qu'un bandeau lui tombait des yeux, et il vit dans Falstrade ce qui restait de Falstrade, seulement un cadavre. De sorte qu'au lieu que ce fût Turpin qui éprouvât de la peine à le faire sortir, ce fut Charlemagne qui l'entraîna avec lui.

Aussitôt, il ordonna qu'un magnifique convoi fût fait à l'impératrice ; seulement, cet ordre fut donné non plus avec les sanglots et les pleurs d'un enfant, mais avec la fermeté d'un homme.

Puis, comme il craignait que le voisinage de ce corps chéri ne lui rappelât de trop cruels souvenirs, il décida qu'elle serait entermée non pas à Aix-la-Chapelle, mais sur la colline de Saint-Alban.

Enfin, craignant que, s'il s'en remettait à un autre de ce soin, l'épithaphe de son épouse bien-aimée ne fût pas faite à son gré, il résolut de la composer lui-même, ce qui l'occupa jusqu'au soir et lui procura une salutaire distraction.

La voici, telle qu'on peut la lire sur son tombeau, dans la cathédrale de Mayence, où il fut transporté en 1577 :

« Sous ce marbre repose la pieuse Falstrade, épouse de Charles, bien-aimée du Christ ; la muse ne permet pas de rendre en vers le nombre 794, année de sa mort : quoique sa dépouille mortelle soit ici réduite en poussière, veuillez, ô roi clément qu'une vierge a porté dans son sein, donner à son âme pour héritage la patrie céleste de laquelle toute tristesse est bannie. »

Ce dernier devoir accompli, Charlemagne jugea qu'une plus longue douleur serait nuisible aux intérêts de son peuple, et, appelant l'archevêque, il se remit aux affaires de l'État, qui s'étaient fort dérangées pendant les trois années qu'il avait été amoureux de Falstrade et pendant les trois jours qu'il l'avait pleurée.

Cependant le pieux archevêque Turpin, que sa vocation

n'appelait pas aux choses de ce monde, voulut rappeler au bon empereur qu'il y avait bien longtemps qu'il était absent de son archevêché de Reims ; mais Charlemagne se sentait pris d'une telle amitié pour lui qu'il ne voulut entendre à rien et lui ordonna de rester à la cour. Au bout de quelque temps, l'archevêque lui devint tellement indispensable qu'il ne pouvait plus s'en passer et que c'était à peine s'il pouvait consentir à s'en séparer lorsque, le soir, accablé de fatigue, le saint prélat demandait à se retirer chez lui. Bientôt, Charlemagne lui proposa même de lui faire faire un lit tous les soirs dans sa chambre ; mais, à cette proposition qui menaçait ses nuits dans leur repos, l'archevêque jeta les hauts cris, si bien que l'empereur, quelque regret qu'il en eût, fut obligé de céder. Il est vrai que Turpin n'y gagnait pas grand'chose, car, au point du jour, l'empereur l'envoyait chercher, et, bon gré mal gré, il lui fallait venir trouver Charlemagne ou Charlemagne l'allait chercher.

Une pareille faveur, si honorable qu'elle fût, déplaisait fort au bon archevêque, car elle le détournait de la voie du salut. Aussitôt qu'il disparaissait un instant, Charlemagne à son tour lui faisait une querelle ; de sorte que l'archevêque avait à peine le temps de faire ses dévotions, forcé qu'il était de suivre le roi au conseil, à la chasse et même dans ses voyages à Worms, à Francfort et à Mayence. L'archevêque faisait bien tourner cette étrange amitié au profit de la religion en obtenant de Charlemagne force dotations pour les monastères et les églises ; mais le bon archevêque n'en était pas moins, au fond de son âme, aussi inquiet de sa faveur qu'un autre l'eût été de sa disgrâce, car cet amour que lui portait Charlemagne lui paraissait dépasser si fort ses mérites qu'il commençait à croire qu'il y avait en lui quelque chose de surnaturel.

Tout à coup, il se souvint de l'anneau magique qu'il avait ôté de la bouche de Falstrade et qu'il avait mis à son doigt ; et comme, au moment où ce souvenir lui revint à l'esprit, il se promenait avec l'empereur sur le bord d'un petit lac, effrayé d'avoir été si

longtemps sous le charme d'un pouvoir diabolique, il tira la bague de son doigt et la jeta dans l'eau.

Cinq minutes après, Turpin avança une opinion, et, pour la première fois depuis deux ans, Charlemagne ne fut point de son avis ; l'archevêque n'était pas habitué à la contradiction, et il s'entêta. L'empereur, lassé de sa longue docilité, tint ferme, de sorte que les deux amis rentrèrent au palais en se disputant.

Le soir même, Charlemagne rappela à Turpin qu'il y avait près de six ans qu'il était hors de son archevêché, ce qui avait dû compromettre le salut de bon nombre d'âmes. Turpin, ravi d'avoir congé, partit la nuit même.

Le lendemain, Charles se rappela avec un certain plaisir le joli petit lac sur les rives duquel il s'était promené la veille et s'étonna de n'avoir pas remarqué plus tôt au milieu de quel délicieux paysage il était situé. En conséquence, aussitôt son déjeuner fini, il se mit en route et remonta le Vurm, passa le Felsimbach, et, suivant un sentier bordé de haies, il arriva à l'endroit où, la veille, l'archevêque, auquel il ne pensait déjà plus, avait jeté l'anneau. Là, il demeura comme ravi en extase tant le site lui parut délicieux. Jamais arbres ne lui avaient semblé si verts, jamais fleurs si fraîches, jamais eaux si belles ; il ne comprit pas qu'il eût passé vingt fois par ce chemin sans en remarquer toutes les merveilles ; et comme une expiation de son insouciance, il résolut, le même jour, de s'y faire bâtir un château.

Le bon empereur était l'homme des résolutions instantanées et des exécutions rapides. Le même soir, il revint au bord du lac avec son architecte, qui, la nuit même, traça le plan du château de Frankenberg, dont les fondations furent jetées dès le lendemain. Pendant un an que dura la construction, Charlemagne ne s'occupait point d'autre chose, venant chaque jour dès le matin, ne s'en allant que le soir et restant quelques fois des heures entières au pied d'un saule dont les longs rameaux, pareils à une chevelure, trempaient leur extrémité dans le lac. Là, les yeux fixés sur l'eau, il semblait y suivre des fantaisies de sa création ; c'étaient tous

les doux fantômes dont l'amour avait peuplé son souvenir et qui glissaient sous l'eau, légers et insaisissables comme des ondines.

Enfin, le château fut bâti, et, de ce jour, Charlemagne le préféra à tous ses beaux palais d'Ingelheim, de Worms et de Francfort ; aussi résolut-il d'y fixer son séjour habituel et de faire d'Aix sa capitale. Dès lors, il accumula tous les bienfaits sur cette ville qu'il ne quitta plus et où il mourut chrétiennement, l'an 814, après avoir fait ouvrir la fenêtre afin de voir une fois encore le lac où était enseveli le magique anneau. C'était à la troisième heure du jour, dans la soixante-douzième année de son âge et dans la quarante-septième année de son règne.

Comme il l'avait désiré, le bon empereur fut enterré dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. On le descendit dans un caveau préparé d'avance pour être son dernier et éternel palais, revêtu du cilice qu'il portait habituellement et, par-dessus le cilice, de ses habits impériaux. On lui ceignit aux flancs Joyeuse, cette bonne épée avec laquelle il avait tant pourfendu d'infidèles ; on l'assit sur un trône de marbre ; on lui mit sa couronne sur la tête et son livre d'Évangiles sur les genoux ; on appuya ses deux pieds sur le bouclier d'or que lui avait donné son frère Léon III ; on lui suspendit au cou une chaîne précieuse à laquelle pendait l'émeraude conquise par son neveu Roland ; on lui posa sur les épaules son manteau royal ; on agrafa à sa ceinture la grande bourse de pèlerin qu'il avait l'habitude de porter dans ses voyages de Rome ; puis enfin, lorsqu'on eut parfumé le sépulcre, qu'on l'eut tapissé de drapeaux, qu'on l'eut pavé de pièces d'or, on ferma la porte de bronze, que l'on scella dans le mur, et sur le tombeau on éleva un arc triomphal où l'on grava cette épitaphe :

« Sous cette pierre gît le corps de Charles, grand et orthodoxe empereur, qui agrandit noblement le royaume des Francs, régna glorieusement quarante-sept années et mourut septuagénaire le 5 des calendes de février, la huit cent quatorzième année de l'incarnation du Seigneur à la septième indiction. – Dieu ait son âme ! »

Le sire de Giac

I

Si le lecteur, qui nous a si souvent et si complaisamment suivi dans nos excursions historiques à travers la vieille France, veut bien, cette fois encore, faire avec nous un pas rétrograde, nous le transporterons à quelques lieues de la jolie petite ville d'Avranches, entre Hans et Saint-Hilaire, au pied d'un château fort dont les murailles, cachées à cette heure sous l'herbe, ceignaient bravement, à l'époque où commence cette chronique, le bourg de Saint-James-de-Beuvron.

Sur l'emplacement occupé par les vertes et grasses prairies qui s'étendent jusqu'à Pontorson s'élevaient alors les logis de l'armée de Bretagne, qui, depuis le commencement du carême de 1425, était venue mettre le siège devant le château de Saint-James. En jetant les yeux sur le fossé qui ceint le camp et sur la palissade qui le protège, en suivant les contours anguleux que forment dans leur circuit ce fossé et cette palissade, on reconnaîtra tout d'abord que c'est un capitaine savant dans l'art de mener une bataille qui a tracé le plan de ces fortifications, établies à la fois pour l'attaque et pour la défense. C'est que, dans les guerres bizarres du moyen âge, où tout se faisait non point d'après un plan de campagne unitaire, mais selon le caprice de chefs aventureux qui avaient une volonté individuelle dès qu'ils trouvaient vingt-cinq hommes pour les aider dans l'accomplissement de cette volonté, il ne fallait qu'une garnison inopinément délivrée qui se mettait en campagne et marchait instinctivement au secours d'une garnison captive pour que les assiégeants d'aujourd'hui fussent les assiégés de demain ; or c'est ce qui pouvait arriver d'un jour à l'autre à l'armée de Bretagne, s'il plaisait

aux Anglais d'Avranches de venir en aide à leurs frères de Saint-James-de-Beuvron.

Mais, à cette heure, et grâce aux précautions si habilement prises, tout était calme dans le camp ; le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit des hommes de garde, qui, de quart d'heure en quart d'heure, faisaient entendre le cri de veille ; tous les feux étaient éteints dans les baraques des soldats et dans les logis des capitaines ; une seule tente, plus élevée que les autres et au-dessus de laquelle flottait, à chaque bouffée du vent qui venait de la mer, la bannière de France et de Bretagne, était éclairée encore : c'est que dans cette tente veillait, plein de soucis, le chef de toute cette armée qui dormait tranquille, se reposant sur lui comme le troupeau sur le berger.

Aussi s'était-il jeté tout cuirassé sur les peaux de loup qui lui servaient de lit ; son casque seul, posé près de la couche militaire, manquait à son armure, ce qui permettait de reconnaître que celui sur lequel pesait une si grande responsabilité que celle de la vie de ses frères était un beau jeune homme de trente-deux à trente-trois ans à peine, aux longs cheveux châtons tombant carrément sur ses épaules, au teint clair, aux yeux bleus, et dont la physionomie aurait eu une expression de douceur parfaite si un léger froncement de sourcil, qui lui était habituel, n'avait dénoncé cette volonté puissante et continue qui, chez les Bretons, dégénère parfois en entêtement. Une lampe de cuivre, la seule qui, comme nous l'avons dit, veillât encore par le camp, éclairait un manuscrit qu'il lisait, la tête appuyée sur la main gauche, et dans lequel il faisait, de la main droite, des corrections en écriture trois fois plus grosse que celle du texte. Ce manuscrit avait pour titre : *Histoire d'Artus, comte de Richemont et connétable de France, contenant ses mémoires faits depuis 1413 jusqu'à la fin de 1424.*

— Ah ! mon pauvre Guillaume, murmura le jeune homme lorsqu'il fut arrivé au dernier feuillet, j'ai bien peur que tu n'aies écrit à cette heure les plus riches pages de mon histoire, et que

cette année 1425, qui commence si mal, ne tourne au pire.

— Voilà de tristes pensées, monseigneur ! répondit un homme vêtu d'un habit de paysan qui était entré dans la tente d'Artus et s'était approché de son lit sans que celui-ci l'aperçût. Et malheureusement, continua le nouveau venu en soupirant, les nouvelles que j'apporte ne sont point de nature à les rendre plus joyeuses.

— Ah ! c'est toi, Le Gruel ? répondit Artus avec un demi-sourire qui prouvait que, quoique les nouvelles promises fussent tristes, le messenger n'en était pas moins le bienvenu. Sur mon âme, mon pauvre Guillaume, je te croyais pendu, et je comptais envoyer demain une compagnie avec ordre de visiter, les uns après les autres, tous les arbres des environs afin de te donner, si besoin était, une sépulture chrétienne.

— Et cela aurait bien pu arriver, monseigneur, si je n'avais pas pris la précaution de substituer cet habit de manant à votre noble livrée. Les Anglais battent nuit et jour la campagne sous les ordres du comte de Suffolk et du sir de Scales, et, quoique je ne rapporte pas grand argent, ils auraient cependant pu faire une plus mauvaise prise.

À ces mots, Guillaume Le Gruel vida son escarcelle dans le casque du comte.

— Et jusqu'où as-tu été ?

— Jusqu'à Rennes, pardieu !

— Tu n'y as point appris des nouvelles du roi ?

— Si fait ; il est à Issoudun avec M. de Giac et la cour.

— Mais les cent mille écus promis ?

— Je n'en ai point entendu parler.

— De sorte que cet argent que tu rapportes... ? reprit Artus en tournant négligemment les yeux sur son casque plein d'or.

— Se compose du prix des bijoux que vous m'aviez chargé de vendre et de deux cents écus d'or dont moitié m'a été donnée par votre frère, monseigneur Gilles, et l'autre par mesdames d'Alençon et de Lomagne.

— Mes bonnes sœurs ! murmura Artus.

— Quant au duc Jean, il était en voyage du côté de Merlaix ou de Quimper ; mais eût-il été à Rennes, vous savez qu'il est plus bourguignon que dauphinois.

— De sorte que notre fortune se monte... ?

— À quatre cent quatre-vingts écus d'or.

— Allons ! il y aura du moins de quoi payer les marchands qui nous approvisionnent de vivres ; quant aux soldats, ils se résigneront à attendre le bon plaisir de notre roi.

— Dieu le veuille ! répondit Guillaume avec l'accent d'un homme qui fait à tout hasard une prière, mais sans grand espoir qu'elle sera exaucée.

— Qu'est-ce à dire ? murmura Artus en serrant les dents et en fronçant le sourcil. Et qui peut te faire douter de la patience de l'armée quand son chef lui donne l'exemple ?

— Quelques mots que j'ai entendus en rentrant dans les logis et qu'ont échangés entre eux les soldats de garde à qui j'ai été forcé de me faire connaître.

— Et ces mots... ?

— Promettaient une révolte pour demain si, au point du jour, les troupes ne touchaient pas la solde qu'elles attendent depuis cinq mois.

— Une révolte ? s'écria Artus en bondissant de son lit. Une révolte ? Tu as mal entendu, Guillaume.

— Non, monseigneur, je suis sûr de ce que je dis ; ainsi, prenez toute précaution, je vous prie.

— Une révolte ! continua Artus en souriant dédaigneusement et en se promenant à grands pas ; une révolte ! ce serait une chose curieuse à voir. Quant à la précaution que je prendrai, ce sera de ne point sortir sans mon épée.

— Mais, monseigneur, ne vaudrait-il pas mieux faire attendre les marchands et donner un à-compte aux troupes ?

— Les marchands ont livré leurs marchandises sur ma parole, et je ferai honneur à ma parole ; quant aux soldats, je leur dois le

pain, l'eau et le fer, et tant qu'ils auront à manger, à boire et à se battre, ils n'ont rien à dire.

— Cependant, monseigneur...

— Prends cet or, va régler les comptes des marchands, et, s'il en reste quelque chose, fais-en don de ma part aux familles les plus pauvres, en leur recommandant de prier pour la gloire du roi Charles VII et le salut de la France.

Guillaume regarda son maître et sortit. Il avait reconnu, à l'expression de son visage, que ce n'était point la peine de répliquer. Quant à Artus, il se rejeta sur son lit, et, soit fatigué d'une veille aussi prolongée, soit confiance en lui-même, soit force de volonté, un quart d'heure après, il dormait profondément.

Au point du jour, ce sommeil fut interrompu par une grande rumeur qui se faisait dans le camp. Artus se réveilla en sursaut, sauta à bas de son lit et allait s'élancer hors de sa tente, lorsque Le Gruel entra.

— Qu'est-ce que ce bruit, Guillaume, et que se passe-t-il donc au dehors ?

— Ce que j'avais prévu, monseigneur.

— Une révolte ? s'écria Artus en saisissant une masse d'armes accrochée au chevet de son lit.

— Non, pas encore.

— Mais enfin, qu'est-ce donc ?

— La garde des portes n'a pas voulu laisser sortir les marchands de bestiaux.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'elle a été prévenue par le soldat qui était en sentinelle devant votre tente que tout l'argent que j'avais rapporté avait été employé au paiement des vivres, et que rien n'était resté pour la solde de l'armée.

— De sorte que... ? continua Artus impatientement.

— De sorte que les troupes veulent reprendre cet or aux marchands, qui, le regardant comme un salaire légitime, ne veulent pas le rendre.

— Ils ont raison, par Notre-Dame ! et je vais leur courir en aide comme à de braves gens.

— Ne prenez-vous point votre casque, monseigneur ?

— Non, non ; il faut que ces drôles me reconnaissent du plus loin qu'ils me verront afin que, si l'un d'eux hésite à obéir, il n'ait pas d'excuse. Mon cheval, Jehah ! mon cheval !

L'écuyer auquel étaient adressées ces paroles et qui devait, à toute heure du jour et de la nuit, tenir une monture de guerre prête à tout hasard et à tout besoin, remit la bride aux mains du connétable et voulut, comme d'habitude, lui présenter le genou ; mais Artus, malgré le poids de son armure, s'élança en selle comme s'il n'eût été vêtu que d'un habit de chasse, et, ayant écouté de quel côté venaient les cris, il lança son cheval au galop dans cette direction.

Comme Guillaume l'avait dit, les gardes de la porte, prévenus que les marchands avaient été payés, s'étaient opposés à leur sortie s'ils ne remettaient la moitié de l'argent reçu. On devine qu'une pareille proposition avait été repoussée à l'unanimité ; mais les soldats, qui avaient prévu cette résistance, s'étaient promptement décidés à prendre de force ce qu'on ne voulait pas leur donner de bonne volonté.

Alors les marchands, qui comprenaient qu'une fois abandonnée aux mains des gens de guerre, la répartition de leur argent ne se ferait pas avec une grande exactitude, s'étaient réunis sous prétexte de délibérer, mais au fait pour se préparer à la défense. En conséquence, ils avaient placé les femmes et les enfants au centre, s'étaient fait un rempart de leurs charrettes, et, armés de bâtons, ils se préparaient à disputer ce que tout digne commerçant a appris dès sa jeunesse à mettre au-dessus de sa propre vie, son argent. Les soldats, de leur côté, pour qui une semblable guerre n'était qu'un jeu, s'y préparaient avec cette joie féroce qu'éprouvent l'homme et le tigre lorsqu'ils savent que leur victime, trop faible pour leur résister, se dispose cependant à combattre et donnera, par ce semblant de résistance, une apparence de raison

à leur cruauté. Ils étaient, en conséquence, accourus de tous les coins du camp, ignorant pour la plupart ce dont il s'agissait, mais disposés, par esprit de corps, à prendre, sans plus ample information, le parti des gens de guerre contre les manants et criant : *À mort ! à mort !* sans savoir encore ce qu'avaient fait ceux qu'ils condamnaient d'avance à mourir.

Tout à coup, au milieu de ce bruit et de ce désordre, un cri se fit entendre :

— Le connétable ! le connétable !

Au même instant, cette foule, si pressée qu'on n'aurait pas cru qu'un trait d'arbalète eût pu s'y faire jour, se sépara pour faire une route large et libre à son chef, qui, la traversant au galop, ne s'arrêta que lorsque son cheval alla donner de la tête contre les barricades qu'avaient établies les marchands et au milieu desquelles ils attendaient, plus morts que vifs, ce que Dieu allait décider de leurs personnes et de leur argent. Mais, à la vue du connétable, ils reprirent courage, dérangèrent une charrette pour ouvrir un passage au renfort qui leur arrivait, et, se jetant aux pieds du cheval d'Artus, ils se mirent à crier, les uns « Grâce ! » les autres « Justice ! »

— Pourquoi n'êtes-vous pas partis au point du jour comme je vous l'avais ordonné ? dit Artus d'une voix qui couvrit toutes les autres et fut entendue des derniers rangs de l'armée.

— Parce que la garde a refusé de nous ouvrir la porte du camp, répondit d'une voix plus basse celui qui paraissait le chef de la troupe.

Artus fit signe qu'on lui ouvrît un nouveau passage, et, s'avancant vers la porte du camp :

— Pourquoi, dit-il aux sentinelles avec le même accent, n'avez-vous point laissé sortir ces hommes ?

— Parce qu'ils n'avaient pas le mot de passe, monseigneur, répondit un des soldats.

— C'est juste ! dit Artus.

Et il rentra dans les barricades, se pencha à l'oreille de celui

qui lui avait parlé :

— *Bretagne et Bourgogne*, lui dit-il. Maintenant, allez !

Le marchand alla vers sa charrette, prit son cheval par la bride et s'avança vers la barrière, suivi de tous ses camarades :

— *Bretagne et Bourgogne*, répéta-t-il aux soldats.

— Passez ! répondirent les gardes.

Et tout le convoi défila sans obstacle.

Lorsque la dernière charrette eut franchi les portes, Artus, qui avait suivi des yeux le convoi, se retourna et aperçut à quelques pas de lui plusieurs chevaliers de Bretagne qui étaient accourus pour le seconder si besoin était.

— Messieurs, leur dit Artus, qui paraissait avoir complètement oublié la cause qui les avait amenés, je suis fort aise de vous voir réunis, car nous allons donner l'assant. Messire Alain de la Motte, invitez vos archers à visiter leurs arcs et à mettre leurs troussees au complet. Messire de Molac, ordonnez à ceux de Ploërmel et du Roc-Saint-André de préparer les fascines et les échelles. Monsieur de Cœtivi, prenez deux cents cavaliers, et faites une reconnaissance du côté d'Avranches et de Ponterson afin que les Anglais ne viennent pas nous distraire. Quant à vous, Guillaume Éder, nous monterons à l'assaut en même temps, chacun de notre côté. Et maintenant, que chacun rejoigne sa bannière, et que, dès que tout sera prêt, les trompettes sonnent.

À ces mots, chaque capitaine rejoignit son quartier, suivi des hommes qui marchaient sous sa bannière, de sorte que cet emplacement, sur lequel s'agitaient, un quart d'heure auparavant, trois ou quatre mille personnes, se trouva à peu près désert, car il ne restait que les soldats de garde et le connétable, qui, voyant chacun se rendre à son poste, s'achemina vers sa tente pour faire, lui aussi, ses préparatifs de combat.

II

Une heure après, l'armée de Bretagne sortait de ses logis et s'avancait en bon ordre pour livrer assaut au château de Saint-James-de-Beuvron.

Les ordres donnés par le connétable avaient été ponctuellement exécutés. M. de Cœtivi, avec vingt-cinq lances, s'était avancé du côté de Pontorson. Messire Alain de la Motte avait divisé ses archers en deux troupes et, gardant le commandement de l'une, avait confié celui de l'autre à Guillaume, son fils. Monseigneur de Molac avait rassemblé ses écheliers, et Guillaume Éder, selon les ordres du connétable, se préparait à gravir la muraille du côté de l'occident, tandis qu'Artus, prenant avec lui la moitié de l'armée, tournait le château et s'apprêtait à donner l'assaut du côté du midi. Les Anglais, à leur tour, suivaient les mouvements des troupes assiégeantes avec une attention qui prouvait toute l'inquiétude que leur donnaient ces différentes manœuvres et garnissaient, vers les deux points menacés, les remparts de leurs meilleures troupes. Aussi, à peine l'armée du connétable fut-elle à portée de trait, que les assiégés poussèrent de grands cris ; un sifflement aigu leur succéda, et trois ou quatre hommes tombèrent percés d'outre en outre par les longues flèches des archers anglais.

Artus ordonna à ses hommes de serrer le front de la bataille en se couvrant de leurs boucliers et continua de s'avancer vers les murailles. À peine avait-il fait trente pas, que de nouveaux messages de mort pénétrèrent dans ses rangs. Quelques blasphèmes se firent entendre ; cependant la troupe ne continua pas moins sa marche, laissant derrière elle ses morts et ses blessés se débattre sur un chemin de sang. Enfin, arrivé à une demi-portée de trait des remparts, Artus donna l'ordre de faire halte et échelonna ses hommes sur une triple ligne ; alors les archers bretons plantèrent devant eux leurs boucliers à pointe, et, s'agenouillant derrière, ils

s'apprêtèrent à renvoyer aux Anglais flèche pour flèche, mort pour mort.

Lorsque Artus vit le combat ainsi engagé, il donna l'ordre aux porteurs de fascines de s'avancer vers les fossés en se faisant un bouclier de leur fardeau, et aux écheliers de les suivre ; puis lui-même, prenant un arc aux mains d'un archer breton qui venait de tomber, il protégea leur entreprise. Plusieurs chevaliers vinrent alors se ranger près de lui, comme, de nos jours, quelques officiers impatients se mêlent aux tirailleurs pour peloter en attendant partie ; ce jeu, du reste, était d'autant moins dangereux que leur armure les mettait à l'abri des traits, qui venaient s'é mousser sur leurs cuirasses flamandes que la lance elle-même avait peine à percer.

Cependant, parmi ces volées de flèches qui cliquetaient contre son armure comme la grêle sur un toit, Artus en sentit une le frapper plus violemment que les autres, et une légère douleur à l'épaule lui prouva que, si éprouvée que fût sa cuirasse, la pointe de l'arme ennemie avait pénétré jusqu'à la chair. Il l'arracha aussitôt, et, l'examinant avec soin, il reconnut dans l'empennure le chiffre de Mathieu de Duncaster, fameux ouvrier anglais qui s'était rendu célèbre par le choix du bois qu'il employait dans la fabrication de ses arcs et la qualité du fer dont il garnissait ses flèches. À peine avait-il fait cet examen, qu'il se sentit de nouveau frappé à la cuisse. La flèche, cette fois encore, avait entamé la cuirasse, mais n'avait pu la traverser.

— Seriez-vous blessé, monseigneur ? s'écria avec inquiétude Guillaume de la Motte, qui était à ses côtés.

— Non point, grâce à ma bonne armure de Gand, reprit Artus. Mais il est urgent que je reconnaisse le drôle qui nous envoie de pareils cadeaux et que j'en fasse promptement justice, car chacune de ses flèches tirées sur les gens des communes serait la mort d'un homme ; et vous-même, Guillaume, s'il vous apercevait au milieu de nous, armé à la légère comme vous l'êtes, votre jaquette de maille ne vous protégerait guère plus qu'un filet

de pêcheur, et vous seriez bientôt criblé de flèches comme une pelote d'épingles.

— Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi ! murmura Guillaume de la Motte en tombant sur un genou.

— Qu'y a-t-il, Guillaume, mon pauvre enfant ? dit Artus.

— Il y a que je suis fortement frappé, monseigneur ; mais voyez-vous ce damné Gallois qui se penche sur le rempart pour me montrer à ses camarades, c'est celui-là qui m'a tué.

Artus jeta les yeux sur l'archer, puis les reporta vers le blessé et vit qu'en effet une de ces longues flèches anglaises qui avaient près de trois pieds de long lui entraît au-dessous du sein droit et lui sortait entre les deux épaules. Artus comprit du premier coup d'œil que le pauvre Guillaume ne se trompait pas et que sa blessure était mortelle.

— Eh bien, que désires-tu, Guillaume ? lui répondit Artus. Et si l'accomplissement de ton désir est au pouvoir de l'homme, ta dernière volonté sera faite.

Guillaume ne pouvait plus parler, des flots de sang sortaient de sa bouche ; mais il montrait de la main l'archer qui l'avait blessé et qui s'applaudissait de sa victoire.

— Oui, oui, je te comprends, murmura Artus en ajustant sa meilleure flèche sur son arc ; et quoique ton dernier désir ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien, il n'en sera pas moins accompli. Meurs en paix, Guillaume !

La flèche d'Artus parcourut l'espace en sifflant, et, allant frapper le but où l'œil de son maître l'avait dirigée, elle traversa les deux tempes de l'archer, malgré le casque de cuir qui lui protégeait la tête. L'Anglais étendit les bras, laissa échapper son arc et, se renversant en arrière, tomba entre les bras de ses camarades. Artus se retourna vers Guillaume. Un rayon de sanglante joie passait comme un éclair dans les yeux du mourant, qui poussa presque aussitôt un gémissement, se tordit et expira.

— Aux murailles ! aux murailles ! s'écria Artus, profitant du désir de vengeance dont ce spectacle venait d'animer les cheva-

liers ; aux murailles ! Les fossés sont comblés, et les échelles sont prêtes.

Et, donnant l'exemple, il s'élança aussitôt vers les remparts, suivi de ses capitaines et de ses hommes d'armes. Les archers restèrent en arrière pour protéger l'assaut en écartant les Anglais de la muraille.

En un instant, cinquante échelles furent dressées, et, animé par l'exemple du connétable, chacun s'élança pour combattre main à main.

Déjà les assiégeants étaient arrivés à la moitié de la hauteur des remparts, lorsque le cri « Les Anglais ! les Anglais ! » se fit entendre derrière eux. Aussitôt, les archers chargés de protéger l'attaque, se croyant surpris, arrachèrent leurs boucliers du sol et, les jetant sur leurs épaules, se prirent à fuir en répétant eux-mêmes le cri qui les avait alarmés. Alors les assiégés, voyant qu'ils n'avaient plus à combattre que les chevaliers et les hommes d'armes, commencèrent à faire pleuvoir sur leurs têtes, du haut des remparts, des pierres, des charpentes, des poutres, et enfin tous ces projectiles que la tactique des sièges a l'habitude d'amasser sur les murailles lorsqu'un assaut se prépare ; en même temps, un corps de cavalerie se fit ouvrir la porte la plus voisine et, se déployant dans la plaine, vint charger par derrière cette armée qui, d'assillante qu'elle était tout à l'heure, avait grand-peine maintenant à garder la défensive.

Artus s'était jeté un des premiers au bas de l'échelle pour faire face à cette nouvelle attaque, et chacun, le reconnaissant à son cri de guerre et aux coups qu'il portait, s'était rallié autour de lui. Le combat s'était donc bientôt rétabli avec un nouvel acharnement au bas des murailles ; mais les chevaliers bretons, à pied et couverts de leurs lourdes armures, écrasés comme ils l'étaient par les pierres lancées du haut des remparts, percés sur les flancs par les flèches des archers et attaqués de face par la cavalerie, ne pouvaient espérer ressaisir l'avantage qu'ils avaient perdu ; c'était donc plutôt pour mourir que pour vaincre qu'ils conti-

nuaient de se défendre, et parce que, voyant le connétable engagé de sa personne, ils avaient honte de l'abandonner. Mais il était évident que sa chute aurait mis à l'instant même fin au combat ; aussi tous les efforts des Anglais se dirigeaient-ils contre lui, d'autant plus aisément que lui-même les rappelait sur sa tête en jetant son cri de guerre aussitôt qu'ils semblaient s'égarer d'un autre côté.

Tout à coup, le cri de *Bretagne et Richemont*, poussé par des voix amies, retentit de l'autre côté de cette masse qui pressait les assiégeants contre la muraille ; les cris « Les Bretons ! les Bretons ! » se firent entendre. À leur tour, les soldats des remparts les répétèrent avec inquiétude ; un désordre visible se mit dans les rangs des Anglais ; hommes et chevaux s'écartaient ou étaient renversés devant une puissance invisible encore, mais qui se rapprochait de plus en plus. Enfin, comme des mineurs qui se rencontrent, le faible rempart qui séparait Artus du secours qui lui arrivait fut renversé, et monseigneur de Coëtivi, sanglant et mutilé, vint tomber expirant aux pieds du connétable.

C'était cette troupe, destinée à battre la campagne, qui avait donné l'alarme aux archers bretons et qui, voyant que, dans la terreur panique qui les avait saisis, ils avaient abandonné leur général, s'étaient précipitée à son secours et venait effectivement de le sauver.

Artus s'élança sur le premier cheval qu'on lui présenta, renfonça dans son fourreau le tronçon de son épée de connétable, et, s'emparant d'une hache d'armes qu'il trouva par hasard à l'arçon de la selle, il poursuivit la cavalerie anglaise jusqu'à la porte de la ville, qui se referma derrière elle. Alors il revint à l'endroit où l'assaut avait donné, mais les échelles avaient été brisées par les assiégés ; des torches résineuses jetées sur les fascines les avaient enflammées ; ses troupes elles-mêmes, harassées de fatigue, indiquaient, par leur contenance, que l'obéissance seule les entraînait sur les pas de leur connétable. Artus comprit que la journée était perdue et, tout en pleurant de rage,

donna le signal de la retraite, que ne songèrent point à troubler les Anglais.

En arrivant au camp, il apprit que l'attaque commandée par Guillaume Éder n'avait pas été plus heureuse que la sienne ; dès le commencement de l'assaut, Guillaume avait été écrasé par un quartier de rocher que les Anglais avaient fait rouler sur les échelles. Monseigneur de Molac avait été tué d'un coup de flèche. Messire Alain de la Motte, acculé contre un étang, s'y était précipité avec son cheval et n'était plus reparu. Enfin, cette escarmouche avait été aussi fatale à la chevalerie bretonne qu'aurait pu l'être une grande bataille perdue.

Artus donna les mots de garde et, se retirant dans sa tente, défendit que personne vînt l'y troubler.

Il resta ainsi sans prendre aucune nourriture jusqu'à dix heures du soir. Enfin, mourant de besoin, il appela la sentinelle qui devait veiller devant sa tente. La sentinelle ne répondit point.

Ne comprenant rien à ce silence, il s'avança jusqu'à la porte : la porte n'était point gardée. Alors il appela son secrétaire, ses écuyers, ses pages, et les interrogea. Mais il n'en put rien apprendre, si ce n'est que quelque chose d'étrange s'était préparé toute la soirée dans le camp. Ils avaient vu des figures sinistres, ils avaient questionné sans obtenir de réponse. Enfin, ils étaient rentrés à l'heure du couvre-feu, et, depuis lors, s'étant tenus cois et couverts, ils n'en savaient pas plus que lui.

En ce moment, une lueur sanglante commença de paraître vers l'extrémité orientale du camp : les étoiles rougirent ; le ciel se teignit de pourpre ; le feu venait de prendre au logis des archers, et cependant aucun signe d'alarme n'en avait donné connaissance.

Artus regardait avec stupéfaction cet incendie silencieux qui s'approchait rapidement sans qu'aucun effort s'opposât à sa violence. À tout moment, il s'attendait à entendre jeter des clameurs de détresse, à voir ses soldats apparaître au milieu des flammes. Mais tout, au contraire, restait muet et mort, comme si, depuis un

siècle, ces logis avaient cessé d'être la demeure des hommes. Enfin, ne pouvant plus résister à son impatience, il poussa lui-même un grand cri d'alarme.

Un cheval à demi brûlé qui s'élança d'une baraque croulante et qui passa rapidement près de lui en hennissant de douleur fut la seule créature vivante qui lui répondit.

Alors la vérité lui apparut hideuse comme un fantôme. Ses genoux tremblèrent sous lui, et la sueur de la honte coula sur son visage.

L'armée tout entière s'était retirée en mettant le feu à ses logis et avait abandonné son connétable.

III

Cette défection inattendue et qui avait pour cause le défaut de solde des gens de guerre conduisait les affaires du roi Charles VII plus bas qu'elles n'avaient jamais été. C'était à grand'peine que le comte de Richemont avait levé, dans le duché de son frère, les vingt mille hommes avec lesquels il était venu mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron ; il les avait soutenus de ses propres ressources tant qu'il avait pu et comptant toujours sur une somme de cent mille écus que lui avait positivement promise le roi et qui avait même été levée par une taille extraordinaire qu'avaient votée les trois états assemblés à Meun-sur-Yèvre ; mais enfin, ces cent mille écus avaient manqué, on ne savait par quelle cause, et ce nouvel effort d'un des plus grands vassaux de la couronne s'était encore épuisé dans sa lutte contre l'apathie royale.

Les Anglais occupaient la Normandie, la Champagne, l'Île-de-France et la Guyenne ; ils avaient la Bourgogne pour alliée ; ils possédaient tous les ports de France et recevaient éternellement des secours d'hommes et d'argent de la mère patrie, qui, éloignée du théâtre de la guerre, s'était maintenue riche et populeuse. On ne comprendrait donc pas comment le dauphin conservait, même en France, les dernières provinces qui lui servaient non pas de royaume, mais de refuge, si l'on ne songeait que les guerres de cette époque n'avaient point encore pris l'aspect unitaire et régulier qu'elles ont de nos jours.

Au contraire, chaque capitaine marchait à sa fantaisie et selon la direction qui lui plaisait ; son armée s'augmentait ou diminuait avec ses moyens de la payer. La solde manquait-elle, les soldats se dispersaient et allaient chercher un autre capitaine, que le besoin ou la cupidité leur faisait choisir parfois dans le camp ennemi ; les campagnes étaient dévastées ; les villes, prises et

reprises, changeaient souvent de maître trois ou quatre fois dans la même année ; partout ce n'était qu'une guerre de partisans qui n'avait d'autre résultat que la désolation des provinces, aussi maltraitées par leurs défenseurs que par leurs conquérants. Au milieu de tout cela, les Anglais faisaient, comme nous l'avons dit, des progrès ; mais ces progrès étaient lents parce que leurs capitaines songeaient beaucoup plus à leur fortune ou à leur honneur particulier qu'à la fortune ou à l'honneur de la cause qu'ils avaient embrassée.

Charles VII s'était, pendant les quatre ans qui se sont écoulés entre la mort de son père et le moment où nous reprenons cette histoire, fait homme par l'âge, mais non par le caractère. Il avait les qualités qui font aimer un souverain de son peuple, mais sans celles qui font respecter un roi de ses voisins. Toujours au-dessous des grandes circonstances au milieu desquelles il était jeté, il n'avait point encore essayé de lutter de sa personne, et il avait éternellement appelé à son secours de nouveaux alliés, les choisissant parfois même plutôt selon la nécessité que selon la prudence.

C'est ainsi que l'épée de connétable, qui se trouvait, depuis le 7 mars 1424, au côté de Richemont et qui portait sur son fourreau les fleurs de lis de France, s'était égarée un moment entre les mains d'un Écossais. C'est ainsi que le comte de Douglas avait été nommé *lieutenant général, sur le fait de guerre, dans tout le royaume de France*. C'est encore ainsi que Stuart, qui avait été battu et fait prisonnier à Cravant, fut échangé contre un frère du comte de Suffolk et avait reçu en récompense de ses bons services le comté de Dreux, tandis qu'en même temps son beau-frère entra en possession du duché de Touraine. La confiance de Charles dans ses alliés d'outre-mer avait même été si grande qu'il en avait formé une compagnie d'élite à laquelle il avait confié la garde de sa personne et que de cette formation est venu le titre de *compagnie écossaise*, que portait encore, en 1829, la première section des gardes du corps des rois de France.

On comprendra dans quelle situation toujours plus précaire les changements de politique, si souvent renouvelés, plongeaient la fortune de la France. Chaque nouveau protecteur arrivait avec des prétentions, des amitiés et des haines qu'il fallait que le roi satisfît et partageât. Ainsi Richemont, loin de recevoir l'épée de connétable comme une faveur, avait dicté lui-même les conditions moyennant lesquelles il consentirait à l'accepter. Ces conditions étaient : le renvoi des ministres qui avaient pris part à l'entreprise de Champtoceaux et l'exil de tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat du duc Jean ; c'est que le nouveau connétable, arrivant au pouvoir avec des vues plus grandes et des relations plus étendues que ceux qui l'avaient précédé, avait rêvé tout d'abord la réconciliation des ducs de Bretagne et de Bourgogne avec le roi de France ; déjà même il avait réalisé une partie de ce rêve en détachant le duc Jean, son frère, de l'alliance des Anglais, et, encouragé par cette réussite, il avait incontinent ouvert des pourparlers avec Philippe le Bon, donnant pour preuve de repentir de la part du roi le renvoi de Tanneguy-Duchâtel, nommé sénéchal à Beaucaire, et l'exil du président Louvet, qui s'était retiré à Avignon. Quant au vicomte de Narbonne, il avait été tué à Verneuil, et les Anglais, en vertu de leur promesse au duc de Bourgogne, avaient fait écarteler et suspendre à un gibet le cadavre retrouvé sur le champ de bataille. Il n'était donc resté près du roi, et comme président de ses conseils, que le sire de Giac, dont les crimes passés étaient restés ignorés et qu'on croyait toujours le fidèle de la maison de Bourgogne.

Cependant une puissance inconnue et malfaisante neutralisait les uns après les autres les efforts que tentait Artus : le roi, plein de force et de bonne volonté tant qu'il était soutenu par la présence du connétable, retombait, dès qu'il l'avait quitté, dans son apathie habituelle. Retiré à Issoudun, ayant pour titre celui de *roi de Bourges* que lui donnaient en riant les Anglais, il passait les journées à la chasse à courre ou au vol, les soirées au jeu de cartes et de dés, et ses nuits entre son amour expirant pour Marie

d'Anjou et son amour naissant pour Agnès Sorel.

À la fin d'un de ces journées futiles qui faisaient dire à La Hire que *jamais il ne s'étoit trouvé roy qui perdist si joyeusement son royaume*, Charles, qui mérita depuis le nom de *Victorieux*, mais que l'on ne pouvait raisonnablement appeler à cette époque que *l'Insouciant*, jouait aux dés avec le sire de Giac, son favori, dans l'une des salles du château d'Issoudun ; encore ce jeu, tout à la mode qu'il était alors, paraissait-il avoir été adopté par le roi plutôt comme une distraction contre l'ennui que comme un plaisir réel : aussi, de temps en temps, une de ses mains, pendant le long de son fauteuil, allait-elle chercher la tête d'un magnifique lévrier blanc couché à ses pieds et qui répondait à cet appel en cambrant son long cou de serpent et en entr'ouvrant à demi ses yeux expressifs comme des yeux humains. Enfin, le roi laissa tomber le cornet d'ivoire qu'il tenait, fit tourner son fauteuil sur lui-même, et, se penchant vers son chien favori, il fit entendre un faible sifflement auquel l'animal était habitué ; car aussitôt, se levant sur ses pattes de derrière, il posa celles de devant sur la cuisse du roi.

— Bien, Fido, bien ! dit Charles ; vous êtes une belle bête, bien dévoue, comme votre nom le dit, et je sais plus gré au duc de Milan de ce cadeau que de ses trois mille Lombards qui ont commencé par piller mes provinces et qui ont fini par me faire perdre la bataille de Verneuil : aussi vous aurez un beau collier d'or tant que j'aurai une couronne sur la tête.

— Entendez-vous cette promesse, Fido ? dit de Giac en se mêlant à la conversation. Elle veut dire que vous mourrez avec les armes de France au cou.

Fido fit entendre un léger grognement.

— Ce n'est pas sûr, de Giac, reprit mélancoliquement Charles en continuant de caresser son lévrier ; car cette couronne est cruellement convoitée, et déjà les plus beaux fleurons y manquent. Il faut que nos fautes aient grandement courroucé contre nous monseigneur saint Denis, qui est le patron de la France, ou

Dieu, qui est le juge des rois, pour que tout aille de mal en pis dans le royaume !

En achevant ces paroles, le roi poussa un soupir auquel Fido répondit par un gémissement.

— Tenez, de Giac, continua le roi, depuis que j'ai été si souvent trahi par les hommes, il m'a plus d'une fois pris l'envie de choisir mon chien pour conseiller et de me fier à son instinct dans mes amitiés ou dans mes haines.

— À ce compte, je ne serais pas longtemps le chef des conseillers de Votre Altesse, dit de Giac ; car je ne suis pas dans les bonnes grâces de Fido.

— On a vu de pareils miracles, continua le roi, répondant à sa pensée plutôt qu'à l'observation de son favori ; et souvent Dieu a chargé des animaux de servir de guide aux hommes. L'autre jour, dans la forêt de Dun-le-Roi, n'étions-nous pas perdus, et toute la chasse n'était-elle pas à se demander quel chemin il fallait prendre, sans que personne osât indiquer une route ? Eh bien, j'eus l'idée de lâcher Fido et de le suivre. Un quart d'heure après, nous avons rejoint les chevaux et les pages qui nous attendaient à la lisière du bois.

— Votre Altesse confond l'instinct avec la pensée, le cœur de l'animal avec l'âme de l'homme.

— C'est vrai ; et cependant regardez ces yeux magnifiques, Pierre. Ne dirait-on pas vraiment qu'on y voit briller un rayon d'intelligence humaine ? Examinez ces oreilles qui se dressent pour écouter ce que je dis ; ne croirait-on pas qu'elles s'ouvrent ainsi pour entendre ? Elles entendent, d'ailleurs. Je n'ai qu'à chasser Fido pour qu'il parte ; qu'à le rappeler pour qu'il revienne ; qu'à faire un signe pour qu'il se couche. Mes courtisans ne savent pas faire autre chose, et cependant on leur donne le titre d'hommes. Il est vrai qu'il y a une chose qui les séparera toujours de cette belle race canine : c'est qu'ils ne savent pas retrouver leur maître quand il se perd et qu'ils le mordent quand il tombe.

Le silence qui succéda à cette boutade misanthropique se

serait indéfiniment prolongé peut-être, grâce aux réflexions différentes qu'elle avait fait naître dans l'esprit des deux interlocuteurs, si Fido, par un mouvement brusque et inquiet, n'eût annoncé qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la chambre voisine. Le roi suivait la direction des yeux de l'intelligent animal ; il vit qu'ils étaient fixés vers la porte des gardes.

— Tenez, Pierre, dit le roi, voici un étranger qui nous arrive ; voyons comment le recevra Fido : je réglerai ma conduite sur la sienne, et je le fais pour cette fois chef de mes conseils.

En ce moment, la tapisserie se souleva, et un page annonça :

— Monseigneur Artus, comte de Richemont, connétable de France.

Le roi tressaillit, de Giac devint pâle ; Fido courut à la porte.

Au même instant, le connétable parut ; le lévrier, qui le voyait pour la première fois, lui lécha la main.

— C'est vous, mon cousin ! dit le roi, d'une voix légèrement altérée. Mais c'est vraiment merveille de vous voir. Je vous croyais à cette heure occupé à guerroyer sur les côtes de Normandie pour le plus grand intérêt de la couronne et la plus grande gloire de la France.

— Ainsi faisais-je, sire, répondit Artus en caressant du bout des doigts le lévrier, dont, au premier coup d'œil, il avait apprécié la race et la beauté. Et ce n'est point ma faute si je suis ici à cette heure, au lieu de planter les trois fleurs de lis de France sur les murailles de Saint-James-de-Beuvron.

— Et qui vous ramène sans notre congé, mon cousin ?

— Plusieurs demandes que j'ai à vous adresser, sire.

— Parlez, dit le roi.

Artus se rapprocha de quelques pas. Charles lui offrit un siège de la main ; mais le connétable fit signe qu'il désirait rester debout.

— Sire, dit gravement Artus, je ne vous parlerai pas de la maison de Bretagne ; vous la connaissez, car elle est de noblesse égale à la maison de France. Je suis fils, vous le savez, du bon et

vaillant duc Jehan qui recouvra son pays de Bretagne à l'épée tandis que le roi votre père perdait le sien.

— Monsieur mon cousin ! interrompit Charles VII en fronçant le sourcil.

Fido se coucha aux pieds du connétable.

— Sire, continua Artus, laissez-moi dire ; lorsque j'aurai dit, vous me punirez si j'ai tort. Le noble duc mon père mourut, que nous étions encore bien jeunes ; le duc Philippe le Hardi, qui était comme vous fils de roi, sire, se chargea de notre tutelle et nous emmena dans le pays de Picardie ; mais bientôt, il mourut à son tour, et je passai aux mains de monseigneur le duc de Berry, autre fils du roi, lequel chargea un brave écuyer qui était du pays de Navarre et qui avait nom Peronit de faire mon éducation militaire, que le duc votre oncle surveilla lui-même avec le même soin que si j'eusse été son enfant. C'est pour cela que, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, en 1407, je fus du parti opposé au duc de Bourgogne ; c'était mon premier engagement, et ce fut de cette époque que je pris l'habitude de tenir les promesses que je faisais.

— Oui, je sais que vous êtes un loyal serviteur, mon cousin.

Artus s'inclina froidement et continua sans répondre à l'éloge du roi.

— De sorte qu'en 1413, lorsque monseigneur le duc de Bourgogne et le roi Charles VI, votre père, contrairement aux intérêts du royaume, mirent le siège devant Bourges, je courus en Bretagne chercher du secours, et cela à telles enseignes que je m'y pris de querelle avec Gilles, mon frère cadet, qui était bourguignon. Je n'en obtins pas moins du duc Jehan, mon frère aîné, seize cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient le vicomte de la Belière, messire Armel de Châteaugiron, messire Eustache de la Monnaye : assemblée si formidable et capitaines si vaillants qu'en passant nous prîmes Sillé-le-Guillaume, Beaumont et Laigle d'assaut.

— Je me rappelle ces exploits, quoique je fusse bien jeune,

mon cousin, interrompit une seconde fois le roi avec un mouvement marqué d'impatience.

Mais Artus ne parut aucunement le remarquer et continua :

— En 1415, à la première requête du roi Charles VI et quoique j'assiégeasse Parthenay, je levai le camp de devant la ville pour aller à la rencontre du roi Henri d'Angleterre, qui assiégeait Harfleur. Monseigneur de Guyenne me donna pour cette entreprise tous les gens de sa maison et ses écuyers. J'y joignis cinq cents chevaliers et écuyers, parmi lesquels étaient Bertrand de Montauban, le sire de Combourg et Édouard de Rohan, qui portait ma bannière. Je rejoignis sur les bords de la Somme messeigneurs d'Orléans, de Bourbon, d'Albret, d'Alençon, de Brabant, de Nevers et d'Eu. Le vendredi 14 octobre 1415, nos bataillons s'assemblèrent près d'Azincourt, dans une place trop étroite pour qu'y pussent combattre tant de vaillants hommes. Voilà pourquoi nous perdîmes la journée. J'y fus fait prisonnier de la propre main du roi Henri, dont je brisai la couronne royale d'un coup de hache après avoir abattu à ses pieds son frère Clarence. Je lui jurai d'être son captif, secouru ou non secouru, tant qu'il serait vivant. Je restai prisonnier cinq ans en Angleterre. Je revins sur parole en Normandie, où je devins amoureux de madame de Guyenne, que je demandai pour femme, mais qui me fit répondre qu'elle ne voulait pas épouser un prisonnier. Je pris patience et tins ma parole, quoique je l'aimasse fort, je vous jure, jusqu'au 31 août 1422, époque à laquelle le roi mourut au château de Vincennes, près Paris. Dès lors, je devins libre, car homme vivant n'avait plus rien à me demander. J'épousai madame de Guyenne et vins offrir mes services à Votre Altesse.

— Oui, mon cousin ; nous nous vîmes à Angers, et c'est alors que je vous offris l'épée de connétable, libre depuis la mort de Buchan.

— Le 7 mars 1424, je la reçus de votre main, sire, dans les prés de Chinon, et, en la recevant, je pris l'engagement de lever à mes frais sur mes terres vingt mille hommes de troupe ; en

échange, sire, vous prêtez celui de m'envoyer cent mille écus pour les solder pendant la campagne. Est-ce vrai ?

— Oui, mon cousin.

— J'ai levé ces vingt mille hommes à mes frais et sur mes terres, je les ai conduits en Normandie, j'ai pris Pontorson, dont j'ai passé la garnison au fil de l'épée, et, de là, j'ai été mettre le siège devant Saint-James-de-Beuvron.

— Je connais tous ces exploits, mon cousin, et voilà pourquoi je m'étonne de vous voir ici.

— C'est que je vous rapporte votre épée de connétable, sire ; car j'ai tenu toutes mes promesses, tandis que vous avez manqué aux vôtres. Pardon de vous la rendre en si mauvais état, continua Artus en la tirant du fourreau, mais elle s'est ainsi ébréchée et tronquée à force de frapper sur des armures anglaises.

— J'ai manqué à mes promesses ! dit le roi en regardant le tronçon d'épée que lui présentait le connétable ; et auxquelles, mon cousin ?

De Giac fit un mouvement pour se lever et sortir.

— Restez, dit le roi en lui faisant signe de s'asseoir. Vous voyez qu'on nous accuse, restez pour nous défendre.

De Giac retomba sur son fauteuil.

— Il n'y a pas de ma faute, sire ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour soutenir ma troupe ; j'ai fait vendre chez des marchands de Rennes toutes mes orfèvreries et toutes mes vaisselles d'argent. J'ai fait vendre jusqu'à ma chaîne et mes éperons d'or, qui prouvaient que j'étais chevalier ; jusqu'à la couronne de mon casque, qui prouvait que j'étais comte et dont les perles m'avaient été données par ma mère, la reine d'Angleterre, mais cela n'a pu suffire. Aussi mon armée s'est-elle débandée pendant la nuit, faute d'argent, mettant le feu à ses logis, abandonnant ses bagages, son artillerie, ses machines. J'ai couru après ces félons et ces couards. Je me suis jeté à la tête de leurs escadrons, priant et menaçant ; mais ils n'ont rien écouté, ni menaces ni prières ; ils m'ont renversé de cheval, ils m'ont passé sur le corps. Ils m'ont

laissé évanoui sur la route ; et toute cette honte, sire, ne serait pas arrivée à la maison de Bretagne, qui vaut la maison de France, si Votre Majesté avait tenu sa parole.

— Mais en quoi donc y ai-je manqué, monsieur mon cousin ? dit à son tour, en se levant et en pâlisant de colère, le roi Charles VII.

— En ne m'envoyant pas les cent mille écus que Votre Majesté m'avait promis.

— Ce que vous dites là est étrange, mon cousin, dit Charles en se rasseyant et en jetant un regard sur Pierre de Giac ; car les cent mille écus ont été décrétés à Meun-sur-Yèvre par les trois états du royaume, à telles enseignes qu'un évêque, nommé maître Hugues Comberel, a soutenu que cette taxe était encore une nouvelle pillerie et passerait aux mains de mes favoris, au lieu d'être employée à l'honneur du royaume. Ces cent mille écus ont été levés sur les bonnes villes et ne sont certes pas restés dans notre caisse, où il n'y a que quatre écus à cette heure ; et la preuve, c'est que nous avons été forcé de demander crédit pour quarante livres au chapelain qui a baptisé le dauphin Louis.

— Mais alors où est donc passée cette somme ? dit Artus avec étonnement.

— Demandez au chevalier de Giac, mon cousin, répondit timidement le roi ; il doit en savoir quelque chose, car je crois que c'est à lui qu'elle a été remise.

— Mais, dit négligemment le chevalier en jouant avec sa chaîne d'or et sans attendre l'interrogatoire de Richemont, je crois qu'elle sera passée, une partie à acheter ces six magnifiques gerfauts blancs que des marchands de Hongrie nous ont apportés, l'autre à remonter à neuf nos équipages de chasse, qui étaient dans un état indigne d'un grand roi, et le reste...

— Et le reste, continua Artus en tremblant de colère, à remettre à neuf la maison de madame Catherine de l'Île-Boucharde, laquelle était indigne de la veuve du comte de Turenne et de la maîtresse de M. de Giac.

— Peut-être, répondit le chevalier, d'un air moitié embarrassé, moitié indolent.

Artus s'agenouilla aux pieds du roi, y déposa le tronçon d'épée qu'il avait tenu à la main et, se relevant avec dignité, fit un mouvement pour sortir.

— Arrêtez, mon cousin ! lui dit Charles en le retenant. Nous ne reprenons pas votre parole.

— Sire, prenez-y garde, répondit Artus ; vous savez quelles sont les prérogatives du connétable du royaume.

— Oui, mon cousin, nous savons qu'elles sont presque égales à celles du roi.

— Vous savez que, parmi mes droits est le droit de justice basse et haute, et que les sénéchaux, baillis, prévôts, maires, échevins, gardes et gouverneurs de bonnes villes, châteaux et forteresses, ponts et passages, et généralement tous vos justiciers, doivent nous obéir comme ils obéiraient à vous-même.

— Je le sais.

— Et Votre Altesse me confirme dans ces droits, qu'elle m'a donnés, au reste, par sa lettre-patente du 7 mars 1424 ?

Le roi ramassa l'épée qui était restée à ses pieds, et, la présentant à Richemont :

— Remettez cette épée en son fourreau, mon cousin, lui dit-il ; nous nous chargeons seulement d'y faire mettre une autre lame et de la choisir plus solide.

Richemont s'inclina.

— Maintenant, Votre Altesse veut-elle me faire remettre les clefs de la ville ?

— Et pourquoi cela, mon cousin ?

— Parce que je désire aller faire mes dévotions à Notre-Dame du bourg de Deolz, demain dès la pointe du jour, répondit Artus.

— Vous pouvez les prendre, dit le roi.

— Et maintenant que je n'ai plus rien à dire à Votre Altesse, permettra-t-elle que je me retire ?

— Allez, mon cousin, et que Dieu vous garde !

Le connétable salua profondément le roi et se retira, reconduit jusqu'à la porte par Fido, qui l'avait pris en amitié.

Le lendemain, au point du jour, comme monseigneur Artus de Richemont était dans l'église de Notre-Dame de Deolz et que le prêtre montait à l'autel, un écuyer vint lui dire que M. de Giac était arrêté, selon ses ordres, et qu'on attendait son bon plaisir pour savoir ce qu'il en fallait faire.

— Qu'Alain Giron et Robert de Montauban l'accompagnent jusque dans les prisons de Dun-le-Roi avec cent lances ; une fois qu'il y sera déposé, mon bailli sait quel est son office. Allez. Quant à vous, Jehan de la Boissière, ajouta le connétable en se tournant vers un autre écuyer, partez pour Bourges et prévenez le bourreau qu'il se rende en diligence à Dun-le-Roi, où l'attend la besogne qui sera bien payée.

Ces ordres donnés, Richemont se mit à genoux et écouta dévotement la messe.

IV

Maintenant, nos lecteurs comprennent facilement pourquoi Artus de Richemont avait demandé au roi les clefs de la ville. C'était de peur que le chevalier de Giac ne prît la fuite pendant la nuit. Mais le chef des conseils se reposait trop sur la faveur dont l'honorait Charles pour concevoir aucune crainte et pour chercher, par conséquent, à se soustraire au sort qui l'attendait. Aussi, lorsque les gens du connétable pénétrèrent dans sa maison après avoir enfoncé sa porte à coups de hache, ils le trouvèrent tranquillement couché et endormi. Les soldats le forcèrent de se lever sans lui donner le temps de passer d'autres vêtements qu'une longue robe de velours, et, l'entraînant jusqu'à la porte de la rue, ils le firent monter sur une petite haquenée qui avait d'avance été amenée pour lui. Alors arriva l'écuyer qui apportait les nouveaux ordres du connétable. La troupe se mit en marche pour Dun-le-Roi. Trois heures après, le chevalier était écroulé dans les prisons de la ville, et, le soir du même jour, le bailli lui lisait sa sentence de mort.

De Giac l'écouta assis dans un coin, les pieds nus sur la dalle, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses deux mains. Lorsque la lecture fut finie, le bailli lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Un prêtre, répondit sourdement de Giac.

C'était la seule parole qu'il eût prononcée depuis son arrestation, ayant refusé obstinément de répondre aux interrogatoires. Le bailli sortit.

L'homme de Dieu trouva, en entrant, le chevalier dans la même position, et, voyant qu'une sueur abondante tombait du front du patient, il commença de l'exhorter à supporter la mort avec courage.

— Ce n'est pas la mort que je crains, dit de Giac ; nous nous sommes trop souvent vus de près pour que j'en aie peur. Je la

connais : c'est une vieille amie, et si elle venait seule, je la bénirais.

— La mort vient avec la miséricorde de Dieu, mon fils, dit le prêtre.

— Ou avec sa vengeance, mon père, répondit de Giac.

— Ayez confiance en celui qui est mort pour la désarmer, continua le moine, tirant de sa poitrine un crucifix qu'il présenta au chevalier.

Celui-ci étendit la main droite pour le prendre, mais, à peine l'eut-il touché, qu'il jeta un cri comme s'il eût été de fer rouge. Le crucifix tomba à terre.

— Sacrilège ! s'écria le moine.

— Ce n'est point un sacrilège, mon père ; c'est un oubli, répondit de Giac. J'aurais dû prendre ce crucifix de la main gauche, puisque la droite est déjà damnée ; et vous voyez, ajouta-t-il en le ramassant, en effet, de la main qu'il avait dite et en baisant l'image sainte avec amour, que je n'ai point voulu insulter au symbole sacré de notre rédemption.

— Vous devez être un grand pécheur, mon fils, répondit le moine.

— Si grand que je crains qu'il n'y ait pas de pardon pour mes crimes.

— Vous êtes cependant bien jeune !

— Jeune d'âge, vieux de cœur. Les années font marcher la vie, les douleurs la font courir. Le temps n'a pas de durée par lui-même ; c'est le bonheur et le malheur qui le divisent en minutes ou en siècles. Et croyez-moi, mon père, quoique je n'aie pas un cheveu blanc sur la tête, peu de vieillards ont vécu autant que moi.

— Nos douleurs dans ce monde nous sont parfois comptées dans l'autre, mon fils. Rien n'est perdu pour qui se repent, et cette demande que vous avez faite d'un prêtre commence à me faire espérer que cette eau qui coule sur votre face et que j'ai prise pour la sueur de la crainte était celle du remords.

— Je vous ai fait demander comme un malade fait demander un médecin, quoiqu'il sache que sa maladie est mortelle. Je vous ai fait demander parce que l'espoir est une chose si profondément enracinée au cœur de l'homme que, lorsqu'il s'éteint dans cette vie, on espère le voir se rallumer dans l'autre. Je vous ai fait demander, enfin, parce que, depuis dix ans, mon sein renferme des secrets si terribles qu'il faut que je m'habitue à les dire à un homme afin d'avoir le courage de les répéter à Dieu.

Le moine chercha des yeux un siège.

— Asseyez-vous sur cette pierre, lui dit de Giac en se laissant tomber sur ses genoux et lui donnant sa place.

Le prêtre s'assit.

— J'ai été heureux, mon père. Les vingt-cinq premières années de ma vie se sont passées dans la joie et le plaisir. J'étais riche, noble, brave. J'étais le favori du duc Jean sans Peur, qui, comme vous le savez, était le plus puissant duc de la chrétienté.

— Oui, murmura le prêtre, pour le malheur de ce pauvre pays de France.

— Ah ! vous êtes dauphinois, mon père ?

— J'ai été élevé dans l'amour de mes princes et dans la haine des Anglais.

— Moi, je n'avais ni amour ni haine. Je me trompe : j'avais de l'amour, mais non point de cet amour dont vous me parlez ; peu m'importait qui tenait le royaume de France, de ses rois légitimes ou du roi conquérant, pourvu que le bras de Catherine s'appuyât sur le mien, pourvu que ses yeux me regardassent avec tendresse, pourvu que sa bouche me dît : « Je t'aime !... » Je devins son époux ; toute ma vie était dans cette femme, mon père, joie et douleur, depuis le sourire jusqu'au sanglot ; j'aurais donné pour elle, je ne dirai pas mon rang, mon bien, mes richesses, mais ma vie, mon honneur, mon âme. Mon père, cette femme me trompait. Un jour, je surpris une lettre : cette lettre indiquait un rendez-vous. Je ne voulus croire que mes yeux ; je me cachai, et je vis Catherine s'avancer, appuyée au bras de son amant, ses

yeux perdus dans ceux de son amant ; je l'entendis échanger le mot *je t'aime* avec son amant, et cet amant, c'était celui que je respectais comme mon prince, que j'aimais comme mon père ; cet amant, c'était le duc Jean de Bourgogne.

— Sa plus grande trahison n'est point celle que vous lui reprochez, mon fils.

— Grande et petite, il les a payées toutes deux ensemble ; c'est moi qui le décidai à l'entrevue de Montereau, mon père ; c'est moi qui fis établir les tentes de manière qu'il n'y eût point de barrière ; c'est moi qui donnai le signal à Tanneguy-Duchâtel, à Narbonne et à Robert de Loire, et si je ne le frappai pas après eux, c'est qu'une dernière blessure aurait terminé son agonie et m'aurait volé la volupté de ses dernières douleurs.

— Le duc méritait la mort, dit le prêtre en fronçant les sourcils ; que l'absolution du Seigneur descende donc sur ceux qui l'ont frappé, car ils ont sauvé la France !

— Ce n'est pas tout, mon père : je n'avais puni que l'un des coupables ; restait encore sa complice ; j'allai la trouver. Faut-il tout vous dire, et ne savez-vous pas à quels excès de vengeance la jalousie peut porter le cœur de l'homme ? Je versai, oui, je versai de ma main du poison dans le verre de cette femme pour laquelle, deux ans auparavant, j'aurais donné ma vie ; puis, quand elle eut avalé le poison, je la fis monter à cheval derrière moi, liée autour de moi, enchaînée à moi, et je lançai mon cheval par la solitude, l'espace et la nuit. Pendant deux heures, je sentis se tordre dans les douleurs ce corps que j'avais si souvent porté avec délices dans mes bras pour lui épargner une fatigue. Pendant deux heures, j'entendis se lamenter cette voix dont le son m'avait si souvent fait tressaillir de joie et de bonheur. Enfin, au bout de deux heures, je ne sentis plus rien, je n'entendis plus rien. Mon cheval s'était arrêté sur les bords de la Seine ; je descendis : Catherine était morte. Cheval et cadavre, je poussai tout dans la rivière, et tout disparut.

— Quelque grande que fût sa faute, vous avez outre-passé

vos droits en vous faisant justice. En état de vie ordinaire, c'est un crime qui ne peut être remis que par le saint-père ; mais, à l'heure de la mort, tout prêtre a les mêmes pouvoirs : espérez donc, mon fils, car la miséricorde de Dieu est grande.

— Alors, mon père, je me jetai dans tout ce que l'homme appelle les joies, les plaisirs, les honneurs de la vie ; débauches, gloire, richesses, j'épuisai tout. Les hommes avaient été sans foi et sans honneur pour moi, je fus sans foi et sans honneur pour eux. Je trahis qui m'aimait, comme j'avais été trahi de ceux que j'avais aimés : amis, maîtresses, pays ne furent plus que de vains mots que je sacrifiai à un caprice. Et cela dura dix ans, mon père ; dix ans de damnation que les hommes crurent dix ans de bonheur ; dix ans pendant lesquels il ne se passa pas une minute du jour et une heure de la nuit sans que je visse le duc et Catherine dans les bras l'un de l'autre ; veille ou sommeil n'y faisaient rien, tant ce souvenir était passé dans mon cœur et faisait partie de ma vie ; et cependant j'entendais dire quand je passais : « Voilà le favori ! voilà le puissant ! voilà l'heureux !... »

— Et comment ces crimes restèrent-ils cachés aux yeux des hommes ?

— C'est qu'une puissance supérieure à la puissance humaine m'avait pris sous sa protection fatale ; car je ne vous ai pas tout dit, mon père : dans un moment de douleur, de désespoir, dans un moment où je souffrais tant que je croyais que j'allais mourir, j'offris ma main droite à qui m'offrirait les moyens de me venger.

— Eh bien ? dit le prêtre.

— Le pacte fut accepté, mon père, murmura de Giac en devenant plus pâle encore. Voilà pourquoi ma vengeance est restée cachée aux regards des hommes ; voilà pourquoi, lorsque vous m'avez présenté le crucifix et que j'ai voulu le prendre, il m'a brûlé comme une flamme.

— Arrière ! s'écria le prêtre en frissonnant de terreur et en se dressant dans l'angle du mur, arrière ! toi qui as fait alliance avec Satan !

— Mon père !...

— Ne m'approche pas, maudit ! Notre saint-père le pape lui-même voudrait t'absoudre qu'il ne le pourrait pas ; car ouvrir-il à ton corps les portes du ciel, ta main n'en brûlerait pas moins éternellement en enfer. Laisse-moi donc sortir, car je n'ai plus besoin ici.

De Giac fit place, et le prêtre s'avança vers la porte, qu'il ouvrit.

— Ainsi, malgré mes prières, mon repentir, mes remords, tu refuses de m'absoudre, prêtre ? continua de Giac.

— Je ne le puis, répondit le moine, tant que ta main tiendra à ton corps.

— Eh bien, s'écria de Giac, prêtre, rends-moi un dernier service.

— Lequel ? dit le moine en ouvrant la porte.

— Envoie-moi le bourreau et, quand tu le verras sortir, rentre.

Et de Giac se rassit avec tranquillité sur la pierre où le moine l'avait trouvé.

— La chose sera faite comme vous le désirez, dit le prêtre en refermant la porte.

Et l'on entendit le bruit de ses sandales se perdre dans le corridor.

De Giac, resté seul, tira les bagues qu'il portait à la main gauche et les passa aux doigts de la main droite. À peine avait-il achevé cette mutation, que le bourreau entra. De Giac marcha à lui.

— Écoute ! lui dit-il ; voici à cette main pour plus de deux cents écus d'or de bagues et de pierreries que je pourrais donner à un prêtre afin qu'il dît des messes pour le salut de mon âme.

De Giac fit une pause, regarda le bourreau, dont les yeux étincelaient de cupidité.

— Eh bien, continua de Giac en relevant la manche de sa robe, en posant son bras sur une colonne tronquée qui s'élevait

du cachot, prends ton épée, coupe cette main, et les bagues sont à toi.

Le bourreau tira son épée sans dire une parole, lui fit faire deux tours pour prendre sa mesure et, du troisième, abattit la main du sire de Giac ; puis, ramassant cette main, il la mit dans sa poche de cuir et sortit. Un instant après, le moine rentra.

— Maintenant, lui dit de Giac en marchant à lui et en lui montrant son poignet sanglant et mutilé, tu peux me donner l'absolution, prêtre, je n'ai plus ma main.

Le lendemain, le sire de Giac fut jeté à l'eau et noyé.

Guelfes et gibelins

I

Ce fut en 1076, vers le même temps où le Cid, ce héros des Espagnes, soumettait à Alphonse VI Tolède et toute la Castille-Nouvelle, qu'éclatèrent les démêlés entre l'empereur Henri IV et le souverain pontife Grégoire VII ; voici à quelle occasion :

L'esprit de liberté avait soufflé sur l'Italie ; les marins aventureux qui bordent les côtes en avaient respiré les premières haleines ; Venise, Gênes, Pise, Gaëte, Naples, Amalfi s'étaient constituées en républiques, tandis que l'intérieur des terres continuait d'obéir à Henri IV d'Allemagne. L'héritage de saint Pierre lui-même, sans être directement soumis à l'empire, reconnaissait encore son inféodation en permettant que la nomination des papes fût confirmée par les empereurs ; mais déjà le Milanais Alexandre II avait refusé de déposer sa tiare pour recevoir le baptême de la féodalité, lorsque le moine Hildebrand fut appelé en 1073 au pontificat sous le nom de Grégoire VII.

Non-seulement le nouveau pape, dans lequel devait se personifier la démocratie du moyen âge, suivit l'exemple d'Alexandre, mais encore, trois ans à peine s'étaient écoulés depuis son exaltation, que, jetant les yeux sur l'Europe et voyant le peuple poindre partout comme les blés en avril, il avait compris que c'était à lui, successeur de saint Pierre, de recueillir cette moisson de liberté qu'avait semée la parole du Christ. En 1076, il publia une décrétale qui défendait à ses successeurs de soumettre leur nomination à la puissance temporelle ; dès lors, la chaire pontificale se trouva placée au même étage que le trône de l'empereur, et le peuple eut son César.

Cependant Henri IV n'était pas plus de caractère à renoncer

à ses droits que Grégoire VII n'était d'esprit à s'y soumettre. Il répondit à la décrétale par un rescrit ; son ambassadeur vint en son nom à Rome ordonner au souverain pontife de déposer la tiare, et aux cardinaux de se rendre à sa cour afin de désigner un autre pape ; la lance avait rencontré le bouclier, le fer avait repoussé le fer.

Grégoire VII répondit en excommuniant l'empereur.

À la nouvelle de cette mesure, les princes allemands se rassemblèrent à Terbourg, et, comme l'empereur, emporté par la colère, avait dépassé ses droits, qui s'étendaient à l'investiture et non à la nomination, ils le menacèrent de le déposer, en vertu du même pouvoir qui l'avait élu, si, dans le terme d'une année, il ne s'était pas réconcilié avec le saint-siège.

Henri fut forcé de céder ; il apparut en suppliant au sommet de ces Alpes qu'il avait menacé de franchir en vainqueur, et, par un hiver rigoureux, il traversa l'Italie pour aller, à genoux et pieds nus, demander au pape l'absolution de sa faute. Asti, Milan, Pavie, Crémone et Lodi le virent ainsi passer, et, fortes de sa faiblesse, elles saisirent le prétexte de son excommunication pour se délier de leur serment. De son côté, Henri IV, craignant d'irriter le pape, ne tenta même point de les faire rentrer sous son obéissance et ratifia leur liberté ; ratification dont elles auraient, à la rigueur, pu se passer, comme le pape d'investiture ; ce fut de cette division entre le saint-siège et l'empereur, entre le peuple et la féodalité, que se formèrent les factions guelfe et gibeline.

Pendant ce temps, et comme pour préparer la liberté de Florence, Godefroy de Lorraine, marquis de Toscane, et Béatrix, sa femme, mouraient, l'un en 1070, et l'autre en 1076, laissant la comtesse Mathilde héritière et souveraine du plus grand fief qui ait jamais existé en Italie ; mariée deux fois, la première avec Godefroy le Jeune, la deuxième avec Guelfe de Bavière, elle se sépara successivement de ses deux époux et mourut léguant ses biens à la chaire de saint Pierre.

Cette mort laissa Florence à peu près libre d'imiter les autres

villes d'Italie ; elle s'érigea donc en république, donnant à son tour l'exemple qu'elle avait reçu à Sienne, Pistoie et Arezzo, qui s'empressèrent de le suivre.

Cependant la noblesse florentine, sans rester indifférente à la grande querelle qui divisait l'Italie, n'y était point entrée avec la même ardeur ; elle s'était divisée, il est vrai, mais en deux partis et non en deux camps. Chacun de ces partis s'observait avec plus de défiance que de haine, et si ce n'était plus la paix, ce n'était du moins pas encore la guerre.

Parmi les familles guelfes, une des plus nobles, des plus puissantes et des plus riches était celle des Buondelmonti ; l'aîné de cette famille était fiancé avec une jeune fille de la famille des Amadei, dont la maison était alliée aux Uberti, et connue pour ses opinions gibelines. Buondelmonte des Buondelmonti était seigneur de Monte-Buono dans le val d'Arno supérieur et habitait un superbe palais situé sur la place de la Trinité.

Un jour que, selon sa coutume, il traversait à cheval et magnifiquement vêtu les rues de Florence, une fenêtre s'ouvrit sur son passage, et il s'entendit appeler par son nom.

Buondelmonte se retourna ; mais, voyant que celle qui l'appelait était voilée, il continua son chemin.

La dame l'appela une seconde fois et leva son voile. Alors Buondelmonte la reconnut pour être de la maison des Donati, et, arrêtant son cheval, il lui demanda avec courtoisie ce qu'elle avait à lui dire.

— Je n'ai qu'à te féliciter sur ton prochain mariage, Buondelmonte, reprit la dame, d'un ton railleur ; je ne veux qu'admirer ton dévouement qui te fait t'allier à une maison si au-dessous de la tienne. Sans doute un ancêtre des Amadei aura rendu quelque grand service à un des tiens, et tu acquittes aujourd'hui une dette de famille.

— Vous vous trompez, noble dame, répondit Buondelmonte. Si quelque distance existe entre nos deux maisons, ce n'est point la reconnaissance qui l'efface, c'est l'amour. J'aime Lucrecia

Amadei, ma fiancée, et je l'épouse parce que je l'aime.

— Pardon, seigneur comte, continua la Gualdrada ; mais il me semblait que le plus noble devait épouser la plus riche, la plus riche le plus noble, et le plus beau la plus belle.

— Mais jusqu'à présent, reprit Buondelmonte, il n'y a que le miroir que je lui ai apporté de Venise qui m'ait montré une figure comparable à celle de Lucrecia.

— Vous avez mal cherché, monseigneur, ou vous vous êtes lassé trop vite. Florence perdrait bientôt son nom de ville des fleurs si elle ne comptait pas dans son parterre de plus belles roses que celle que vous allez cueillir.

— Florence a peu de jardins que je n'aie visités, peu de fleurs dont je n'aie admiré les couleurs ou respiré le parfum, et il n'y a guère que les marguerites et les violettes qui aient pu échapper à mes yeux en se cachant sous l'herbe.

— Il y a encore le lis qui pousse au bord des fontaines et grandit au pied des saules, qui baigne ses pieds dans le ruisseau pour conserver sa fraîcheur et qui cache sa tête dans l'ombre pour garder sa pureté.

— La signora Gualdrada aurait-elle, dans le jardin de ce palais, quelque chose de pareil à me faire voir ?

— Peut-être, si le signor Buondelmonte daignait me faire l'honneur de le visiter.

Buondelmonte jeta la bride aux mains de son page et s'élança dans le palais Donati.

La Gualdrada l'attendait en haut de l'escalier ; elle le guida par des corridors obscurs jusqu'à une chambre retirée ; elle ouvrit la porte, souleva la tapisserie, et Buondelmonte aperçut une jeune fille endormie.

Buondelmonte demeura saisi d'admiration ; rien d'aussi beau, d'aussi frais et d'aussi pur ne s'était encore offert à sa vue. C'était une de ces têtes blondes si rares en Italie que Raphaël les a prises pour ses têtes de Vierge ; c'était un teint si blanc qu'on eût dit qu'il s'était épanoui au pâle soleil du Nord ; c'était une

taille si aérienne que Buondelmonte craignait de respirer, de peur que cet ange ne se réveillât et ne remontât au ciel.

La Gualdrada laissa retomber le rideau ; Buondelmonte fit un mouvement pour le retenir, elle lui arrêta la main.

— Voilà la fiancée que je t'avais gardée solitaire et pure, lui dit-elle ; mais tu t'es hâté, Buondelmonte ; tu as offert ta main à une autre. C'est bien ; va, et sois heureux.

Buondelmonte, interdit, gardait le silence.

— Eh bien, continua la Gualdrada, oublies-tu que la belle Lucrecia t'attend ?

— Écoute, dit Buondelmonte en lui prenant la main ; si je renonçais à cette alliance, si je rompais les engagements pris, si j'offrais d'épouser ta fille, me la donnerais-tu ?

— Et quelle serait la mère assez vaine ou assez insensée pour refuser l'alliance du seigneur de Monte-Buono ?...

Alors Buondelmonte leva la portière, s'agenouilla près du lit de la belle jeune fille, dont il prit la main ; et comme la dormeuse entr'ouvrait les yeux :

— Réveillez-vous, ma belle fiancée ! lui dit-il. Et vous, ma mère, envoyez chercher le prêtre tandis que j'attacherai au front de votre fille la couronne d'oranger.

Le même jour, Buondelmonte épousa Luisa Gualdrada, de la maison des Donati.

Le lendemain, le bruit de ce mariage se répandit. Les Amadei doutèrent quelque temps de l'outrage qui leur avait été fait ; mais un moment vint où ils n'en purent plus douter. Alors ils convoquèrent leurs parents, les Uberti, les Fifanti, les Lamberti et les Guadalandi, et leur exposèrent la cause de cette réunion.

Mosca, au récit de l'insulte commune, s'écria avec l'énergie et la concision de la vengeance :

— *Cosa fatt' capo ha!* !

Tous ceux qui étaient présents répétèrent ce cri, et la mort de Buondelmonte fut unanimement résolue.

1. Toute chose emporte sa fin.

Le matin de Pâques, Buondelmonte venait de traverser le vieux pont et descendait la rue de l'Arno ; plusieurs hommes, à cheval comme lui, débouchèrent de la rue de la Trinité et marchèrent à sa rencontre. Arrivés à une certaine distance, ils se séparèrent en deux troupes afin de l'attaquer des deux côtés. Buondelmonte les reconnut ; mais soit confiance dans leur loyauté ou dans son courage, il continua son chemin sans donner aucune marque de défiance ; loin de là, en arrivant près d'eux, il les salua avec courtoisie. Alors Schazetto des Uberti sortit de dessous son manteau son bras armé d'une masse d'armes, et, d'un seul coup, il renversa Buondelmonte à bas de son cheval ; au même moment, Addo Arrighi, mettant pied à terre, lui ouvrit les veines avec son couteau. Buondelmonte se traîna jusqu'au pied de Mars, protecteur païen de Florence, dont la statue était encore debout, et expira.

Le bruit de ce meurtre ne tarda point à retentir dans la ville. Tous les parents de Buondelmonte se rassemblèrent dans la maison mortuaire, firent atteler un char et y placèrent, dans une bière découverte, le corps de la victime. Sa jeune femme s'assit sur le bord du cercueil, appuya sur sa poitrine la tête fracassée de son époux, les plus proches parents l'entourèrent, et le cortège se mit en marche, précédé du vieux père de Buondelmonte, qui, de temps en temps, criait d'une voix sourde :

— Vengeance ! vengeance ! vengeance !

À l'aspect de ce cadavre ensanglanté, à la vue de cette belle veuve pleurante et les cheveux épars, aux cris de ce père précédant le cercueil de l'enfant qui aurait dû suivre le sien, les esprits s'exaltèrent, et chaque maison noble prit parti selon son opinion, son alliance ou sa parenté. Quarante-deux familles du premier rang se firent guelfes et se rangèrent au parti des Buondelmonti ; vingt-quatre se déclarèrent gibelines et reconnurent les Uberti pour leurs chefs. Chacun rassembla ses serviteurs, fortifia ses palais, éleva des tours, et, pendant trente-trois ans, la guerre civile, se renfermant dans les murs de Florence, courut échevelée par

ses rues et par ses places publiques.

Cependant les gibelins, désespérant de vaincre s'ils restaient réduits à leurs propres forces, s'adressèrent à l'empereur, qui leur envoya seize cents cavaliers allemands. Cette troupe s'introduisit furtivement dans la ville par une des portes appartenant aux gibelins, et, la nuit de la Chandeleur 1248, le parti guelfe, vaincu, fut forcé d'abandonner Florence.

Alors les vainqueurs, maîtres de la ville, se livrèrent à ces excès qui éternisent les guerres civiles. Trente-six palais furent démolis, et leurs tours abattues ; celle des Toringhi, qui dominait la place du Vieux-Marché et qui s'élevait toute couverte de marbre à la hauteur de cent vingt brasses, minée par sa base, croula comme un géant foudroyé. Le parti de l'empereur triompha donc en Toscane, et les guelfes restèrent exilés jusqu'en 1251, époque de la mort de Frédéric II.

Cette mort produisit une réaction. Les guelfes furent rappelés, et le peuple reprit une partie de l'influence qu'il avait perdue. Un de ses premiers règlements fut l'ordre de détruire les forteresses derrière lesquelles les gentilshommes bravaient les lois. Un rescrit enjoignit aux nobles d'abaisser les tours de leurs palais à la hauteur de cinquante brasses, et les matériaux résultant de cette démolition servirent à élever des remparts à la ville, qui n'était point fortifiée du côté de l'Arno. Enfin, en 1252, le peuple, pour consacrer le retour de la liberté à Florence, frappa, avec l'or le plus pur, cette monnaie que l'on appelle florin, du nom de la ville, et qui, depuis sept cents ans, est restée à la même effigie, au même poids et au même titre, sans qu'aucune des révolutions qui suivirent celle à laquelle il devait naissance ait osé changer son empreinte populaire ou altérer son air républicain.

Cependant les guelfes, plus généreux ou plus confiants que leurs ennemis, avaient permis aux gibelins de rester dans la ville. Ceux-ci profitèrent de cette liberté pour ourdir une conspiration, qui fut découverte. Les magistrats leur firent porter l'ordre de venir rendre compte de leur conduite ; mais ils repoussèrent les

archers du podestat à coups de pierres et de flèches. Tout le peuple se souleva aussitôt ; on vint attaquer les ennemis dans leurs maisons, on fit le siège des palais et des forteresses ; en deux jours, tout fut fini. Schazetto des Uberti mourut les armes à la main. Un autre Uberti et un Infangati eurent la tête tranchée sur la place du Vieux-Marché, et ceux qui échappèrent au massacre ou à la justice, guidés par Farinata des Uberti, sortirent de la ville et allèrent demander à Sienne un asile qu'elle leur accorda.

Farinata des Uberti était un de ces hommes de la famille du baron des Adrets, du connétable de Bourbon et des Lesdiguières, qui naissent avec un cœur de bronze, dont les yeux s'ouvrent dans une ville assiégée et se ferment sur un champ de bataille : plantes arrosées de sang et qui portent des fleurs et des fruits sanglants.

La mort de l'empereur lui ôtait la ressource ordinaire aux gibelins, qui était de s'adresser à l'empereur. Il envoya alors des députés à Manfred, roi de Sicile. Ces députés demandaient une armée. Manfred offrit cent hommes. Les ambassadeurs étaient sur le point de refuser cette offre, qu'ils regardaient comme dérisoire ; mais Farinata leur écrivit :

« Acceptez toujours ; l'important est d'avoir le drapeau de Manfred parmi les nôtres, et quand nous l'aurons, j'irai le planter en tel lieu qu'il faudra bien qu'il nous envoie un renfort pour l'aller reprendre. »

Cependant l'armée guelfe poursuivit les gibelins et vint établir son camp devant la porte de Camoglia dont la poussière était si douce à Alfieri¹. Après quelques escarmouches sans conséquence, Farinata ordonna une sortie, fit distribuer aux soldats allemands que lui avait envoyés Manfred² les meilleurs vins de la Toscane, et, lorsqu'il vit le combat engagé entre les guelfes et les gibelins, sous le prétexte de dégager une partie des siens, il se

1. A Camoglia mi godo il polverone. (*Sonnet XVII*)

2. Manfred était de la maison de Souabe.

mit à la tête de ces auxiliaires et leur fit faire une charge tellement profonde que lui et ses cent hommes se trouvèrent enveloppés par toute l'armée ennemie. Les Allemands se battirent en désespérés, mais la partie était trop inégale pour que le courage y pût quelque chose. Tous tombèrent, Farinata seul, et par miracle, s'ouvrit un chemin et regagna les siens, couvert du sang de ses ennemis, las de tuer, mais sans blessure.

Son but était atteint. Les cadavres des soldats de Manfred criaient vengeance par toutes leurs blessures ; l'étendard royal envoyé à Florence avait été traîné dans la boue et mis en pièces par la populace. Il y avait affront à la maison de Souabe et tache à l'écusson impérial. Une victoire seule pouvait venger l'un et effacer l'autre. Farinata des Uberti écrivit au roi de Sicile le récit de la bataille ; Manfred lui répondit en lui envoyant deux mille hommes.

Alors le lion se fit renard. Pour attirer les Florentins dans une mauvaise position, Farinata feignit d'avoir à se plaindre des gibelins. Il écrivit aux Anziani pour leur indiquer un rendez-vous à un quart de lieue de la ville. Douze hommes l'y attendirent, lui s'y rendit seul. Il leur offrit, s'ils voulaient faire marcher une armée puissante contre Sienne, de leur livrer la porte de San-Vito dont il avait la garde. Les chefs guelfes ne pouvaient rien décider sans l'avis du peuple. Ils retournèrent vers lui et rassemblèrent le conseil. Farinata rentra dans la ville.

L'assemblée fut tumultueuse ; la masse était d'avis d'accepter, mais quelques-uns, plus clairvoyants, craignaient une trahison. Les Anziani, qui avaient entamé la négociation et qui devaient en tirer honneur, l'appuyaient de tout leur pouvoir, et le peuple appuyait les Anziani. Le comte Guido Guerra et Tegghiaïo Aldobrandini essayèrent en vain de s'opposer à la majorité : le peuple ne voulut pas les écouter. Alors Cece des Guerardini, connu par sa sagesse et son dévouement à la patrie, se leva et essaya de se faire entendre ; mais les Anziani lui ordonnèrent de se taire. Il n'en continua pas moins son discours, et les

magistrats le condamnèrent à cent florins d'amende. Il consentit à les payer si à ce prix il obtenait la parole. L'amende fut doublée. Guerardini accepta cette nouvelle punition en disant qu'on ne pouvait acheter trop cher l'honneur de donner un bon avis à la République. Enfin, on porta l'amende jusqu'à la somme de quatre cents florins sans qu'on pût lui imposer silence. Ce dévouement, qu'on prit pour de l'obstination, exalta les esprits. La peine de mort fut proposée et adoptée contre celui qui osait ainsi s'opposer à la volonté du peuple.

La sentence fut signifiée à Guerardini. Il l'écouta tranquillement ; puis, se levant une dernière fois :

— Faites dresser l'échafaud, dit-il, et laissez-moi parler pendant qu'on le dressera.

Mais les Florentins étaient décidés à ne rien écouter. Au lieu de tomber aux pieds de cet homme, ils l'arrêtèrent, et comme il était le seul opposant, une fois qu'il fut hors de l'assemblée, la proposition passa. Florence envoya demander du secours à ses alliés. Lucques, Bologne, Pistoie, le Prato, San-Miniato et Volterra répondirent à son appel. Au bout de deux mois, les guelfes avaient rassemblé trois mille cavaliers et trente mille fantassins.

Le lundi 3 septembre 1260, cette armée sortit nuitamment des murs de Florence et marcha vers Sienne. Au milieu d'une garde choisie parmi les plus braves roulait pesamment le carroccio ; c'était un char doré attelé de huit bœufs couverts de caparaçons rouges et au milieu duquel s'élevait une antenne surmontée d'un globe doré ; au-dessus de ce globe et entre deux voiles blanches flottait l'étendard de Florence, qui, au moment du combat, était remis aux mains de celui qu'on estimait le plus brave. Au-dessous, un Christ en croix semblait bénir l'armée de ses bras étendus. Une cloche, suspendue près de lui, rappelait vers un centre commun ceux que la mêlée dispersait, et le pesant attelage, ôtant au carroccio tout moyen de fuir, forçait l'armée soit à l'abandonner avec honte, soit à le défendre avec acharnement. C'était une invention d'Éribert, archevêque de Milan, qui, vou-

lant relever l'importance de l'infanterie des communes afin de l'opposer à la cavalerie des gentilshommes, en avait fait usage pour la première fois dans la guerre contre Conrad le Salique ; aussi était-ce au milieu de l'infanterie, dont le pas se réglait sur celui des bœufs, que roulait cette lourde machine. Celui qui la conduisait, cette fois, était un vieillard de soixante et dix ans nommé Jean Tornaquinci ; et sur la plate-forme du carroccio, réservée aux plus vaillants, étaient ses sept fils, auxquels il avait fait jurer de mourir tous avant qu'un seul ennemi touchât cette arche d'honneur du moyen âge. Quant à la cloche, elle avait été bénite, disait-on, par le pape Martin et s'appelait Martinella.

Le 4 septembre, au point du jour, l'armée se trouva sur le Monte-Aperto, monticule situé à cinq milles de Sienne, vers la partie orientale de la ville ; elle découvrit alors dans toute son étendue la cité qu'elle espérait surprendre. Aussitôt, un évêque presque aveugle monta sur la plate-forme du carroccio et dit la messe, que toute l'armée écouta solennellement à genoux et la tête découverte ; puis, le saint sacrifice célébré, il détacha l'étendard de Florence, le remit aux mains de Jacopo del Vacca, de la famille des Pazzi, et, revêtant lui-même une armure, il alla se placer dans les rangs de la cavalerie. Il y était à peine, que la porte de San-Vito s'ouvrit, suivant la promesse faite. La cavalerie allemande en sortit la première ; derrière elle venait celle des émigrés florentins, commandée par Farinata ; ensuite parurent les citoyens de Sienne avec leurs vassaux formant l'infanterie, en tout treize mille hommes. Les Florentins virent qu'ils étaient trahis ; mais ils comparèrent aussitôt leur armée à celle qui se développait sous leurs yeux et poussèrent de grands cris de provocation et d'insulte, en songeant qu'ils étaient trois contre un, et firent face à l'ennemi.

En ce moment, l'évêque qui avait dit la messe et qui, comme tous les homes privés d'un sens, avait exercé les autres à le remplacer, entendit du bruit derrière lui, se retourna, et ses yeux, tout affaiblis qu'ils étaient, crurent apercevoir entre lui et l'ho-

rizon une ligne qui, un instant auparavant, n'existait pas. Il frappa sur l'épaule de son voisin et lui demanda si ce qu'il apercevait était une muraille ou un brouillard.

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, répondit le soldat ; ce sont les boucliers des ennemis.

En effet, un corps de cavalerie allemande avait tourné le Monte-Aperto, passé l'Arbia à gué et attaquait les derrières de l'armée florentine, tandis que le reste des Siennois lui présentait le combat en face.

Alors Jacopo del Vacca, pensant que l'heure était venue d'engager la bataille, éleva au-dessus de toutes les têtes l'étendard de Florence, qui représentait un lion, et cria :

— En avant !

Mais au même instant, Bocca des Abbati, qui était gibelin dans l'âme, tira son épée du fourreau et abattit d'un seul coup la main et l'étendard. Puis, s'écriant : « À moi les gibelins ! » il se sépara, avec trois cents nobles du même parti, de l'armée guelfe pour aller rejoindre la cavalerie allemande.

Cependant la confusion était grande parmi les Florentins ; Jacopo del Vacca élevait son poignet mutilé et sanglant en criant : « Trahison ! » Nul ne pensait à ramasser l'étendard foulé aux pieds des chevaux, et chacun, en se voyant chargé par celui qu'un instant auparavant il croyait son frère au lieu de s'appuyer sur son voisin, s'éloignait de lui, craignant plus encore l'épée qui le devait défendre que celle qui le devait attaquer. Alors le cri de trahison proféré par Jacopo del Vacca passa de bouche en bouche, et chaque cavalier, oubliant le salut de la patrie pour ne penser qu'au sien, tira du côté qui lui sembla le moins dangereux, confiant sa vie à la vitesse de sa monture et laissant son honneur expirer à sa place sur le champ de bataille ; si bien que, de ces trois mille hommes qui étaient tous de la noblesse, trente-cinq vaillants restèrent seuls, qui ne voulurent pas fuir et qui moururent.

L'infanterie, qui était composée du peuple de Florence et de

gens venus des villes alliées, fit meilleure contenance et se serra autour du carroccio. Ce fut donc sur ce point que se concentra *le combat et le grand carnage qui teignit l'Arbia en rouge*¹.

Mais, privés de leur cavalerie, les guelfes ne pouvaient tenir, puisque tous ceux qui étaient restés sur le champ de bataille étaient, comme nous l'avons dit, des gens du peuple qui, armés au hasard de fourches et de hallebardes, n'avaient à opposer à la longue lance et à l'épée à deux mains des cavaliers que des boucliers de bois, des cuirasses de buffle ou des justaucorps matelassés. Les hommes et les chevaux bardés de fer entraient donc facilement dans ces masses et y faisaient des trouées profondes ; et cependant, animés par le bruit de Martinella, qui ne cessait de sonner, trois fois ces masses se refermèrent, repoussant de leur sein la cavalerie allemande, qui en ressortit trois fois sanglante et ébréchée, comme un fer d'une blessure.

Enfin, à l'aide de la diversion que fit Farinata à la tête des émigrés florentins et du peuple de Sienne, les cavaliers arrivèrent jusqu'au carroccio. Alors se passa à la vue des deux armées une action merveilleuse : ce fut celle de ce vieillard auquel nous avons dit que la garde du carroccio était confiée et qui avait fait jurer à ses sept fils de mourir au poste où il les avait placés.

Pendant tout le combat, les sept jeunes gens étaient restés sur la plate-forme du carroccio, d'où ils dominaient l'armée ; trois fois ils avaient vu l'ennemi près d'arriver jusqu'à eux, et trois fois ils avaient tourné les yeux impatientement sur leur père. Mais, d'un signe, le vieillard les avait retenus ; enfin, l'heure était arrivée où il fallait mourir ; le vieillard cria à ses enfants : *Allons !*

Les jeunes gens sautèrent à bas du carroccio, à l'exception d'un seul, que son père retint par le bras : c'était le plus jeune, et par conséquent le plus aimé ; il avait dix-sept ans à peine et s'appelait Arnolfo.

Les six frères étaient armés comme des chevaliers ; ils reçu-

1. ... Lo strazio e'l grande scempio

Che fece l'Arbia colorata in rosso. (*Inf.* X, 85)

rent vigoureusement le choc des gibelins. Pendant ce temps, le père, de la main dont il ne retenait pas son fils, sonnait la cloche de ralliement ; les guelfes reprirent courage, et les cavaliers allemands furent une quatrième fois repoussés. Le vieillard vit revenir à lui quatre de ses fils ; deux s'étaient couchés déjà pour ne plus se relever.

Au même instant, mais du côté opposé, on entendit de grands cris, et l'on vit la foule s'ouvrir. C'était Farinata des Uberti à la tête des émigrés florentins. Il avait poursuivi la cavalerie guelfe jusqu'à ce qu'il se fût assuré qu'elle ne reviendrait plus au combat, comme un loup qui écarte les chiens avant de se jeter sur les moutons.

Le vieillard, qui dominait la mêlée, le reconnut à son panache, à ses armes et encore plus à ses coups ; l'homme et le cheval paraissaient ne faire qu'un et semblaient un monstre couvert des mêmes écailles. Ce qui tombait sous les coups de l'un était foulé à l'instant sous les pieds de l'autre ; tout s'ouvrait devant eux. Le vieillard fit un signe à ses quatre fils, et Farinata vint se heurter contre une muraille de fer. Aussitôt, les masses se serrèrent autour d'eux, et le combat se rétablit.

Farinata était seul parmi ces gens de pied qu'il dominait de toute la hauteur de son cheval, car il avait laissé les autres cavaliers gibelins bien loin derrière lui. Le vieillard pouvait suivre son épée flamboyante qui se levait et s'abaissait avec la régularité d'un marteau de forgeron ; il pouvait entendre le cri de mort qui suivait chaque coup porté ; deux fois il crut reconnaître la voix de ses fils ; cependant il ne cessa point de sonner la cloche ; seulement, de l'autre main, il serrait avec plus de force le bras d'Arnolfo.

Farinata recula enfin, mais comme recule un lion, déchirant et rugissant ; il dirigea sa retraite vers les cavaliers florentins qui chargeaient pour le secourir ; pendant le moment qui s'écoula avant qu'il les rejoignît, le vieillard vit revenir deux de ses fils ; pas une larme ne sortit de ses yeux, pas une plainte ne s'échappa

de son cœur ; seulement, il serra Arnolfo contre sa poitrine.

Mais Farinata, les émigrés florentins et les cavaliers allemands s'étaient réunis, et, tandis que toutes les troupes siennoises chargeaient de leur côté, infanterie contre infanterie, ils se préparèrent à charger du leur.

La dernière attaque fut terrible ; trois mille hommes, à cheval et couverts de fer, s'enfoncèrent au milieu de dix ou douze mille fantassins qui restaient encore autour du carroccio. Ils entrèrent dans cette masse, la sillonnant tels qu'un immense serpent dont l'épée de Farinata était le dard ; le vieillard vit le monstre s'avancer en roulant ses anneaux gigantesques ; il fit signe à ses deux fils, qui s'élancèrent au-devant de l'ennemi avec toute la réserve. Arnolfo pleurait de honte de ne pas suivre ses frères.

Le vieillard les vit tomber les uns après les autres ; alors il remit la corde de la cloche aux mains d'Arnolfo et sauta à bas de la plate-forme ; le pauvre père n'avait pas eu le courage de voir mourir son septième enfant.

Farinata passa sur le corps du père comme il avait passé sur celui des fils ; le carraccio fut pris, et comme Arnolfo continuait de sonner la cloche malgré les injonctions contraires qu'il recevait, della Pressa monta sur la plate-forme et lui brisa la tête d'un coup de masse d'armes.

Du moment que les Florentins n'entendirent plus la voix de Martinella, ils n'essayèrent même plus de se rallier. Chacun fuit de son côté ; quelques-uns se réfugièrent dans le château de Monte-Aperto, où ils furent pris le lendemain ; les autres moururent ; dix mille hommes, dit-on, restèrent sur la place du combat.

La perte de la bataille de Monte-Aperto est restée pour Florence un de ces grands désastres dont le souvenir se perpétue à travers les âges. Après cinq siècles et demi, le Florentin montre encore aux étrangers le lieu du combat avec tristesse et cherche dans les eaux de l'Arbia cette teinte rougeâtre que leur a donnée, dit-on, le sang de ses ancêtres ; de leur côté, les Siennois s'enor-

gueillissent encore aujourd'hui de leur victoire. Les antennes du carroccio, qui vit tant d'hommes tomber autour de lui dans cette fatale journée, sont précieusement conservées dans la basilique, comme Gênes conserve, à la porte de la Darsena, les chaînes du port de Pise, comme Pérouse garde, à la fenêtre du palais gouvernemental, le lion de Florence : pauvres villes à qui il ne reste de leur antique liberté que les trophées qu'elles se sont enlevés les unes aux autres ! pauvres esclaves à qui leurs maîtres ont, par dérision sans doute, cloué au front leur couronne de reine !

Le 27 septembre, l'armée gibeline se présenta devant Florence, dont elle trouva toutes les femmes en deuil ; car, dit Villani, il n'en était pas une seule qui n'eût perdu un fils, un frère ou un mari. Les portes en étaient ouvertes, et nulle opposition ne fut faite : dès le lendemain, toutes les lois guelfes furent abolies, et le peuple, cessant d'avoir part aux conseils, rentra sous la domination de la noblesse.

Alors une diète des cités gibelines de la Toscane fut convoquée à Empoli ; les ambassadeurs de Pise et de Sienne déclarèrent qu'ils ne voyait d'autre moyen d'éteindre la guerre civile qu'en détruisant complètement Florence, véritable capitale des guelfes, qui ne cesserait de favoriser ce parti ; les comtes Guidi et Alberti, les Santafior et les Ubaldini appuyèrent cette proposition. Chacun y applaudit, soit par ambition, soit par haine, soit par crainte. La motion allait passer, lorsque Farinata des Uberti se leva.

Ce fut un discours sublime que celui que prononça ce Florentin pour Florence, ce fils plaidant en faveur de sa mère, ce victorieux demandant grâce pour les vaincus, offrant de mourir pour que la patrie vécût, commençant comme Coriolan et finissant comme Camille¹.

La parole de Farinata l'emporta au conseil, comme son épée

1. ... Fu'io, sol colà dove sofferto
Fu per ciascun di torre via Fiorenza
Colui che la difese a viso aperto. (*Inf.* Cant. x)

à la bataille. Florence fut sauvée, et les gibelins y établirent le siège de leur gouvernement, qui dura six ans.

Ce fut la cinquième année de cette réaction impériale que naquit à Florence un enfant qui reçut de ses parents le nom d'Alighieri, et du ciel celui de Dante.

C'était le rejeton d'une noble famille dont lui-même prendra soin de nous tracer la généalogie¹. La racine de cet arbre, dont il fut le rameau d'or, était Caccia Guida Elisei, qui, ayant pris pour femme une jeune fille de Ferrare de la famille des Alighieri, ajouta à son nom et à ses armes le nom et les armes de son épouse et mourut en terre sainte, chevalier dans la milice de l'empereur Conrad.

Jeune encore, il perdit son père. Élevé par sa mère, que l'on appelait Bella, son éducation fut celle d'un chrétien et d'un gentilhomme. Brunetto Latini lui apprit les lettres latines et grecques. Quant au nom de son maître en chevalerie, il s'est perdu, quoique la bataille de Campaldino ait prouvé qu'il en avait reçu de nobles leçons.

Adolescent, il étudia la philosophie à Florence, Bologne et Padoue ; homme, il vint à Paris et y apprit la théologie ; puis il retourna dans sa belle Florence et la trouva en proie aux guerres civiles. Son alliance avec une femme de la famille des Donati le jeta dans le parti guelfe. Dante était un de ces hommes qui se donnent corps et âme lorsqu'ils se donnent. Aussi le voyons-nous, à la bataille de Campaldino, charger à cheval les gibelins d'Arezzo, et, dans la guerre contre les Pisans, monter le premier à l'escalade du château de Caprona.

Après cette victoire, il obtint les premières dignités de la République. Nommé quatorze fois ambassadeur, quatorze fois il mena à bien la mission qui lui avait été confiée. Ce fut au moment de partir pour l'un de ces ambassades² que, mesurant du regard les événements et les hommes, et que, trouvant les uns

1. *Paradis*, chant XV.

2. Près du pape Boniface VIII.

gigantesques et les autres petits, il laissa tomber ces paroles dédaigneuses :

— Si je reste, qui ira ? si je vais, qui restera ?...

Une terre labourée par les discordes civiles est prompte à faire germer une pareille semence ; sa plante est l'envie, et son fruit l'exil.

Accusé de concussion, Dante fut condamné, le 27 janvier 1302, par sentence du comte Gabriel Gubbio, podestat de Florence, à huit mille livres d'amende et deux ans de proscription, et, dans le cas de non-paiement de cette amende, à la confiscation de ses biens et à un exil éternel.

Dante ne voulut pas reconnaître le crime en reconnaissant l'arrêt. Il abandonna ses emplois, ses terres, ses maisons, et sortit de Florence, emportant pour toute richesse l'épée avec laquelle il avait combattu à Campaldino et la plume qui avait déjà écrit les sept premiers chant de *l'Enfer*.

Alors ses biens furent confisqués et vendus au profit de l'État ; on passa la charrue à la place où avait été sa maison, et l'on y sema du sel. Enfin, condamné à mort par contumace, il fut brûlé en effigie sur la même place où, deux siècles plus tard, Savonarole devait l'être en réalité.

L'amour de la patrie, le courage dans le combat, l'ardeur de la gloire avaient fait de Dante un brave guerrier ; l'habileté dans l'intrigue, la persévérance dans la politique, la justesse dans la vérité avaient fait de Dante un grand politique ; le malheur, le dédain et la vengeance firent de lui un sublime poète. Privé de cette activité terrestre dont elle avait besoin, son âme se jeta dans la contemplation des choses divines ; et tandis que son corps demeurait enchaîné sur la terre, son esprit visitait le triple royaume des morts, et peuplait l'enfer de ses haines, et le paradis de ses amours. *La Divine Comédie* est l'œuvre de la vengeance ; Dante taille sa plume avec son épée.

Le premier asile qui s'offrit au fugitif fut le château du seigneur della Scala ; et dès le premier chant de son *Enfer*, le poète

s'empresse d'acquitter la dette de reconnaissance¹ qu'il exprime encore dans le xvii^e chant du *Paradis*².

Il trouva la cour de cet Auguste du moyen âge peuplée de proscrits. L'un d'eux, Sagacius Mucius Gazata, historien de Reggio, nous a laissé des détails précieux sur la manière dont le seigneur della Scala exerçait sa royale hospitalité envers ceux qui venaient demander un asile à son château féodal.

« Ils avaient différents appartements selon leur diverses conditions, et à chacun le magnifique seigneur avait donné des valets et une table splendide. Les diverses chambres étaient indiquées par des devises et des symboles divers : la Victoire pour les guerriers, l'Espérance pour les proscrits, les Muses pour les poètes, Mercure pour les peintres, le paradis pour les gens d'Église ; et, pendant les repas, des musiciens, des bouffons et des joueurs de gobelets parcouraient ces appartements. Les salles étaient peintes par Giotto, et les sujets qu'il avait traités avaient rapport aux vicissitudes de la fortune humaine. De temps en temps, le seigneur châtelain appelait à sa propre table quelques-uns de ses hôtes, surtout Guido de Castello de Reggio, qu'à cause de sa franchise on appelait le simple Lombard, et Dante Alighieri, homme alors très-illustre et qu'il vénérât à cause de son génie. »

Mais, tout honoré qu'il était, le proscrit ne pouvait plier sa fierté à cette vie, et des plaintes profondes sortent à plusieurs reprises de sa poitrine.

Tantôt c'est Farinata qui, de sa voix altière, lui dit :

« La reine de ces lieux n'aura pas rallumé cinquante fois son

1. ... Infin che'l Veltro

Verrà, che la farà morir di doglia.

Questi, non ciberà terra nè peltro ;

Ma sapienza, e amore, e virtute,

E sua nazione sarà tra feltro e feltro. (*Inf. Cant. 1^o*)

2. Lo primo tuo rifugio e'l primo ostello

Sarà la cortesia del gran Lombardo,

Che'n su la Scala porta il santo uccello. (*Parad., Cant xvii*)

visage nocturne, que tu apprendras par toi-même combien est difficile l'art de rentrer dans sa patrie. »

Tantôt c'est son aïeul Caccia Guida qui, compatissant aux peines à venir de son fils, s'écrie :

« Ainsi qu'Hippolyte sortit d'Athènes, chassé par une marâtre perfide et impie, ainsi il te faudra quitter les choses les plus chères, et ce sera la première flèche qui partira de l'arc de l'exil. Alors tu comprendras ce que renferme d'amertume le pain de l'étranger, et combien l'escalier d'autrui est dur à monter et à descendre. Mais le poids le plus lourd à tes épaules sera cette société mauvaise et divisée avec laquelle tu tomberas dans l'abîme. »

Ces vers, on le voit, sont écrits avec les larmes des yeux et le sang du cœur.

Cependant, quelque douleur amère qu'il souffrît, le poète refusa de rentrer dans sa patrie parce qu'il n'y rentrait point par le chemin de l'honneur. En 1315, une loi rappela les proscrits à la condition qu'ils payeraient une certaine amende. Dante, dont les biens avaient été vendus et la maison démolie, ne put réaliser la somme nécessaire. On lui offrit alors de l'en exempter, mais à la condition qu'il se constituerait prisonnier et qu'il irait recevoir son pardon à la porte de la cathédrale, les pieds nus, vêtu de la robe de pénitent et les reins ceints d'une corde. Cette proposition lui fut transmise par un religieux de ses amis. Voici la réponse de Dante :

« J'ai reçu avec honneur et avec plaisir votre lettre, et, après en avoir pesé chaque parole, j'ai compris avec reconnaissance combien vous désirez du fond du cœur mon retour dans la patrie. Cette preuve de votre souvenir me lie d'autant plus étroitement à vous qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis. Donc, si ma réponse n'était point telle que le souhaiterait peut-être la pusillanimité de quelques-uns, je la remets affectueusement à l'examen de votre prudence. Voici ce que j'ai appris par une lettre de votre neveu, qui est le mien, et de quelques-uns de mes

amis. D'après une loi récemment publiée à Florence sur le rappel des bannis, il paraît que, si je veux donner une somme d'argent ou faire amende honorable, je pourrai être absous et retourner à Florence. Dans cette loi, ô mon père ! il faut l'avouer, il y a deux choses ridicules et mal conseillées ; je dis mal conseillées par ceux qui ont fait la loi, car votre lettre, plus discrètement et plus sagement conçue, ne contenait rien de ces choses.

» Voilà donc la glorieuse manière dont Dante Alighieri doit rentrer dans sa patrie après l'ennui d'un exil de quinze ans ! Voilà la réparation accordée à une innocence manifeste à tout le monde. Mes larges sueurs, mes longues fatigues m'auront rapporté ce salaire ! Loin d'un philosophe cette bassesse digne d'un cœur de boue ! Merci du spectacle où je serais offert au peuple comme le serait quelque misérable demi-savant sans cœur et sans renommée ! Que moi, exilé d'honneur, j'aie me faire tributaire de ceux qui m'offensent, comme s'ils avaient bien mérité de moi ! Ce n'est point là le chemin de la patrie, ô père ! Mais s'il en est quelque autre qui me soit ouvert par vous et qui n'ôte point la renommée à Dante, je l'accepte, indiquez-le-moi, et alors mes pas ne seront pas lents. Dès que l'on ne rentre pas à Florence par le chemin de l'honneur, mieux vaut n'y pas rentrer. Le soleil et les étoiles se voient par toute la terre, et par toute la terre on peut méditer les vérités du ciel¹. »

Dante, proscrit par les guelfes, s'était fait gibelin et devint aussi ardent dans sa nouvelle religion qu'il avait été loyal dans l'ancienne : sans doute il croyait que l'unité impériale était le seul moyen de grandeur pour l'Italie, et cependant Pise avait bâti sous ses yeux son Campo-Santo, son dôme et sa tour penchée ; Arnolfo de Lapo avait jeté sur la grande place de Florence les fondements de Sainte-Marie-des-Fleurs ; Sienne avait élevé sa cathédrale au clocher rouge et noir, et y avait renfermé, comme un bijou dans son écrin, la chaire sculptée par Nicolas de Pise.

1. Cette lettre, conservée dans la bibliothèque de Florence, n'est point de la main de Dante. Dante, comme Molière, n'a laissé aucun manuscrit autographe.

Peut-être aussi le caractère aventureux des chevaliers et des seigneurs allemands lui semblait-il plus poétique que l'habileté commerçante de la noblesse génoise ou vénitienne, et la fin de l'empereur Albert lui plaisait-elle plus que la mort de Boniface VIII¹.

Lassé de la vie qu'il menait chez Can della Scala, où l'amitié du maître ne le protégeait pas toujours contre l'insolence de ses courtisans et les facéties de son bouffon, le poète reprit sa vie errante. Il avait achevé son poème de *l'Enfer* à Vérone ; il écrivit *le Purgatoire* à Gongagnano et termina son œuvre au château de Tolmino en Frioul par *le Paradis*. De là, il vint à Padoue, où il passa quelque temps chez Giotto, son ami, à qui, par reconnaissance, il donna la couronne de Cimabue. Enfin, il alla à Ravenne ; c'est dans cette ville qu'il publia son poème tout entier. Deux mille copies en furent faites à la plume et envoyées par toute l'Italie ; chacun leva ses yeux étonnés vers ce nouvel astre qui venait de s'allumer au ciel. On douta qu'un homme vivant encore eût pu écrire de telles choses, et plus d'une fois il arriva, lorsque Dante se promenait lent et sévère dans les rues de Vérone avec sa longue robe rouge et sa couronne de laurier sur la tête, que la mère saintement effrayée le montra du doigt à son enfant en lui disant :

— Vois-tu cet homme ? il est descendu dans l'enfer !

Dante mourut à Ravenne le 14 septembre 1321, à l'âge de cinquante-six ans. Guido de Poleta, qui lui avait offert un asile, le fit ensevelir dans l'église des Frères-Mineurs en grande pompe et en habit de poète. Ses ossements y restèrent jusqu'au 1481, époque à laquelle Bernard Bembo, podestat de Ravenne pour la

1. L'empereur Albert fut tué à Koenigfelden par son neveu Jean de Souabe au moment où il marchait contre les Suisses. Boniface VIII, furieux d'avoir été souffleté par Colonna, fut saisi d'une fièvre frénétique et se brisa la tête contre les murs de sa chambre après s'être dévoré une main. Le peuple lui fit cette épitaphe : « Ci-gît qui entra au pontificat comme un renard, y régna comme un lion et y mourut comme un chien. »

république de Venise, lui fit élever un mausolée d'après les dessins de Pierre Lombard. À la voûte de la coupole sont quatre médaillons représentant Virgile, son guide, Brunetto Latini, son maître, Can Grande, son protecteur, et Guido Cavalcante, son ami.

Florence, injuste pour le vivant, fut pieuse envers le mort et tenta de ravoïr les restes de celui qu'elle avait proscrit ; en 1429, elle renouvelle ses instances près des magistrats de Ravenne ; enfin, en 1519, elle adresse une demande à Léon X, et, parmi les signatures, on lit cette apostille : *Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie Votre Sainteté pour la même cause, m'offrant de faire au divin poète une sépulture convenable et dans un lieu honorable de cette ville.* Léon X refusa. – C'eût été cependant une grande et belle chose que le tombeau de Dante par Michel-Ange.

Dante était de moyenne stature et bien pris dans ses membres ; il avait le visage long, les yeux larges et perçants, le nez aquilin, les mâchoires fortes, la lèvre inférieure avancée et plus grosse que l'autre, la peau brune et la barbe et les cheveux crépus. Il marchait ordinairement grave et doux, vêtu d'habits simples, parlant rarement et attendant presque toujours qu'on l'interrogât pour répondre ; alors sa réponse était juste et concise, car il prenait le temps de la peser dans sa sagesse. Sans avoir une élocution facile, il devenait éloquent dans les grandes circonstances. À mesure qu'il vieillissait, il se félicitait d'être solitaire et éloigné du monde ; l'habitude de la contemplation lui fit contracter un maintien austère, quoiqu'il fût toujours homme de premier mouvement et d'excellent cœur. Il en donna une preuve lorsque, pour sauver un enfant qui était tombé dans l'un de ces petits puits où l'on plongeait les nouveau-nés, il brisa le baptistère de Saint-Juan, se souciant peu qu'on l'accusât d'impiété¹.

1. Non mi parean meno ampi, nè maggiori
 Che quei che son nel mio bel san Giovanni
 Fatti, per luogo de' battezzatori ;
 L'un delli quali, ancor non è molt'anni,

Dante avait eu, à l'âge de neuf ans, l'un de ces jeunes amours qui étendent leur enchantement sur toute la vie. Béatrix de Folto Portinari, en qui, chaque fois qu'il la revoyait, il trouvait une beauté nouvelle¹, passa devant cet enfant au cœur de poète qui l'immortalisa lorsqu'il fut devenu homme. À l'âge de vingt-six ans, cet ange prêté à la terre alla reprendre au ciel ses ailes et son auréole, et Dante la retrouva à la porte du Paradis, où ne pouvait l'accompagner Virgile.

Rupp'io per un, che dentro v'annegava :

Et questo fia suggel ch'ogni nomo aganni. (*Inf.*, c. XIX)

1. Io non la vidi tante volte ancora

Ch'io non trovassi in lei nuova be'lezza.

II

Si l'on veut jeter un coup d'œil sur l'Europe du XIII^e siècle et voir depuis cent ans quels événements s'y accomplissaient, on sentira que l'on touche à cette époque où la féodalité, préparée par une genèse de huit siècles, commence le laborieux enfantement de la civilisation. Le monde païen et impérial d'Auguste s'était écroulé avec Charlemagne en Occident, et avec Alexis l'Ange en Orient ; le monde chrétien et féodal de Hugues Capet lui avait succédé, et le moyen âge religieux et politique, personifié déjà dans Grégoire VII et dans Louis IX, n'attendait plus, pour se compléter, que son représentant littéraire.

Il y a de ces moments où des idées vagues, cherchant un corps pour se faire homme, flottent au-dessus des sociétés comme un brouillard à la surface de la terre : tant que le vent le pousse sur le miroir des lacs ou sur le tapis des plaines, ce n'est qu'une vapeur sans forme, sans consistance et sans couleur ; mais s'il rencontre un grand mont, il s'attache à sa cime, la vapeur devient nuée, la nuée orage, et, tandis que le front de la montagne ceint son auréole d'éclairs, l'eau qui filtre mystérieusement s'amasse dans ses cavités profondes et sort à ses pieds, source de quelque fleuve immense qui traverse, en s'élargissant toujours, la terre ou la société, et qui s'appelle le Nil ou l'*Illiade*, le Pô ou *la Divine Comédie*.

Dante, comme Homère, eut le bonheur d'arriver à l'une de ces époques où une société vierge cherche un génie qui formule ses premières pensées ; il apparut au seuil du monde au moment où saint Louis frappait à la porte du ciel. Derrière lui, tout était ruine ; devant lui, tout était avenir ; mais le présent n'avait encore que des espérances.

L'Angleterre, envahie depuis deux siècles par les Normands, opérait sa transformation politique. Depuis longtemps, il n'y avait plus de combats réels entre les vainqueurs et les vaincus ;

mais il y avait toujours lutte sourde entre les intérêts du peuple conquis et ceux du peuple conquérant. Dans cette période de deux siècles, tout ce que l'Angleterre avait eu de grands hommes était né une épée à la main, et si quelque vieux barde portait encore une harpe pendue à son épaule, ce n'était qu'à l'abri des châteaux saxons, dans un langage inconnu aux vainqueurs et presque oublié des vaincus qu'il osait célébrer les bienfaits du bon roi Alfred ou les exploits de Harold, fils de Sigurd. C'est que, des relations forcées qui s'étaient établies entre les indigènes et les étrangers, il commençait à naître une langue nouvelle qui n'était ni le normand ni le saxon, mais un composé informe et bâtard de tous deux que, cent quatre-vingts ans plus tard seulement, Thomas Morus, Steele et Spenser devaient régulariser pour Shakspeare.

L'Espagne, fille de la Phénicie, sœur de Carthage, esclave de Rome, conquise par les Goths, livrée aux Arabes par le comte Julien, annexée au trône de Damas par Tarik, puis séparée du califat d'Orient par Abd-er-Rahman, de la tribu des Omeiades ; l'Espagne, mahométane du détroit de Gibraltar aux Pyrénées, avait hérité de la civilisation transportée par Constantin de Rome à Bysance. Le phare, éteint d'un côté, s'était rallumé de l'autre, et, tandis que s'écroulaient sur la rive gauche de la Méditerranée le Parthénon et le Colisée, on voyait s'élever, sur la rive droite, Cordoue avec ses six mille mosquées, ses neuf cents bains publics, ses deux cent mille maisons et son palais de Zehra dont les murs et les escaliers, incrustés d'acier et d'or, étaient soutenus par mille colonnes des plus beaux marbres de Grèce, d'Afrique et d'Italie.

Cependant, tandis que tant de sang étranger et infidèle s'injectait dans ses veines, l'Espagne n'avait point cessé de sentir battre dans les Asturies son cœur national et chrétien ; Pélage, qui n'eut d'abord pour empire qu'une montagne, pour palais qu'une caverne et pour sceptre qu'une épée, avait jeté au milieu du califat d'Abd-er-Rahman les fondements du royaume de Charles-Quint.

La lutte, commencée en 717, s'était continuée pendant cinq cents ans, et lorsqu'au commencement du XIII^e siècle, Ferdinand réunit sur sa tête les deux couronnes de Léon et de Castille, c'étaient les musulmans à leur tour qui ne possédaient plus en Espagne que le royaume de Grenade, une partie de l'Andalousie et les provinces de Valence et de Murcie.

Ce fut en 1236 que Ferdinand fit son entrée dans Cordoue et qu'après avoir purifié la principale mosquée, le roi de Castille et de Léon alla se reposer de ses victoires dans le magnifique palais qu'Abd-er-Rahman III avait fait bâtir pour sa favorite. Entre autres merveilles, il trouva dans la capitale du califat une bibliothèque qui contenait six cent mille volumes ; ce que devint ce trésor de l'esprit humain, nul ne le sait.

Origine, religion, mœurs, tout était différent entre les vainqueurs et les vaincus ; ils ne parlaient pas la même langue. Les musulmans emportèrent avec eux la clef qui ouvrait la porte des palais enchantés, et l'arbre de la poésie arabe, arraché de la terre d'Espagne, ne fleurit plus que dans les jardins du Généralife et de l'Alhambra.

Quant à la poésie nationale, dont le premier chant devait être la louange du Cid, elle n'était pas encore née.

La France, toute germanique sous les deux premières races, s'était nationalisée sous la troisième. Le système féodal de Hugues Capet avait succédé à l'empire unitaire de Charlemagne. La langue que devaient écrire Corneille et parler Bossuet, mélange de celtique, de latin, de teuton et d'arabe, s'était définitivement séparée en deux idiomes et fixée aux deux côtés de la Loire ; mais, comme les productions du sol, elle avait éprouvé l'influence bienfaisante et active du soleil méridional, et la langue des troubadours était déjà arrivée à sa perfection lorsque celle des trouvères, comme les fruits de leur terre du Nord, avait encore besoin de cinq siècles pour parvenir à sa maturité. Aussi la poésie jouait-elle un grand rôle au sud de la Loire ; pas un amour, pas une paix, pas une guerre, pas une soumission, pas une

révolte qui ne fût chantée en vers ; bourgeois ou soldat, vilain ou baron, noble ou roi, tout le monde parlait et entendait cette douce langue, et l'un de ceux qui lui prêtaient ses plus tendres et ses plus mâles accents était ce Bertrand de Born que Dante rencontra dans les fosses maudites portant sa tête à la main et qui lui parla avec cette tête¹.

La poésie provençale était donc arrivée à son apogée lorsque Charles d'Anjou, à son retour d'Égypte, où il avait accompagné son frère Louis IX, s'empara, avec l'aide d'Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, d'Avignon, d'Arles et de Marseille. Cette conquête réunit au royaume de France toutes les provinces de l'ancienne Gaule situées sur la gauche du Rhône ; la vieille civilisation romaine, arrivée au ix^e siècle par la conquête arabe, fut frappée au cœur ; car elle se trouvait réunie à la barbarie septentrionale qui devait l'étouffer entre ses bras de fer. Cet homme que, dans leur orgueil, les Provençaux avaient l'habitude d'appeler le roi de Paris, à son tour les nomma, dans son mépris, ses sujets de la langue d'oc pour les distinguer des anciens Français d'outre-Loire, qui parlaient la langue d'oïl. Dès lors, l'idiome poétique du Midi s'éteignit en Languedoc, en Poitou, en Limousin, en Auvergne et en Provence, et la dernière tentative qui fut faite pour lui rendre la vie est l'institution des jeux floraux établis à Toulouse en 1325.

Avec elle périrent toutes les œuvres produites depuis le x^e jusqu'au xiii^e siècle, et le champ qu'avaient moissonné Arnault et Bertrand de Born resta en friche jusqu'au moment où Clément Marot et Clotilde Surville y répandirent à pleines mains la semence de la poésie moderne.

L'Allemagne, dont l'influence politique s'étendait sur l'Europe presque à l'égal de l'influence religieuse de Rome, toute préoccupée de ses grands débats entre le pape et l'empereur, laissait sa littérature se modeler insoucieusement sur celle des

1. Sappi ch'i' son Bertram dal Bornio, quelli
Che diedi al re Giovanni i ma' conforti. (*Inf.* c. XXVIII)

peuples environnants. Chez elle, toute la vitalité artistique s'était réfugiée dans ces cathédrales merveilleuses qui datent du xi^e et du xii^e siècle. Le monastère de Bonn, l'église d'Andernach et la cathédrale de Cologne s'élevaient en même temps que le dôme de Sienne, le Campo-Santo et Santa-Reparata de Florence. Le commencement du xiii^e siècle avait bien vu naître les *Nibelungen* et mourir Albert le Grand ; mais les poèmes de chevalerie les plus à la mode étaient imités du provençal ou du français, et les minnesingers étaient les élèves plutôt que les rivaux des trouvères et des troubadours. Frédéric lui-même, le poète impérial, renonçant, quoique fils de l'Allemagne, à formuler ses pensées dans la langue maternelle, avait adopté la langue italienne comme plus douce et plus pure et prenait rang avec Pierre d'Alle-Vigne, son secrétaire, au nombre des poètes les plus gracieux du xiii^e siècle.

Quant à l'Italie, elle avait vu, du v^e au x^e siècle, s'accomplir sa genèse politique. Les Goths, les Lombards et les Francs s'étaient tour à tour mêlés aux indigènes et avaient injecté le jeune sang de la barbarie dans le corps usé de la civilisation ; chaque ville avait reçu, dans cette grande refonte des peuples, un principe vital qui sommeilla dans son sein pendant trois cents ans avant de voir le jour sous le nom de liberté. Enfin, au xi^e siècle, Gènes, Pise, Florence, Milan, Pavie, Asti, Crémone, Lodi, Sienne, Gaète, Naples et Amalfi avaient suivi l'exemple donné par Venise et s'étaient constituées en république.

Ce fut au milieu de ce mouvement populaire que Dante naquit au sein d'une famille qui avait embrassé le parti démocratique. Nous avons dit comment, guelfe par naissance, il devint gibelin par proscription et poète par vengeance. Lorsqu'il eut arrêté dans son esprit l'œuvre de haine, il chercha dans quel idiome il la formulerait pour la rendre éternelle : il comprit que le latin était une langue morte comme la société qui lui avait donné naissance ; le provençal une langue mourante qui ne survivrait pas à la nationalité du Midi ; tandis que l'italien, bâtard vivace et populaire, né de la civilisation et allaité par la barbarie, n'avait

besoin que d'être reconnu par un roi pour porter un jour la couronne : dès lors, son choix fut arrêté, et, s'éloignant des traces de son maître Brunetto Latini, qui avait écrit son *Trésor* en latin, il se mit, architecte sublime, à tailler lui-même les pierres dont il volait bâtir le monument gigantesque auquel il força le ciel et la terre de mettre la main¹.

C'est qu'effectivement *la Divine Comédie* embrasse tout ; c'est le résumé des sciences découvertes et les rêves des choses inconnues. Lorsque la terre manque aux pieds de l'homme, les ailes du poète l'enlèvent au ciel, et l'on ne sait, en lisant ce merveilleux poème, qu'admirer davantage, de ce que sait l'esprit ou de ce que l'imagination devine.

Dante est le moyen âge fait homme avec ses croyances superstitieuses, sa poésie théologique et son républicanisme féodal. On ne peut pas comprendre l'Italie du xv^e siècle sans Dante, comme on ne peut comprendre la France du xix^e siècle sans Napoléon : *la Divine Comédie* est, comme la Colonne, l'œuvre nécessaire de son époque.

Nous avons essayé la traduction du premier chant de cet immortel poème, et nous la soumettons humblement à nos lecteurs. Aurons-nous, plus tard, le courage de suivre l'illustre Florentin dans son triple voyage comme lui-même suivit Virgile ? de descendre avec lui aux enfers et de monter avec lui au ciel ? Je ne sais : une pareille œuvre, c'est une vie ; et en supposant que Dieu nous ait donné la force, nous prêtera-t-il le temps ? Ni le désir ni la volonté ne nous manqueront certes ; cependant nous ne nous engageons à rien ; car l'on ne doit promettre que ce que l'on peut tenir ; et c'est devant une pareille entreprise qu'il faut

1. Nous ne voulons pas dire cependant que Dante soit le premier auteur qui ait écrit en italien. Dix volumes de *Rimes antiques (Rime antiche)* seraient là pour nous démentir si nous commettons une telle erreur. Mais comme presque toutes ces *canzone* sont érotiques, beaucoup de mots d'art, de politique, de science et de guerre manquaient encore à la poésie italienne ; ce sont ces mots que Dante trouva, façonna au rythme et assouplit à la rime.

reconnaître sa faiblesse et se contenter de dire : « Je ferai le plus et le mieux que je pourrai. »

CHANT PREMIER

Le poète s'égaré dans une forêt ; épouvanté de son aspect sauvage, il cherche à en sortir. Enfin, arrivé à sa lisière, il se trouve au pied d'une montagne qu'il tente de gravir ; mais il en est empêché par trois bêtes féroces qui lui barrent le chemin. En ce moment, Virgile lui apparaît et lui annonce qu'il n'y pas d'autre route pour sortir de cette forêt que celle de l'enfer. Dante consent au périlleux voyage et se met en chemin.

J'atteignais la moitié du chemin de la vie¹,
 Lorsque je m'aperçus que la route suivie
 Me menait au travers d'une sombre forêt²,
 Où plus loin des sentiers chaque pas m'égarait :
 Et maintenant, pour moi, c'est chose encor si dure
 De me la rappeler, sauvage, triste, obscure,
 Qu'à ce seul souvenir je reprends ma terreur,
 Et qu'à peine la mort me fait pareille horreur.
 Mais, avant de parler de la céleste joie,
 Disons quels incidents surgirent sur ma voie.
 Comment je me trouvai dans cette âpre forêt,
 C'est ce que ma mémoire avec peine dirait,
 Tant mon œil était clos par des ombres funèbres³

1. Dante avait effectivement trente-cinq ans, âge que l'on peut calculer comme étant à peu près la moitié de la vie humaine, lorsqu'il commença son poème, dont les six ou sept premiers chants furent écrits à Florence pendant la dernière année du XIII^e siècle et dans les deux premières du XIV^e.

2. Par cette forêt, les commentateurs de Dante prétendent qu'il a voulu désigner l'erreur humaine et s'appuient sur ce que, dans son *Banquet (nel Convito)*, Dante appelle l'erreur *la forêt trompeuse de cette vie*.

3. Par ces ombres funèbres qui pressaient sa paupière, le poète veut peindre la véhémence des passions et l'enivrement des plaisirs, auxquels ses ennemis l'ont accusé de céder avec la facilité d'un homme d'imagination. Il est à remarquer pourtant que ce sont les deux premiers poètes de cette Italie toute sensuelle qui nous ont laissé les deux types les plus purs de l'amour de l'âme, Béatrix et Laure.

Quand je perdis ma route au milieu des ténèbres.
 Hors du bois qui m'avait si fort épouvanté¹,
 Au pied d'une montagne enfin je m'arrêtai,
 Et, regardant, je vis que le phare sublime
 Qui nous guide ici-bas s'allumait à sa cime,
 Et, tandis qu'à ses flancs la nuit luttait encor,
 Aux épaules du mont jetais son manteau d'or.
 Alors s'évanouit toute crainte profonde
 Qui du lac de mon cœur avait tourmenté l'onde,
 La nuit que je passai dans un effroi si grand ;
 Et, pareil au nageur, à peine respirant,
 Qui sort des flots, s'arrête, et regarde en démençe
 La mer que l'ouragan bat de son aile immense ;
 Ainsi, se retournant dans sa fuite, mon cœur
 Regardait en arrière ; et, timide vainqueur,
 Mesurait d'un regard stupide d'épouvante
 Ce pas dont ne sortit jamais âme vivante².
 Ayant donc pris haleine, et me sentant moins las,
 M'affermissant toujours sur le pied le plus bas,
 Je me mis à gravir la côte inhabitée ;
 Mais à peine j'étais au tiers de la montée,
 Qu'une panthère, au poil de noir tout moucheté³,
 Brillante de souplesse et de légèreté,
 Parut ; et, sans vouloir s'éloigner davantage,

1. Sorti enfin du sommeil de l'erreur et du délire des passions, Dante aperçoit la montagne à la cime de laquelle est situé le palais de la Sagesse et qui lui apparaît éclairé des rayons du soleil, lequel représente Dieu sur la terre.

2. C'est-à-dire cet âge des passions qui laisse si rarement l'âme venue du ciel retourner pure au ciel.

3. Il est probable que les trois animaux que le poète rencontre symbolisent les passions qui ferment à l'homme la voie du ciel. S'il faut en croire les commentateurs, la panthère, avec sa peau brillante et ses mouvements lascifs, représenterait la luxure ; le lion, ce roi des animaux, représenterait l'ambition, cette reine des passions ; et la louve à l'appétit dévorant, que rien ne repaît, l'envie, qui ne se lasse jamais de persécutions et chez laquelle la vengeance satisfaite appelle incessamment d'autres vengeances. Par la panthère et le lion, le poète fait allusion à ses propres vices, et, par la louve, à ceux de ses ennemis qui l'exilèrent par envie et le persécutèrent par haine politique.

Commença de fermer tellement mon passage,
Que je me retournai près de fuir...

Le soleil

Commençait de paraître à l'horizon vermeil
Et montait escorté de ces mêmes étoiles
Qui déjà le suivaient, quand, déchirant les voiles
Où les choses dormaient en attendant le jour,
L'univers fut créé par le divin amour.
Cette douce saison, cette heure matinale,
Ces parfums secoués par l'aube orientale,
Et jusqu'à cette peau, dont le dessin joyeux
De son éclat fantasque éblouissait mes yeux,
Tout rendait quelque espoir à mon âme plus ferme ;
Mais, comme si ma peur devait être sans terme,
Alors il me parut, nouvelle vision,
Qu'à l'encontre de moi descendait un lion
Avec la tête haute et la gueule affamée,
Si prompt que l'air tremblait à sa course animée.
Puis voilà qu'une louve accourut à son tour,
Ardente de maigreur, de désirs et d'amour !...
Sa faim avait de deuil vêtu plus d'une veuve ;
Je ne pus supporter cette nouvelle épreuve,
Et, troublé par la peur qui sortait de ses yeux,
Je perdis tout espoir d'atteindre les hauts lieux.
Et comme celui-là qui volontiers amasse,
Et qui voit, en un jour, son bien se perdre en masse,
Triste, sent ses pensers tout gonflés de sanglots,
Ainsi faisait pour moi la bête sans repos,
Qui, petit à petit, venant à ma rencontre,
Me chassait de l'espace où le soleil se montre¹.
Comme vers les bas lieux je fuyais au hasard,
Un homme tout à coup s'offrit à mon regard,
Qui paraissait avoir, dans ce désert immense,

1. Le poète, en proie de nouveau aux passions de son âge, indique qu'il allait retomber, peut-être, dans ses premières erreurs, lorsque la poésie personnifiée par Virgile vient à son secours et arrache l'âme aux tentations du corps, en occupant l'âme par la pensée et en l'isolant par l'étude.

Désappris de parler à force de silence.
 Lorsque je l'aperçus, j'étais en tel émoi,
 Que je criai vers lui : « Prenez pitié de moi !
 Quiconque vous soyez, chair d'homme ou bien fantôme ! »
 Mais lui me répondit : « Je ne suis point un homme.
 Je le fus, et naquis fils d'un couple lombard,
 Mantouan¹, vers la fin de Julius César.
 J'étais à Rome au temps des faux dieux et d'Auguste,
 Je me sentis poète, et je chantai ce juste,
 Fils d'Anchise, qui vient de Troie au Latium,
 Après que fut brûlé le superbe Ilium².
 Mais toi, pourquoi reprendre une si triste voie,
 Quand tu n'as, pour atteindre aux sources de la joie
 Que tout homme poursuit d'un cœur ambitieux,
 Qu'à gravir jusqu'en haut ce mont délicieux ?...
 — N'as-tu pas nom Virgile et n'es-tu pas ce fleuve
 D'antique poésie, où le monde s'abreuve ?
 Répondis-je, le front de honte rougissant³.
 Ô des poètes, toi, monarque tout-puissant ;
 Toi que mon grand amour pour ton divin poème,
 S'est toujours imposé comme un guide suprême ;
 Toi chez lequel j'ai pris, mon maître ! mon seigneur !
 Ce beau style dont j'ai retiré tant d'honneur,
 Puisque tu fus mon dieu, réponds à ma prière,
 Vois ce monstre qui fait que je tourne en arrière ;
 C'est lui, c'est son aspect subit et menaçant,
 Qui dans ma veine ainsi fait frissonner mon sang.
 Aide-moi contre lui. — C'est un autre voyage⁴
 Qu'il te convient de faire, et de ce lieu sauvage

1. Virgile n'était point précisément de Mantoue, mais de Piétola, l'ancienne Audès, située sur le territoire mantouan.

2. *Ceciditque superbum Ilium.*

3. Dante n'était encore connu que par sa *Vita nuova*, par ses sonnets et ses chansons.

4. L'homme ne pouvant arriver à la vérité que par la connaissance de l'erreur, et l'erreur étant une chose abstraite qui ne peut matériellement se distinguer avec les yeux, Virgile propose à Dante de lui montrer les effets, ne pouvant lui montrer la cause.

Il te faut éloigner ; car ce monstre qu'en vain
 Tes cris voudraient chasser, jamais dans son chemin
 Ne laisse passer l'homme, et sa défense est telle,
 Qu'à celui qui la brave, elle devient mortelle.
 Il est d'un naturel dans le mal si puissant,
 Que ses mauvais désirs vont toujours s'accroissant ;
 Que rien ne le repaît, et que sa faim étrange,
 Au lieu de s'assouvir, s'accroît de ce qu'il mange ;
 À beaucoup d'animaux il s'accouple¹, et beaucoup
 s'accoupleront encore à lui ; mais tout à coup,
 Pour sa perte, accourra le lévrier austère²
 Dont le cœur dédaigneux et d'argent et de terre,
 Se nourrit de vertu, de sagesse et d'amour,
 Entre Feltre et Feltro ses yeux verront le jour³ ;
 C'est de là qu'il viendra sauver l'humble Italie⁴
 Pour laquelle frappés, dans leur sainte folie,
 Moururent autrefois Euriale et Nisius,
 Et la vierge Camille, et le guerrier Turnus.
 Par lui, dans nos cités, la bête poursuivie,
 Regagnera l'enfer d'où la tira l'envie ;
 Mais, jusque-là, pour toi je pense, et te dirai
 Qu'il te vaut mieux me suivre où je te guiderai ;
 Je te ferai passer par l'éternel abîme
 Où les anciens esprits, tristes, pleurent leur crime,
 Et tu les trouveras atteints d'un tel remord,
 Que chacun d'eux appelle une seconde mort.
 Après eux, tu verras ceux dont le saint courage
 Se soutient dans le feu, qu'ils savent un passage

1. Les animaux auxquels s'accouple cette louve, symbole de l'envie, sont les autres vices avec lesquels elle se combine pour nuire, c'est-à-dire la trahison, l'injustice, la fraude, le vol, etc.

2. Can Grande della Scala, seigneur de Vérone, qui, ayant adopté le parti des blancs gibelins, avait donné un asile à Dante et guerroyait avec les guelfes noirs de Florence.

3. Vérone est située entre Feltre, ville de la marche Trévisane, et le mont Feltro, qui s'élève en Romagne.

4. Virgile s'était servi, avant Dante, de la même épithète pour désigner le même pays : *Humilemque vidimus Italiam*.

Par lequel l'âme monte au séjour des heureux.
 Tu pourras voir aussi ces derniers si tu veux¹.
 Mais je te quitterai, puis, pour guide à ma place,
 Une âme s'offrira digne de cette grâce ;
 Car l'empereur jaloux, qui là-haut fait la loi,
 Repousse loin de lui tout rebelle à sa foi.
 Il faut, pour le fléchir, qu'on l'adore et le craigne ;
 Il commande partout, mais c'est au ciel qu'il règne,
 C'est au ciel qu'est sa ville et son trône élevé
 Et quatre fois heureux celui qu'il a sauvé !... »
 Et moi, je répondis : « Poète, je te prie,
 Par ce Dieu méconnu de ton idolâtrie,
 Conduis-moi sans tarder au lieu que tu m'as dit,
 Car j'ai hâte de fuir de cet endroit maudit.
 Fais-moi voir de mes yeux la porte de saint Pierre,
 Et ceux dont tant de pleurs ont brûlé la paupière.
 Partout où tu voudras me guider je te suis... »
 Lors il marcha devant, et moi, je le suivis.

.

1. C'est effectivement la marche adoptée par Dante pour son poème, puisqu'il visite d'abord l'enfer, ensuite le purgatoire, puis enfin le paradis.

L'idée commune que Dante est inintelligible nous force de multiplier les notes. Qu'on pardonne donc à l'aridité de ce second travail dans lequel le style et l'intérêt ne peuvent se glisser qu'à grande peine, mais grâce auquel, d'un autre côté, le lecteur peut suivre le poète dans les ténèbres de l'esprit théologique, si fort à la mode aux XIII^e et XIV^e siècles, dans le labyrinthe historique dont une connaissance parfaite de ce pays peut seule donner le fil, et à travers cette Italie féodale que le proscrit a parcourue, le cœur brisé, les yeux en larmes et le bâton de l'exil à la main.

TABLE DES MATIÈRES

Pépin	5
I. Comment le roi Pépin, croyant épouser la fille du roi de Carniole, épousa la fille de son majordome	5
II. De ce qui arriva à la princesse de Carniole dans la forêt, et comment elle entra en qualité de servante chez un meunier ...	15
III. Comment le roi Pépin, s'étant égaré à la chasse, vint frapper à la porte du meunier, et de ce qui s'ensuivit	21
IV. Comment le roi Pépin combattit pendant sept ans les infidèles, et comment, au bout de ce temps, il punit le majordome et revint chercher sa vraie femme chez le meunier	27
Charlemagne	37
I. Comment le bâtard Wenneman accusa faussement la bonne princesse Hildegarde, et de ce qui en advint	37
II. Comment le roi Charles, étant à la chasse, découvrit une source d'eau chaude et résolut de bâtir une magnifique église à la Vierge	47
III. Comment le philosophe, n'ayant plus d'argent, en emprunta au diable, et comment le diable fut volé par le philosophe	52
IV. Comment le bon roi Charles, ayant une cathédrale, voulut avoir une cloche et fit venir de Saint-Gall un fameux fondeur nommé maître Tanko	64
V. Comment le roi Charles, ayant chassé sa fille Emma de sa présence, fut accueilli, six ans après, par elle, dans une forêt, et la reconnut à la manière dont elle assaisonnait le chevreuil .	69
VI. Comment le bon empereur Charlemagne, après avoir retrouvé sa fille Emma et son secrétaire Éginhard, retrouva sa sœur Berthe et son neveu Roland	79
VII. Comment l'empereur Charlemagne, n'ayant pas pu rapporter à un pauvre prêtre la peau de daim qu'il lui avait promise, lui	

donna en place une peau d'hermine	84
VIII. Comment six des plus braves chevaliers de la cour de Charlemagne se mirent en quête du géant à l'émeraude, et comment ce fut le petit Roland qui le combattit et le mit à mort	88
IX. Comment l'empereur Charlemagne, par l'effet d'un anneau magique, devint successivement amoureux de l'impératrice Falstrade, de l'archevêque Turpin et du lac de Frankenberg, si bien qu'il voulut mourir et être enterré à Aix-la-Chapelle ..	96
Le sieur de Giac	105
Guelfes et gibelins	139